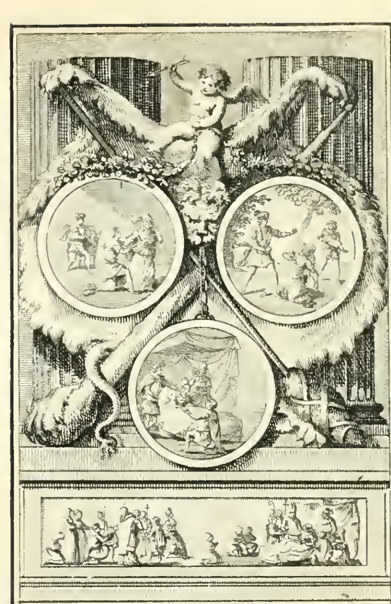




UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



Sans craindre ni un reproche ni un remords.

C. J. Le Febvre. inv. Godefroy. Sculp.

VOYAGES
D'ANTENOR.
T. IV.



Bornet del *Delignon Sc*

Déiphile boit dans la coupe, et la présente ensuite à son mari étonné, en lui disant : „bois le reste, c'est du poison . „

VOYAGES
D'ANTENOR
EN GRÈCE ET EN ASIE,

AVEC

DES NOTIONS SUR L'ÉGYPTE;

Manuscrit grec trouvé à Herculanum,

TRADUIT PAR E. F. LANTIER.

SIXIÈME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

AVEC CINQ PLANCHES.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Imp.-Lib., rue Hautefeuille, nº. 20.

AN XI (1802).

VOYAGES D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de Rhodes et du Colosse. Mœurs des habitans. Nouvelles Amours de Phanor. Départ précipité. Tempête. Leur Arrivée à Sidon. Description du Mont Liban.

Nous fûmes frappés, en arrivant, du magnifique tableau que présente cette ville. Elle s'élève en amphithéâtre, et s'étend jusqu'au rivage de la mer. Pindare appelle cette île la fille de Vénus et l'épouse du Soleil : ses ports, ses arse-

naux sont superbes et bien entretenus; ses murs, garnis de tours, ont une grande élévation. L'aspect de son immense colosse, entre les jambes duquel notre vaisseau passa à pleines voiles, nous jeta dans une admiration qui suspendoit notre pensée. Il est d'airain, posé sur deux énormes rochers, à l'entrée du port, et dédié au Soleil. Il a soixante-dix coudées de hauteur; peu de gens peuvent embrasser son pouce; ses doigts ont la hauteur d'une statue ordinaire. C'étoit l'ouvrage de Charès de Lindus, qui y travailla douze ans (1).

Notre capitaine nous logea chez un vieux marchand, homme borné, qui s'étoit enrichi dans le commerce, moins encore par son industrie que par une sévère parcimonie. Cependant ses richesses le remplissoient de lui-même et de son importance; car, selon une des douces illusions de l'esprit humain, il ne manquoit pas d'attribuer les faveurs de la fortune à l'étendue de son génie.

Il avoit une fille d'environ seize ans, qu'il surveilloit avec des yeux d'Argus, et qu'il croyoit un prodige d'agrémens. Sa taille étoit courte, ses formes volumineuses; sa gorge auroit disputé d'ampleur avec celle de la mère Cybèle. Les roses de son teint s'étendoient sur un fond très-rembruni; sa bouche s'éloignoit peu de ses oreilles, et ses yeux, petits et ronds, pétilloient de l'ardeur du plaisir. Dès que je la vis, je dis à Phanor: « Je me flatte que cette nymphe ne nous fera pas quitter Rhodes aussi rapidement que Milet. — Oh! parbleu, je vous réponds que cette Vénus Callipige (*a*) sera sacrée pour moi! c'est le palladium de Rhodes, qu'il seroit malhonnête d'enlever ».

Le nom de Rhodes fut donné à cette ville à cause de la quantité de roses qui parfument et embellissent les champs; ils en sont couverts. On y voit une cen-

(*a*) Callipige veut dire, en grec, *belles f....s.*

taine de colosses bien inférieurs à celui du soleil, mais qui donneroient de la célébrité à d'autres pays. Les temples, les édifices, les rues, les théâtres, tout porte dans Rhodes l'empreinte de la grandeur et de la beauté. L'air y est si serein, si pur, qu'un de ses habitans, homme âgé, m'assuroit qu'il n'avoit passé aucun jour sans voir quelques rayons de soleil. La terre est d'une fertilité admirable; les arbres, de la plus grande beauté; le vin, le raisin, le miel y sont renommés.

Le maintien des habitans est grave; leur habillement, simple et modeste : ils marchent lentement, et ne se précipitent pas les uns sur les autres, comme les Athéniens.

Rhodes est le séjour de la philosophie et des sciences; son académie est une des plus florissantes de la Grèce. On raconte qu'Aristippe le philosophe, ayant fait naufrage dans cette île, et ne sachant où il étoit, aperçut sur le

rivage des figures de géométrie, et qu'il s'écria: « Mes amis, bon courage, je vois ici des pas d'hommes ».

Cette île se glorifie d'être la patrie de Protogène, l'un de nos plus grands peintres. Malheureusement pour nous il étoit à Corinthe. On nous conta la manière dont il fit la connoissance d'Apelle. Celui-ci, arrivé à Rhodes pour le voir, ne le trouvant pas chez lui, esquissa une petite figure, et sortit sans se nommer. Protogène de retour, voyant ces traits légers et spirituels, s'écria dans son admiration: « Ah! c'est Apelle! il est sûrement ici ». Alors, prenant le pinceau, il fit un contour plus correct et plus délicat. Apelle revint, et Protogène étoit encore absent; mais on lui montra ce qu'il venoit de faire. Apelle, se sentant vaincu, dessina de nouveaux traits. Protogène les trouva si supérieurs aux siens, qu'il courut dans la ville chercher son rival, et contracta depuis avec lui l'amitié la plus intime.

On nous dit encore que Protogène avoit employé sept ans pour faire son Jalyse, chasseur fameux, petit-fils du Soleil, le plus célèbre de ses tableaux; et que, pendant ce temps, il s'étoit soumis à un régime très-rigoureux.

Nous étions depuis quinze jours dans cette ville, jouissant de tous ses agrémens. J'en visitois assidument les merveilles; j'allois voir chaque matin ce fameux colosse, que je ne pouvois me lasser d'admirer. Au lever du soleil du seizième jour, mon hôte entra dans ma chambre, le visage enflammé, et me pria assez brusquement de déloger de chez lui. Je lui en demandai la raison. Il me répondit : « Allez joindre votre ami, il vous la dira. — Comment! il n'est pas dans sa chambre? — Non, il est sorti cette nuit par la fenêtre; plût au ciel qu'il se fût cassé les os »! Je m'alarmai; je le priai de s'expliquer plus clairement : mais, loin de me ré-

pondre, il me tourna le dos, en me disant, selon la formule ordinaire : *Adieu, jusqu'au revoir.*

Me voilà dans la rue, bien étonné de cet événement, et fort inquiet de Phanor. Je ne doutois plus qu'il ne fût retombé dans son péché d'habitude avec la fille du marchand, malgré sa laideur. Je l'attendis dans la grande place, présumant qu'il s'y rendroit. En effet, bientôt je le vis accourir d'un air riant, qui me rassura ; il me dit, en m'abordant : « Je vous attends depuis quatre heures. — Et pourquoi êtes-vous sorti si matin ? — C'est sur une prière un peu pressante de notre cher hôte. — Il m'a dit que vous aviez sauté par la fenêtre ? — C'est un homme qui ne ment pas ; mais le saut n'est pas si périlleux que celui de Leucade. Je vous ferai ce récit dans un temps plus opportun. Je viens du port, où j'ai trouvé un vaisseau qui part pour Tyr. Nos places sont arrêtées, allons nous embarquer. De

cette ville nous nous rendrons dans la Palestine ».

Lorsque nous eûmes repassé sous les jambes du colosse, un vent doux et frais, se jouant dans les voiles du navire, nous poussa légérement sur les eaux. La soirée étoit charmante ; l'aspect du soleil couchant, d'une mer vaste et tranquille, offroit un tableau aussi intéressant que magnifique. Nous nous assîmes, Phanor et moi, sur le tillac, et il me conta ainsi sa disgrâce :

« Vous savez que Phocilide, la fille de notre hôte, est douée d'une honnête laideur. — Par hasard lui auriez-vous supposé les appas de Vénus ? — Non, je lui rends justice ; mais c'est elle qui m'a trouvé des charmes, et qui s'est avisée de m'aimer. Elle m'a d'abord attaqué par des agaceries, des mines, des regards langoureux ; je lui ai répondu honnêtement par quelques traits de galanterie : insensiblement l'action s'est engagée, les esprits de part et d'au-

tre

tre se sont échauffés ; elle m'a donné un rendez vous de nuit dans sa chambre ; j'ai cru qu'un galant homme ne pouvoit le refuser. Après m'être parfumé des essences les plus précieuses, à l'heure indiquée, je suis allé tout doucement gratter à sa porte : elle m'attendoit dans le déshabillé le plus galant. Déjà cette tendre amante, emportée par le plaisir, m'accabloit de ses caresses brûlantes, lorsque je ne sais quel démon qui me poursuit toujours, a jeté son père à travers notre bonheur. Il frappe à la porte, il crie, il veut entrer. Ma Vénus Callipige, épouvantée, me prie instamment de sauter par la fenêtre, m'assurant que le saut n'étoit pas dangereux. Quoique mal à mon aise, et frappé encore du souvenir de Milet, j'hésitois de donner à ma belle cette preuve de légéreté : je voulois composer ; mais l'ennemi redoublant son vacarme, et secouant fortement la porte pour l'enfoncer, j'ai hasardé le trajet

rapide de la fenêtre à la rue, où, malgré une grande commotion, je suis arrivé sain et sauf. Voilà le nœud et le dénouement de toute la pièce. — Elle n'est pas longue. Mais vous avez bientôt oublié le mont Athos, vos doux loisirs remplis par l'étude et la philosophie ! — Vous m'avez donné deux ans pour y penser, et j'en profite pour m'instruire par l'expérience ».

Nous avions retrouvé sur le vaisseau le malheureux Diagoras qui, poursuivi par les Grecs, erroit de ville en ville. Cette rencontre nous parut d'un plus mauvais augure que l'engourdissement du petit doigt, ou d'un éternuement entendu à notre gauche (*a*). Cependant un vent propice et doux favorisoit notre navigation ; le pilote, tranquille auprès du gouvernail, chantoit sur un air agréable l'hymne des Argonautes. Nous passâmes devant l'île de Chypre, qui se

(*a*) C'étoient, chez les Athéniens, des présages sinistres.

vante d'être la patrie d'Homère. Mais tout-à-coup, au milieu de la nuit, au coucher des Pléïades, des nuages s'amoncellent; les vents soufflent, sifflent, combattent dans les airs; les étoiles disparoissent, les ténèbres s'épaississent; notre navire, emporté, couroit à fleur d'eau, tantôt penché d'un côté, tantôt de l'autre; des montagnes d'eau s'élevoient et se précipitoient sur nous: le nocher, pâle et tremblant, commandoit la manœuvre, appeloit au secours du gouvernail: les matelots ne s'entendoient pas, crioient, imploroient les dieux. L'intrépide Phanor les exhortoit, ranimoit leur courage; tantôt il saisissoit la rame, tantôt s'attachoit au gouvernail; Diagoras, couché sur un coffre, gardoit le silence. M'étant approché de lui, il me dit: « Croyez-vous que les dieux aient déchaîné expressément cette tempête pour nous faire périr »? Je lui répondis que je ne pouvois pénétrer leurs secrets. — « A la bonne

heure! mais s'ils existent, pourquoi ce désordre, ce bouleversement de la nature? pourquoi tant de malheurs »? Comme je ne lui répondois pas, il ajouta: « Périssons, si c'est notre destinée: après ma mort, peut-être, je percerai ces terribles mystères ». Le vent nous emporta vers les côtes de Syrie. Au point du jour, nous découvrîmes la terre: l'onde furieuse écumoit, se brisoit autour d'une vaste enceinte de rochers: le mugissement des vagues, celui des vents, les clameurs des matelots, l'aspect d'un naufrage inévitable et de la mort, portoient l'effroi dans tous les cœurs. Cependant, tour-à-tour, souvent tous à la fois attachés aux rames, nous faisions d'incroyables efforts pour nous éloigner de ces rochers épouvantables: mais la mer et les vents, toujours plus impétueux, emportoient notre navire, comme la paille légère; déjà la mort étoit présente, le naufrage certain. Je nageois très-mal; on avoit négligé cette partie

de mon éducation. Un jeune Crétois me dit : « Emparons-nous de cette planche, elle nous sauvera tous les deux ». Phanor, au contraire, étoit excellent nageur. Nous avions parmi les passagers deux femmes, la mère et la fille ; celle-ci se nommoit Monime : Phanor leur proposa d'en sauver une des deux, si elles vouloient s'accrocher à ses cheveux qu'il avoit longs et épais. La jeune Monime, aux genoux de sa mère, la supplioit de profiter du généreux secours de Phanor : sa mère, les larmes aux yeux, s'écrioit qu'elle avoit assez vécu. Et toi, disoit-elle à sa fille, à peine tu commences la vie ; non, je ne vivrai point à tes dépens ! Je ne t'ai pas donné le jour pour te le ravir : sauve-toi, je le veux, je te le commande ». Pendant ce débat si touchant, un coup de vent terrible nous porte d'un bond vers un énorme écueil ; le vaisseau s'entr'ouvre, se brise ; la mer y pénètre en furie. Les gémissemens, les pleurs, les cris accrois-

sent la terreur ; nous saisissons, avec le Crétois, la planche, notre unique espérance. La mère de Monime supplie Phanor de sauver sa fille ; celle-ci recule, résiste : mais Phanor la prend dans ses bras, et se précipite avec elle dans le gouffre des mers. Je le voyois plonger, s'élever sur les flots, se débattre avec vigueur et courage, traînant la jeune Monime, qui le tenoit fortement par les cheveux, et qui, à l'aspect imminent de la mort, chérissoit encore la vie. Pour moi, porté sur ma planche, jouet des vagues irritées, je ne m'occupai que du danger de Phanor ; enfin, presque mourans, épuisés de forces, et non de courage, nous abordâmes tous les quatre à peu près dans le même temps. Quelle joie quand nous nous vîmes sains et saufs sur le rivage ! nos embrassemens, nos caresses ne pouvoient finir : nous donnâmes ensuite des secours à la jeune Monime qui venoit de s'évanouir. Notre premier sentiment,

en nous voyant hors de danger, fut un sentiment de joie : mais bientôt la vue de nos compagnons, dont les cadavres flottoient sur les eaux, nous ramena aux mouvemens de la pitié et de la douleur ; nous pleurâmes leur malheureuse destinée. Diagoras avoit péri, sans doute en niant l'existence des dieux ou en les maudissant. L'intéressante Monime, abîmée dans les larmes, cherchoit le corps de sa mère. Nous l'arrachâmes de ce rivage funeste ; et nous étant avancés dans les terres, nous apprîmes que nous n'étions qu'à cent stades de Sidon. Après nous être reposés chez un laboureur qui nous donna tous les secours que la pitié et l'humanité peuvent inspirer à une ame sensible, nous partîmes pour cette ville avec le Crétois et la jeune Monime. Le nocher et quelques matelots échappèrent à ce naufrage. En entrant à Sidon, Phanor s'écria : « Je salue la mère de Thèbes ; nous sommes une des colonies de Sidon ».

Monime nous mena loger chez un frère de sa mère ; hélas ! elle s'étoit embarquée pour venir le voir ! Cet honnête Sidonien nous témoigna la reconnoissance la plus vive ; il nous offrit sa maison, sa fortune ; nous profitâmes de ses offres pour refaire nos équipages : son aimable nièce, qu'un excès de reconnoissance et de sensibilité entraînoit à des sentimens plus doux et plus dangereux, auroit payé les services de Phanor d'un prix qui n'est dû qu'à l'amour ; mais mon ami eut la délicatesse de ne pas accepter un salaire qui auroit terni le bienfait.

Sidon est dans une belle plaine, et son port est très-bon (*a*). Les Sidoniens excellent dans les ouvrages de broderie.

Le mont Liban est ce qu'il y a de plus curieux dans cette contrée : des cèdres antiques s'élancent à perte de vue dans les airs ; la surface de la terre est cou-

(*a*) Cette ville, aujourd'hui fort déchue, s'appelle Zaïde ou Séide.

verte d'herbes balsamiques et odorantes. On y trouve des carrières d'un marbre très-blanc. Il y croît aussi une grande quantité d'encens. Nous y vîmes des victimes sans nombre qu'on engraissoit pour les sacrifices. Six fleuves, entr'autres le Jourdain, ont leurs sources dans ces montagnes.

Nous séjournâmes très-peu à Sidon, malgré le tendre nom de mère que lui donnoit Phanor, et malgré les amitiés de nos hôtes : nous renonçâmes même au projet d'aller à Tyr, jadis la reine des cités. Nous étions pressés de voir Jérusalem, et ces Hébreux connus dans l'Asie-Mineure, mais ignorés dans le reste du monde, et regardés par les Grecs comme un peuple agreste et barbare.

CHAPITRE II.

Fin de l'Histoire de Nycias.

Nycias, malgré son initiation, eut le malheur de s'attirer la haine des prêtres. Il n'avoit pu perdre sa franchise ; et né railleur, il attaquoit souvent les dieux du pays par des sarcasmes et des bons mots. Le bœuf Apis étoit particulièrement en butte à ses traits. Il est vrai que ce n'étoit qu'avec quelques amis qu'il se livroit à sa gaieté ; mais ses plaisanteries se répandoient ; leur sel, leur finesse amusoient les gens d'esprit, qui se plaisoient à les redire. Sa femme, devant laquelle il s'égayoit souvent aux dépens des prêtres, s'effrayoit de ses impiétés : elle craignoit que la foudre n'éclatât sur sa maison. Nycias s'efforçoit en vain de combattre ses préjugés, et de lui inspi-

rer une religion raisonnable ; la raison ne pouvoit fructifier dans une tête si mal préparée : son aveuglement étoit d'autant plus incurable, qu'elle étoit liée avec un prêtre de Sérapis, nommé Séthon, fanatique de bonne foi, opiniâtre par orgueil, et barbare par caractère et par esprit de religion ; il auroit voulu pouvoir exterminer la raison humaine avec tous ceux qui nioient la divinité du dieu Apis. Vous connoissez l'influence et le pouvoir des prêtres égyptiens ; ils enchaînent le peuple avec le frein de la superstition : leurs richesses, qu'ils prétendent tenir d'Isis, l'exemption de tout impôt, de toute charge, assurent leur autorité et leur crédit. Pour mieux les affermir, ils affectent des mœurs, un costume, des rites bizarres. Ils ne boivent presque jamais de l'eau du Nil pure. Ils ont établi de petits carêmes de dix jours, pendant lesquels il est défendu de coucher avec sa femme.

Séthon versoit ses sentimens dans l'ame

de la foible Déiphile : ils y fermentèrent avec tant d'activité, qu'elle commença à s'éloigner de son mari, et à l'envisager comme un être maudit des dieux : triste effet du fanatisme, qui étouffe si souvent la nature ! Le sage Nycias, qui s'aperçut que cette liaison de sa femme dénaturoit son caractère, exaltoit ses préjugés, lui défendit de la continuer. Le vieux prêtre, irrité de cette défense, jura, de concert avec ses collègues, la perte du philosophe. Celui-ci, en cultivant les sciences abstraites, n'avoit pas négligé le champ de la littérature. Dans ses loisirs, pour se délasser d'une grande contention d'esprit, il s'amusoit à cueillir les fleurs de la poésie. Il avoit composé un petit poëme sur le dieu Apis : cet ouvrage, plein de sel et de gaieté, étoit enfermé dans le sanctuaire des Muses, et n'étoit lu qu'à des amis et à huis clos. Mais le secret perça, et tout le sacerdoce alarmé se réunit pour avoir cet œuvre impie, et l'anéantir avec l'auteur.

L'astucieux

L'astucieux Séthon se chargea de l'enlever. Il vit Déiphile en secret, employa tout son ascendant, toute son adresse pour se faire prêter le manuscrit du poëme. Déiphile, malgré la force de ses opinions religieuses, refusa de se prêter à cette perfidie. Mais peu de jours après, le tonnerre, qui gronde très-rarement en Egypte, étant tombé sur sa maison, le sacrificateur ne manqua pas de l'assurer que c'étoit un signe du courroux céleste, un avertissement des dieux, et qu'elle éprouveroit, ainsi que son mari, la vengeance d'Apis, si elle ne détruisoit le monument d'impiété qu'il lui demandoit.

Ce raisonnement, et la frayeur plus persuasive, fixèrent ses irrésolutions. Elle introduisit dans le cabinet de Nycias, pendant son absence, Séthon avec un autre de ses collègues. Ils cherchèrent, feuilletèrent, et trouvèrent enfin ce poëme, et un brouillon, où étoient écrites les cérémonies de l'initiation. Il

en avoit confié le manuscrit à l'un de ses amis, de qui je l'ai reçu à mon départ de l'Egypte. Nycias avoit oublié ou négligé de brûler ce brouillon. Les prêtres irrités l'emportèrent avec le poëme, et accusèrent l'auteur d'avoir révélé les sacrés mystères. La vengeance éclata aussitôt. Nycias fut arrêté au milieu de la nuit, et conduit dans un cachot. Il apprit bientôt la cause de son malheur, et jugea sa perte décidée. Ses amis s'unirent vainement pour l'arracher à la vindicte sacerdotale. Tout le peuple soulevé demandoit à grands cris son supplice, et les prêtres-juges prononcèrent son arrêt de mort.

Au bruit de cette sentence, Déiphile comprit l'énormité de sa faute : la voix de la nature triompha de ses préjugés, et les aiguillons du remords déchirèrent son ame. Elle courut à la prison pour se jeter aux pieds de son époux ; on lui en refusa l'entrée. Elle implora tous les cœurs sensibles pour obtenir la permission de

le voir ; ils furent sourds à ses prières et à ses pleurs : tant cette tourbe sacerdotale inspiroit d'épouvante ! Dans son désespoir, elle recourut à Séthon lui-même ; elle pleura prosternée à ses genoux. L'implacable hiérophante dévoila alors toute la duplicité et la turpitude de son ame. Après lui avoir peint son époux comme un sacrilége, condamné par les dieux et les hommes, il affecta un ton d'intérêt et de sensibilité, lui parla de sa tendre amitié pour elle, et finit par lui proposer de s'unir à lui, ajoutant qu'au lieu d'un athée et d'un impie, elle auroit pour époux un ministre chéri des dieux et des hommes, et qu'à ce prix elle verroit Nycias pour la dernière fois. Déiphile, dissimulant l'horreur que lui inspiroit tant de bassesse et d'hypocrisie, lui répondit : — « Accordez-moi la grâce que j'implore ; et si mes foibles appas, au sortir de la prison, peuvent encore charmer vos yeux, vous serez le maître de m'épouser ».

Dès qu'elle eut en main l'ordre pour entrer dans la prison, elle y vola; la porte s'ouvre : Nycias, calme et serein, lisoit à la clarté d'une triste lampe, car la lumière du ciel n'éclairoit pas cet affreux séjour. Suffoquée de sanglots, inondée de pleurs, elle tombe à ses pieds, et reste sans connoissance. Nycias, qui ignoroit qu'elle fût l'auteur de son infortune, la console, la presse dans ses bras, l'accable de ses caresses. Elle vouloit le repousser, mais elle étoit sans force. Lorsqu'elle put parler, elle s'écria : « Mon cher Nycias, retirez vos caresses. Vous voyez à vos pieds un monstre d'ingratitude et de perfidie ! vous ignorez mes forfaits : c'est moi, c'est moi, dont l'aveugle superstition vous traîne au supplice » ! Elle lui raconte alors par quel égarement elle avoit livré ses papiers aux deux prêtres. Nycias l'écoutoit avec l'indulgence d'un époux et la tranquillité d'un sage ; et la relevant de ses genoux, où, avec l'accent du désespoir, elle imploroit son pardon : — « Oui, ma

chère amie, dit-il, je te pardonne; ta faute est cruelle, mais ton cœur est innocent. Voilà où mène le fanatisme! c'est l'hypocrite qui t'a séduite qui seul est coupable. Mais, dis-moi, qu'a-t-on prononcé? quel est mon châtiment? — La mort, comme violateur du secret des mystères isiaques. On t'arrachera le cœur, qu'on donnera à dévorer aux bètes carnassières. Les prêtres triomphent, les dieux t'ont abandonné; que dis-je? les dieux! il n'en est point, ils n'ont jamais existé; ou bien ils sont les ennemis de la vertu »! Nycias, entendant ces blasphèmes qui partoient d'un esprit égaré, lui reprocha avec douceur qu'elle passoit d'une extrémité à l'autre. Il lui dit que, si la superstition dégradoit l'homme, l'impiété déshonoroit ses lumières et sa morale. « Il est, s'écria-t-il, un dieu suprême, non point tel que le représentent les prêtres, féroce, jaloux, vindicatif; mais bon, juste, clément, qui entend la voix de tes remords, les accens de ton

repentir, qui punira le méchant, qui nous pardonnera nos erreurs et nos foiblesses, et nous récompensera, après le trépas, des peines de cette malheureuse vie ». Déiphile, à ces mots, emportée par un élan sublime, s'écria : « Eh bien ! mon cher Nycias, allons au-delà du Cocyte chercher cette récompense qui nous attend. Tu ne crains sans doute que l'appareil et l'horreur du supplice ; je t'apporte une liqueur qui fortifie et soutient le courage ». Elle tire à l'instant un flacon de sa poche, le verse dans une coupe, en boit la moitié, la présente ensuite à son mari étonné, en lui disant : « Bois le reste, c'est du poison ». Nycias frémit ; mais il prend la coupe, et l'achève. Ils se précipitent ensuite dans les bras l'un de l'autre, se couchent sur la terre, et, bravant les horreurs du trépas, se félicitent de mourir ensemble. Quand Déiphile sentit les atteintes du poison, elle écrivit ce billet à l'infame Séthon : « Je tiens ma promesse. Si mes appas, dans

la situation où je suis, conservent sur toi quelqu'empire, viens m'enlever des bras de mon époux ». Séthon, à cette lecture, court à la prison; il entre, il voit Déiphile, cette beauté touchante, l'objet de ses désirs, étendue sur la terre, livide, flétrie des horreurs de la mort, embrassant son époux qui venoit d'expirer le dernier. Frappé d'étonnement, il ne peut croire à un tel héroïsme; cependant il considère encore d'un œil avide les doux attraits, les formes heureuses de sa déplorable victime; et son unique regret, en s'enfuyant, est la perte de ses plaisirs. Ainsi périt ce sage, ce philosophe de la nature, qui méritoit la reconnoissance de l'Egypte. Il s'étoit encore attiré l'animadversion des prêtres, par une discussion astronomique. Ils prétendoient que le soleil s'étoit couché, dans le cours de onze mille ans, deux fois à l'orient, et deux fois à l'occident. Nycias leur prouvoit que, quand même l'écliptique auroit été, comme ils l'assuroient, pa-

rallèle à l'équateur, ce parallélisme ne dérangeoit pas la marche du soleil.

CHAPITRE III.

Mœurs des Hébreux. Description de leur Temple. Vengeance de leur Dieu.

Nous trouvâmes que la Grèce méprisoit justement cette nation qui, infectée d'une basse et ridicule superstition, est encore dégradée par la rusticité de ses mœurs. L'avarice est son vice dominant : orgueilleux dans leur misère, fiers d'une origine fabuleuse, les Hébreux ont l'audace de mépriser les autres peuples qui, avec justice, les regardent comme les ennemis du genre humain. Ils vivent séparés de tous les habitans de la terre, et n'ont rien de commun avec eux, ni la table, ni les libations, ni les prières, ni les sacrifices. Ils dédaignent les arts, les

belles-lettres, sur-tout la sculpture. « Les statues, disent-ils, sont les productions de l'oisiveté ». Toute leur industrie se borne à la culture des terres : heureux néanmoins dans leur vie patriarcale, lorsque la superstition, en les avilissant, ne trouble pas leur bonheur. Les femmes pétrissent le pain, préparent à manger, filent la laine, fabriquent les étoffes, et font leurs vêtemens. Leur chère est frugale : il leur est défendu de manger du porc, animal immonde selon eux ; du sang, de la graisse, des poissons qui n'ont point d'écailles, des bêtes qui ont le pied rond et partagé en plusieurs doigts.

Leur gouvernement est théocratique, c'est-à-dire leur roi, leur chef suprême, est leur dieu Adonaï : mais comme ce dieu est invisible, ils n'ont ni constitution, ni économie politique ; ils sont influencés par des prêtres, qui font parler Adonaï au gré de leurs caprices et de leurs intérêts.

Nous fûmes assez mal accueillis à Jérusalem : les Juifs fuient les étrangers. Nous ne pûmes jamais dîner avec aucun d'eux : ils craignoient que nous n'eussions mangé du cochon, ou touché quelque bête immonde.

Nous logeames chez un nommé Jonathas, qui avoit quatre femmes. Si la polygamie flatte les désirs d'un homme voluptueux, le sage n'y voit qu'un fardeau très-pesant ; c'étoit continuellement, entre ces femmes, des divisions, des cabales et des guerres intestines. Un enfant a autant de marâtres que son père a de femmes.

Ce peuple, comme les Grecs, fait grand cas de la force du corps, mais il néglige la culture de l'esprit. Il dédaigne l'étude des langues étrangères. Pour toute bibliothèque, ils ont le livre de leur loi, que tout Hébreu est obligé de méditer chaque jour, sur-tout celui qu'ils nomment *le jour du sabbat ;* quelques autres livres, et les écrits de leur roi Salomon,

qui contiennent trois mille paraboles, quinze cents cantiques, et des traités sur les plantes et les animaux.

Jonathas me conta que leurs ancêtres s'étoient enfuis de l'Egypte, emportant la vaisselle des Egyptiens; qu'ils avoient erré quarante ans dans de vastes déserts, avant d'arriver à la Palestine, et que, par une protection spéciale de leur dieu *Jehovah*, leurs vêtemens et leurs souliers ne s'usèrent point pendant ce laps de temps; les habits des enfans s'alongeoient et s'élargissoient en raison de leurs développemens : les barbiers leur étoient devenus inutiles; car la barbe, les ongles, les cheveux ne végétèrent plus, et restèrent dans le meme état (*a*).

Leur deuil est très-rigoureux. Notre hôte, pendant notre séjour, perdit son frère : il commença par déchirer ses habits, se frappa la poitrine, mit ses mains sur sa tête, y jeta de la poussière et de la

(*a*) Saint Justin, saint Jérôme confirment ce qu'avance ici Jonathas.

cendre, au lieu des parfums dont il s'embaumoit dans les temps d'allégresse ; il se rasa les cheveux et la barbe, ne se lava plus, porta, pour habit, une espèce de sac sale et déchiré. Il marchoit les pieds et la tête nus, le visage couvert ; quelquefois il s'enveloppoit d'un manteau pour ne plus voir la lumière et cacher ses larmes. Il jeûna près d'un mois, ne mangeant qu'au soleil couché, du pain, des légumes, et buvant de l'eau. Il restoit tout le jour assis à terre, couché sur la cendre : tantôt dans un profond silence, tantôt psalmodiant un cantique lugubre qui, comme le cri du hibou, attristoit tous ceux qui l'entendoient.

Nous assistâmes à une épreuve assez bizarre, et dont l'effet, disent-ils, est infaillible. Une femme, soupçonnée d'adultère par son mari, fut condamnée à boire de l'eau de jalousie. Cette eau, consacrée par le grand-prêtre, est mêlée avec de la cendre. On nous assura que, lorsqu'une femme coupable en boit, elle

enfle,

enfle, et meurt sur-le-champ. Celle-ci n'enfla point, ne mourut pas ; nous n'eûmes pas le bonheur de trouver une femme adultère pour juger l'effet de cette eau. Un autre usage assez bizarre, c'est qu'un mari peut répudier sa femme lorsqu'elle a laissé trop cuire la viande.

Nous allâmes visiter le temple bâti par leur roi Salomon. Cet édifice, hyperboliquement vanté, est bien loin de l'élégance, du goût et de la magnificence du temple de Diane à Ephèse, de ceux d'Apollon à Delphes et à Milet, du temple de Jupiter Olympien, du Parthénon à Athènes, et de tant d'autres.

Ce fut un nommé Achas, parent de Jonathas, qui nous y conduisit. Cet édifice n'a que cent cinquante pieds de longueur, sur autant de largeur : personne n'y entre, excepté les sacrificateurs de service, aux heures réglées, le soir et le matin, pour allumer les lampes, offrir les pains et les parfums.

Le grand-pontife seul peut entrer dans

le sanctuaire où repose l'arche d'alliance, et encore n'est-ce qu'une fois l'année.

Tout le temple est revêtu de bois de cédre, orné de sculpture et couvert de lames d'or. Au-devant s'élève une tour carrée, où est placé l'autel des holocaustes : on y voit dix grands bassins d'airain posés sur des bases roulantes. « Le bassin qui est à droite, porté par douze bœufs, me dit Achas, est nommé *la mer d'airain;* les prêtres sont obligés, sous peine de mort, de s'y laver les pieds et les mains avant les sacrifices ».

Notre guide nous mena ensuite aux salles où étoient les trésors, les vases sacrés d'or et d'argent, les habits des prêtres ; il nous fit voir les magasins où l'on garde les offrandes destinées à la nourriture des sacrificateurs, des lévites, des veuves et des orphelins. En d'autres lieux on conserve le vin et l'huile pour les libations, le sel dont toutes les offrandes doivent être assaisonnées, les agneaux pour les sacrifices. « On en offre, me di-

soit-il, deux le matin, et deux le soir; c'est ce que nous appelons le sacrifice perpétuel. Les jours de sabbat et de fête, on les multiplie beaucoup, sans compter les offrandes des particuliers. Notre grand roi Salomon immola un jour dans ce temple vingt-deux mille bœufs gras et cent vingt mille moutons. — Où prit-il, lui demanda Phanor, des marmites pour les faire cuire » ?

Nous visitâmes les cuisines, les salles à manger des sacrificateurs, les corps-de-garde des lévites qui gardent le temple nuit et jour, les chambres des lévites-musiciens, et la salle où se tient le conseil souverain des sénateurs.

Nous fûmes présens à un sacrifice ; les particuliers égorgèrent les victimes, les préparèrent, les firent cuire ; les prêtres répandirent le sang autour de la victime, allumèrent le feu et mirent dessus les parties qui doivent être offertes.

Leur grand-pontife est non-seulement le chef de la religion et le juge ordinaire

des difficultés relatives au culte, mais encore de tout ce qui regarde la justice civile.

Les Juifs prétendent que leur dieu attache à ce grand-prêtre l'oracle de la vérité, répond à ses demandes, et lui découvre les choses cachées et futures lorsqu'il est revêtu de ses ornemens.

Ce grand-pontife ne peut porter le deuil de ses proches, pas même de son père et de sa mère, ni entrer dans un lieu où il y auroit un cadavre, de peur d'être souillé.

Il ne peut épouser qu'une vierge. Son habit est beaucoup plus magnifique que celui des autres prêtres : c'est une tunique de lin, dont la tissure est particulière; sur cette tunique, il porte une longue robe de couleur céleste ou d'hyacinthe, au bas de laquelle est une bordure composée de sonnettes d'or et de pommes de grenades faites de laine de diverses couleurs.

Les Hébreux ont un jour par semaine

consacré à la dévotion et à l'oisiveté, nommé *jour du sabbat.* Ils portent le respect pour cette fête à un tel point, qu'un de ces jours-là on vint dire à mon hôte que le feu avoit pris à son écurie; il n'osa y porter du secours, et la laissa brûler avec deux ânes, victimes innocentes de la sottise de leur maître.

Jérusalem, à cette époque, étoit en proie aux divisions intestines. Deux hommes très-ambitieux, ennemis l'un de l'autre, allumoient le feu de la discorde : l'un se nommoit Onias, il étoit grand-pontife; l'autre simple prêtre, appelé Simon. Celui-ci, pour perdre son concurrent, fit dire au roi d'Asie que le temple de Jérusalem étoit rempli de trésors. Le monarque, sur cet avis, envoya Héliodore avec des troupes, pour s'en saisir. Ce général entra dans le temple à la tête de son armée. Phanor et moi suivîmes la foule consternée qui jetoit des cris effroyables : les femmes s'arrachoient les cheveux, déchiroient

leurs vêtemens. Le temple alloit être pillé, saccagé ; mais son dieu Adonaï, pour le sauver, opéra un miracle. Un homme à cheval descend du ciel, renverse Héliodore qui étoit encore dans le chœur, le foule aux pieds ; en même temps deux jeunes gens d'une belle figure, que les Hébreux appellent des anges, l'attaquent vivement, et le chassent du templeà grands coups de verges. Ce qui rend le miracle plus éclatant, c'est que ses soldats restèrent immobiles de frayeur et de respect.

Après cette correction exemplaire, Héliodore sortit de la ville, jurant par Bélus son dieu, de n'avoir plus rien à démêler avec Adonaï ou Jehovah, dieu des Juifs, dont les émissaires frappoient si vigoureusement.

Nous fûmes bientôt dégoûtés du séjour d'une ville aussi misérable, et je proposai à Phanor, en cas qu'il ne fût pas amoureux de quelque beauté hébraïque, de partir pour Babylone : il y consentit, en me disant qu'il aimeroit encore mieux sa

Callipige de Rhodes, que la plus belle femme de Hiersalem.

Nous fûmes témoins, avant notre départ, d'un prodige encore plus étonnant que celui de la punition d'Héliodore.

Un matin, mon hôte Jonathas vint m'éveiller brusquement. « Levez-vous, me crioit-il, montez sur les toits; venez voir dans les airs ce phénomène unique. — Quoi! sont-ce des grues, des corbeaux, des sauterelles? Non, ce sont des armées, des chevaux qui combattent sur des nuages. — Diable! il y a du danger: s'ils alloient tomber sur nous »! Jonathas, à ces mots, fit une grimace qui contracta tous les muscles de son visage. Je vis qu'il ne falloit pas rire hautement des sottises des hommes. Cependant je m'habille à la hâte, et je monte sur les toits faits en terrasse, où étoient déjà toute la famille et les domestiques. Les rues, les places, les toits de toutes les maisons étoient chargés de spectateurs qui, les yeux au ciel, regardoient le choc des

deux armées. Ce spectacle causoit en même temps de l'admiration et de l'effroi. Hommes et femmes crioient, hurloient, imploroient à grands cris leur dieu Adonaï. Jonathas, à mes côtés, me disoit : « Voyez-vous ces chevaux, ces cavaliers couverts d'or, qui se pressent, se heurtent? Regardez, ceux-ci sont repoussés, ils fuient : ces fantassins ont l'épée à la main et des boucliers d'or ; ils se défendent, reculent ; ils reviennent, enfoncent l'ennemi à leur tour ». J'ouvrois de grands yeux et une grande bouche pour voir tout cela, et je ne voyois que des nuages qui flottoient dans les airs sous différentes formes. Je le dis à Jonathas, qui me répondit qu'apparemment j'avois la vue courte. J'en convins de peur de malencontre. Mais Phanor, moins prudent ou moins politique que moi, répondit à une vieille femme qui lui demandoit ce qu'il voyoit : *Beaucoup de sots le nez en l'air.* Ce bon mot faillit à nous faire lapider ; mais avec quelqu'argent, pre-

mier dieu de ce peuple, nous détournâmes l'orage. Cette bataille qui se donnoit dans les airs, dura deux jours.

Pendant ce temps, les prières, les sacrifices, les hurlemens, les pleurs ne cessèrent pas dans la ville. Enfin, les deux armées se retirèrent, l'air s'épura, et la paix descendit du ciel. Comme mille et mille témoins ont vu et certifié ces deux miracles, je ne m'aviserai point, par un pyrrhonisme déplacé, d'en nier la possibilité ou l'existence : permis à chacun de croire selon son bon plaisir, ou l'étendue de sa vision physique ou morale.

La Palestine est couverte, presque partout, de rochers sur lesquels les habitans ont transporté un peu de terre pour y planter des vignes. Cette terre, liée avec les éclats des rochers, est soutenue par de petits murs. D'ailleurs le terrain est fort aride; les pâturages très-rares ne peuvent nourrir que des ânes : les bœufs y sont maigres; les moutons y réussissent mieux. Les

oliviers y produisent des fruits d'une bonne qualité. Il y pleut rarement. On a peu de fontaines; on y supplée, à grands frais, par des citernes. Nous eûmes la curiosité, avant de partir, d'aller voir, à trois stades de la ville, la sépulture célèbre d'une femme nommée Hélène. La porte de ce tombeau, qui est de marbre comme tout le reste, s'ouvre d'elle-même à certain jour de l'année et à certaine heure, par le moyen d'une machine, et se referme peu de temps après : à toute autre époque, on ne pourroit l'ouvrir sans la rompre.

CHAPITRE IV.

Voyage sur l'Euphrate. Repas pris chez des Laboureurs. Récits et Aventures du Nestor du Village.

Nous arrivâmes, vers la fin de février, sur les bords de l'Euphrate. Ce fleuve

profond, grand et rapide, prend sa source dans l'Arménie. Nous le descendîmes jusqu'à Babylone. Le ciel étoit serein, la chaleur tempérée; les feuillages des arbres offroient différentes teintes : nous découvrions au loin des plaines de blé, dont le vent faisoit ondoyer la surface. Le lin et les féves approchoient de leur maturité ; les arbres étoient parés de fleurs : tel étoit le charmant paysage que les rives de l'Euphrate offroient à nos regards.

Notre bateau, arrondi comme un bouclier, étoit construit avec des saules revêtus de peaux extérieurement. C'est ainsi que sont faits tous les bateaux qui naviguent sur l'Euphrate. On remplit le fond de paille, et on les abandonne au courant de la rivière, chargés de marchandises, et principalement de vin de palmier : deux hommes les gouvernent. On transporte un âne dans chaque bateau ; les grands bateaux en ont plusieurs. Ces hommes, arrivés à Babylone, vendent

les marchandises, les varangues et la paille, chargent ensuite les peaux sur leurs ânes, et retournent en Arménie, d'où ils sont partis.

Nous étions encore à cent stades de Babylone ; il étoit midi : nous aperçûmes un petit bois qui nous parut délicieux ; des massifs de saules grands et élevés s'étendoient sur le bord du fleuve ; leurs rameaux longs et flexibles se baignoient dans les eaux ; des grenadiers, des palmiers, plantés au hasard, formoient des deux côtés de la rivière divers petits bosquets entremêlés d'arbrisseaux couverts de fleurs. A côté du sycomore croissoit le cassier, étalant des faisceaux de fleurs jaunes semblables au cytise. Nous voyions, un peu plus loin, de petits hameaux, assemblage de quelques huttes de terre, de forme arrondie, ombragés par des palmiers. Au côté opposé du fleuve étoient des bourgs entourés de petits bois et de bouquets d'arbres, offrant des tableaux charmans et pittoresques.

C'est

C'est dans ce jardin des Hespérides que nous descendîmes pour dîner. La fraîcheur de l'herbe, la variété des arbres, des buissons éparpillés; une multitude de tourterelles et d'autres oiseaux qui se cachoient, se jouoient sous l'épais feuillage, et célébroient en chœur la jeunesse de l'année; les troupeaux nombreux que l'on ramenoit du pâturage, tout cet ensemble produisoit une scène riante et animée : le ciel, la terre, les eaux, les ombrages, la verdure, l'aspect des hameaux, tout y paroissoit rassemblé pour les plaisirs des yeux et de l'ame. Phanor et moi, assis à côté l'un de l'autre, nous ne parlions pas, nous jouissions; nous nous écriions seulement de temps en temps : « Que de beautés! quel moment délicieux »! Nous sentions ce charme irréfléchi, ces émotions douces, cette joie pure et tranquille que l'aspect de la belle nature verse dans une ame sensible, en l'inondant, pour ainsi dire, d'une plénitude de vie.

Après une rêverie ou une extase de demi-heure, nous marchâmes vers les cabanes des laboureurs, pour leur demander du lait et des œufs. Les femmes, assises autour de ces cabanes, travailloient à divers ouvrages : à notre approche, elles se retirèrent, effrayées par nos armes et nos habits étrangers. Les hommes restèrent seuls, inquiets pourtant de notre visite ; mais nous les rassurâmes bientôt.

Les femmes revinrent alors, nous entourèrent, nous considérèrent des pieds jusqu'à la tête. Quelques-unes étoient jolies ; en général, leur teint est fort basané. Toute la troupe nous invita, par de vives instances, à dîner avec eux. Nous acceptâmes avec plaisir. On nous mena vers la plus grande cabane qu'habitoit le chef, ou le Nestor du village ; il nous reçut avec ce doux sourire et cette aimable simplicité qui n'appartient qu'aux habitans de la campagne. Un vert gazon, ombragé par de robustes

sycomores, nous servit de siége et de table : les femmes âgées s'assirent avec nous : les jeunes nous servoient. Nous vîmes une singulière façon de cuire les œufs : des hommes les prirent dans la main, les agitèrent long-temps, et puis nous invitèrent à les manger. C'étoit leur façon de les cuire lorsqu'ils étoient en voyage, ou qu'ils n'avoient pas de feu : en effet, nous les trouvâmes cuits à leur point.

Pendant le repas, le vieux patriarche nous parla de Sémiramis. « Cette femme célèbre, dit-il, finit de bâtir Babylone, dont Ninus son époux avoit conçu le plan; mais la mort le surprit. La ville fut achevée dans un an: chaque jour on faisoit une stade. Sémiramis présidoit aux travaux. C'étoit une très-belle femme; son air majestueux et guerrier annonçoit une reine née pour commander. Ses projets étoient vastes et magnifiques: elle marchoit à la tête des troupes, assistoit à tous les conseils; édifioit des tem-

ples, des palais, une ville immense; donnoit des fêtes superbes; s'entouroit de tout l'éclat du luxe et de la richesse; appeloit autour d'elle les plaisirs, les arts, la philosophie. A la mort de Ninus son époux, elle lui fit élever pour tombeau un vaste édifice : il a neuf stades de hauteur et dix de largeur; il n'est pas loin de la ville : lorsque vous le verrez, vous le prendrez pour une citadelle ». Je lui demandai quelle étoit la grandeur de Babylone. — « Elle a trois cent soixante-cinq stades (*a*) de circuit. Les tours sont au nombre de deux cent cinquante; leur hauteur est de soixante coudées; celle des murs qui sont entre les tours, est de trente sur trente-deux pieds de largeur; deux chars attelés de quatre chevaux s'y promènent de front très-aisément. Les portes de la ville, au nombre de cent, sont d'airain massif. Les maisons ont trois et quatre étages. Les rues sont droites, coupées

(*a*) Huit stades font un mille.

par d'autres qui aboutissent au fleuve. Ses terrasses vous étonneront : ce sont des jardins suspendus dans les airs, élevés au niveau des plus hautes tours, sur une plate-forme de seize arpens carrés, soutenue par des arcades et des colonnes magnifiques. Ils sont chargés des arbres les plus hauts, et couverts de fruits et de fleurs.

» Ces voluptueux jardins, qui ont coûté des sommes immenses, furent imaginés par la reine Nitocris, qui aimoit passionnément les bois et la campagne. Cette reine avoit un esprit vaste et capable des plus grandes entreprises. Après la mort de Nabuchodonosor son époux, elle forma le plus beau projet, et de la plus difficile exécution; ce fut d'élever un pont de pierre sur l'Euphrate, pour joindre la ville que ce fleuve divisoit en deux parties. Sa rapidité et sa profondeur opposoient les plus grands obstacles; mais rien n'arrêta le courage de Nitocris : dans un an, chose incroyable! ce pont

exista. Elle fit creuser un lac immense où le fleuve alla s'engloutir. Au sortir de ce lac, il rentroit dans son lit. Tous les matériaux étoient prêts, on bâtit le pont ; et l'ouvrage achevé, l'Euphrate reprit son cours ordinaire.

» L'eau du fleuve, par un jeu continuel des pompes, arrose ces jardins plusieurs fois le jour, ainsi que les rues. Vous trouverez, dans les places, des fontaines qui versent à grands flots une eau fraîche et pure qui nourrit des arbres touffus, dont l'ombrage très-agréable est nécessaire dans nos climats brûlans ».

Ce vieillard parloit avec tant de noblesse et de goût, que nous supposâmes d'abord que c'étoit un homme de naissance, retiré dans ces solitudes par philosophie ou par un jeu de la fortune. Nous le lui fîmes entendre. — « Vous vous trompez, dit-il ; je suis né, dans ce hameau, laboureur et fils de laboureur : mais à peine je touchois à mon

adolescence, qu'un vain désir de curiosité et d'ambition, ou peut-être l'inquiétude de l'âge et de l'esprit humain, et l'espérance trompeuse d'un bonheur fugitif, me firent quitter mon père et mes bois : ces bois chéris qui prêtèrent leur ombre à mon enfance, je les abandonnai pour le séjour des rois. On m'employa dans les jardins de la reine. Par mes travaux, mon assiduité, j'en obtins l'intendance : là, je vis les grands de la cour, j'appris à les connoître. Bientôt fatigué de leur hauteur, désabusé de leur fausse politesse, et humilié de leur protection ; agité des soucis qui habitent les palais, en butte à la jalousie de mes inférieurs qui envioient ma place et mon prétendu bonheur, je commençai à regretter l'ombrage fortuné de mes bois, leur doux repos, leur calme heureux, leur aimable simplicité. Cependant je différois toujours à retirer le pied du bourbier où j'étois enfoncé : l'ambition, l'amour des ri-

chesses me retenoient encore à ma chaîne. Telle est la foiblesse de l'homme, qu'il voit le bien, et ne peut le suivre! Enfin, l'amour obtint un triomphe échappé à la raison.

» La fille d'un des officiers du roi vint se promener avec sa mère dans les jardins de la cour; elle se nommoit Cléora : vous la voyez, elle est devant vos yeux; elle étoit alors le lis du printemps, la parure et la gloire de nos jardins; elle est aujourd'hui la proie du temps, flétrie et ridée par la décrépitude; je ne l'en aime pas moins. Dans sa jeunesse, ses grâces et sa beauté ont versé sur ma vie les plaisirs et les délices; aujourd'hui son attachement, sa douceur, ses soins assidus embellissent encore les jours de ma vieillesse. Si quelqu'un, privé de la vue depuis longtemps, a pu la recouvrer subitement, et revoir le soleil dans tout son éclat, il ne fut pas, sans doute, aussi frappé d'étonnement et d'admiration que je le

fus à l'aspect de Cléora. Cependant je fis les honneurs du jardin. Je lui montrai ce qu'il y a de plus curieux, de plus agréable ; je lui présentai les plus beaux fruits, les plus belles fleurs, et j'obtins de sa mère la permission de leur en porter tous les jours. Dès-lors l'amour me donna un nouvel être ; mon ame vivoit réunie à celle de Cléora ; le feu circuloit dans mes veines. Ses parens soupçonnèrent bientôt le motif de mes présens et de mes visites. La porte me fut fermée : ces esclaves de cour crurent un homme honnête et libre indigne de leur alliance. Je tombai dans le désespoir : je restai quinze jours presque sans nourriture, errant toutes les nuits autour de la maison de Cléora. Les veilles, l'agitation, la douleur, le jeûne m'exténuèrent. La maigreur avoit séché la fleur de ma jeunesse ; mon visage s'étoit alongé ; j'avois vieilli de trente ans. Ce dépérissement me fut favorable. Après cent projets, enfantés par le dé-

sespoir, je m'arrêtai à celui-ci : je pris l'habit d'un mage ; j'enveloppai ma tête d'une vaste tiare, sous laquelle mon visage disparoissoit. Ainsi métamorphosé, je me présentai à la mère de Cléora, et m'annonçai de la part du grand archimage. « Vous savez, lui dis-je, que nous entretenons le feu sacré dans nos temples. Mithra, ou le soleil, est le feu le plus parfait, c'est le souffle du dieu même ; après le soleil, le feu élémentaire est le symbole, la vive image de la divinité. Le grand Zoroastre nous l'apporta du ciel, d'où il se répandit dans tous nos temples. Nos fonctions, notre devoir sont d'y veiller nuit et jour, et de le nourrir avec un bois sans écorce. Nous rendons nos hommages au soleil, au milieu des campagnes, après nous être purifiés, en longs habits de lin, la mitre sur la tête, et un voile d'un tissu délié devant la bouche, pour que notre souffle ne souille pas ses rayons. Après ce feu sacré, quel plus beau feu

que celui de l'amour et de l'hymen? Présent céleste! c'est à nous, aux successeurs du grand Zoroastre, à le propager sur la terre. Ainsi donc, je viens au nom de notre grand archi-mage, vous proposer un mariage pour votre fille; faites-la venir, et je m'expliquerai». Dès qu'elle parut, je lui dis: « Belle Cléora, le dieu Mithra, ame de l'univers, principe de toutes les générations, a les yeux sur vous, comme sur un des ornemens de la nature. Je suis chargé de vous offrir un époux égal par la naissance aux plus grands satrapes, aussi riche qu'aucun d'eux, puisqu'il possède au-delà de ce qu'il désire; et, ce qui est bien au-dessus de la richesse et de la naissance, il a des mœurs, de la probité, et pour vous l'amour le plus tendre». Je n'en imposois pas, en disant que j'étois égal aux satrapes par la naissance, puisque notre origine est la même; et je disois la vérité, en déclarant que mes richesses surpassoient mes

souhaits. Cependant Cléora me regardoit attentivement; elle croyoit démêler mes traits, mais elle n'osoit en croire ses yeux. Sa mère me demanda le nom de cet époux. « Je ne puis le confier, lui dis-je, qu'à votre fille, et sur la foi du secret; tel est mon ordre ». En même temps, je menai Cléora à l'écart, et lui dis : « Reconnoissez l'amant qui vous adore; recevez ce billet : j'attends votre réponse, pour mourir de désespoir, ou devenir le plus heureux des hommes ». Après ces mots, je saluai la mère, et sortis gravement, promettant de revenir dans deux jours. Tel étoit mon billet. — « Abjurez tous les préjugés de la vanité, je suis l'égal de tous, puisque je suis homme et honnête, et qu'un amour pur, ardent, immortel, m'élève jusqu'à vous. Je vous offre une fortune, non telle que peut l'ambitionner votre mère, mais un asile champêtre, agréable, où nous aurons le repos et le nécessaire, où nous cultiverons, à

l'ombre

l'ombre de nos berceaux, la vertu, les vrais plaisirs, la nature et l'amour. Si vous daignez me suivre, je viendrai cette nuit, sous vos fenêtres, attendre votre réponse ». — Je ne vous peindrai point ma situation pendant le reste du jour ; la fièvre me dévoroit. Enfin l'obscurité règne : je cours sous les fenêtres de Cléora, j'attends : grands dieux ! une lettre tombe à mes pieds ; je l'emporte. Je courois tellement, que je renversai un homme qui se fâchoit ; mais je courus toujours. Cléora me disoit : « Je confie ma destinée à votre probité et à l'amour : demain, à la troisième heure de la nuit, trouvez-vous devant la maison ; j'y viendrai joindre mon époux. O doux écrit ! ô transport d'une félicité ineffable ! Le lendemain j'arrive au rendez-vous, dès la première heure de la nuit ; elle s'écoule ; la troisième commence et finit, et Cléora ne paroissoit pas. L'impatience égaroit ma raison, et brûloit mon sang. Enfin, j'entends marcher : on avance ;

j'avance aussi, l'œil fixe, l'oreille attentive, palpitant de frayeur, agité d'espérance. « Est-ce vous, Orétès, me dit une voix douce et craintive »? Je reconnois mon épouse, je m'élance dans ses bras, je la presse sans pouvoir proférer une parole. Un cheval m'attendoit à la perte de la ville, nous y volons; nous courons toute la nuit: nous arrivons au jour dans une solitude écartée, chez un de mes parens, où nous fûmes liés pour jamais par les nœuds de l'hymen et du bonheur. Lorsque nous crûmes l'orage passé, nous revînmes sous mes toits paternels, sous ces bois amis que nous habitons et cultivons depuis cinquante ans ».

Nous écoutâmes, avec le plus vif intérêt, l'histoire de ce respectable vieillard.

Le repas fini, la jeunesse des deux sexes nous entoura; les uns portoient des corbeilles de fleurs, les autres des instrumens; nous entendions le son des cym-

bales, des flûtes, des tambours de basque : c'étoit une fête qu'on nous donnoit. On nous invita à danser ; nous acceptâmes volontiers. Phanor eut en partage la plus jolie danseuse : ses yeux brilloient de plaisir ; sa taille flexible et svelte, ses mouvemens pleins de grâce, ses sauts légers peignoient à nos yeux la déesse de la danse.

Phanor étoit enchanté, et j'aurois craint pour son cœur et sa tête, si nous eussions fait un plus long séjour sur cette terre fortunée.

Nous quittâmes ces bonnes gens, après mille tendres adieux, et nous revînmes à notre bateau, pour repartir à la naissance du jour.

CHAPITRE V.

Réflexions d'Antenor. Arrivée à Babylone. Mœurs de ses Habitans. Leur Cosmogonie. Leurs Temples.

PHANOR, agité de l'impression récente du plaisir qu'il venoit de goûter, me quitta pour se promener dans ces bosquets solitaires, et moi je m'assis au milieu du bateau, pour jouir de la beauté de la nuit.

Dans aucun climat, je n'en avois vu d'aussi belle. Ses ombres ressembloient à un voile transparent qui ne dérobe qu'à demi la vue des objets; à travers l'azur le plus pur on apercevoit l'éclat et la scintillation des étoiles; elles me paroissoient plus grandes que dans les pays que j'avois parcourus. Je ne suis pas surpris que les Chaldéens aient été

les premiers astronomes. Des bergers oisifs et paisibles devoient, dans le calme et le silence des belles nuits, attacher leurs regards sur cette voûte magnifique, suivre le cours des astres, observer leurs phases, et par degrés deviner leur théorie.

Je jouissois, dans ce moment, de la fraîcheur de l'air, de la vue et du bruit des flots qui se jouoient autour de mon bateau, du brillant spectacle des cieux, et de cette solitude touchante qui, enchaînant tous les sens, nous ramène dans notre cœur, et nous fait exister avec nous-mêmes. Je m'abandonnai à des réflexions tantôt tristes, tantôt consolantes. « Qui a créé cette immensité d'étoiles, de soleils, de planètes? — C'est un dieu. — Quel est-il? — Je ne le comprends pas. — A-t-il créé la matière? est-elle éternelle? — Je n'en sais rien. Et l'homme, quel problème étonnant! il souffre. — Pourquoi? est-ce par sa faute? — Non, sans doute; il est

né avec des passions ; ces passions l'entraînent, le commandent. — Tout est-il bien ici bas? — Non, puisque l'homme souffre et gémit. — Dans ce moment, je suis heureux, tout est donc bien : mais demain, les jours suivans, sais-je ce qui m'attend : d'ailleurs, que de malheurs m'entourent? — Mais le malheur de l'homme est une suite de l'ordre, de l'impulsion donnée à l'univers ! — Quoi ! celui qui a pu créer tant de soleils, tant de mondes, n'a pu créer qu'un ouvrage imparfait ; il n'a pu établir l'harmonie qu'à mes dépens? Je ne le crois pas. — Nos vices, nos travers, notre orgueil sont la cause de nos souffrances. — Me suis-je donné ces vices, cet orgueil? Ils naissent au fond de mon ame, comme les vipères, les reptiles naissent au sein des marais. L'existence est-elle un bien ? Calculons les maux de l'enfance, les passions, les erreurs de la jeunesse, les infirmités, les douleurs de la caducité, les maladies, les soucis, les

sollicitudes, les regrets qui nous suivent, nous assiégent dans tous les âges ; et puis la mort, dont l'idée seule nous fait frémir. Tel est le cercle fatal que nous devons parcourir en entrant dans la vie. Cependant, à travers ces jours tristes et nébuleux, brillent des momens de joie, des éclairs de plaisir, comme au milieu des frimats, des nuages de l'hiver, on voit briller, parfois, des jours purs et sereins qui consolent la nature affligée ». Ces réflexions enveloppoient mon ame d'un voile sombre : heureusement un doux sommeil vint les terminer ; du moins je fus heureux en dormant, si c'est l'être que de ne sentir ni peine ni plaisir.

En entrant dans Babylone, nous fûmes frappés d'étonnement. Quel contraste de la chétive et triste Jérusalem avec cette reine des cités !

L'Euphrate la traverse, revêtu de quais magnifiques. Nous marchions sous des tentes de pourpre ; nous voyions auprès

des fontaines, sous d'épais ombrages, des groupes d'hommes qui respiroient la fraîcheur, et buvoient des liqueurs glacées.

Le repos, la table, les femmes, les spectacles publics occupent les loisirs des Babyloniens, et sont leur unique affaire. Le sexe regarde la fidélité en amour comme un joug insupportable, comme une loi contre nature. L'habillement des Persans est une tunique de lin qui descend jusqu'aux talons, et par-dessus ils en mettent une autre de laine, et ils s'enveloppent d'un petit manteau blanc. Ils laissent croître leurs cheveux, se couvrent la tête d'une mitre, et se frottent tout le corps de parfums. Ils ont chacun un cachet et une canne à la main, sur laquelle est une pomme ou une rose, un lis, ou quelqu'autre figure; car il ne leur est pas permis de porter une canne sans ornement caractéristique. Les riches et les grands ont des habits tissus d'or, de pourpre et de soie. Les

femmes sur-tout étalent un luxe inoui : elles laissent flotter leurs cheveux, entrelacés de fleurs, de pierreries, et parfumés d'essences. On ne les voit jamais à pied dans les rues : elles ne peuvent marcher que sur des tapis ; dans leurs jardins, les allées sont couvertes du sable le plus fin. Les hommes de distinction n'oseroient aller à pied.

J'examinois attentivement tous les passans : j'en voyois qui, en se saluant, se baisoient à la bouche, d'autres à la joue, d'autres qui se prosternoient devant un homme. Cette différence dans les cérémonies excita ma curiosité. Je sus bientôt que le baiser sur la bouche ne se donnoit qu'entre égaux, celui sur la joue entre les personnes dont l'une avoit un rang au-dessus de l'autre, et que la prosternation étoit due de l'inférieur au supérieur.

L'usage qui nous frappa le plus, c'est la foule de malades qu'on transportoit dans les places publiques : ils viennent con-

sulter les passans, qui les examinent et prescrivent des remèdes, chacun selon ses lumières ou ses préjugés. Phanor et moi fûmes appelés par plusieurs malades; j'ordonnai à l'un d'eux, qui étoit chargé d'humeurs, d'aller boire, pendant un mois, au point du jour, à pied, trois grands verres d'eau, à une fontaine qui étoit à cinquante stades de la ville. Je le revis quinze jours après, plein de santé, frais et vermeil; il me remercia beaucoup du conseil que je lui avois donné, attribuant à la vertu des eaux ce qu'il ne devoit qu'à l'exercice.

Nous nous informâmes de la raison de cet usage. On nous dit qu'à Babylone, il n'existoit point de médecins en titre, et que chacun avoit le droit de guérir ou de tuer un malade, selon son bon plaisir; cependant ce peuple n'a ni une vie plus courte, ni plus d'infirmités que les autres nations. Phanor, qui couroit la ville du soir au matin, fit bientôt connoissance avec un des premiers satrapes,

dont le portrait peut donner quelques notions des mœurs des Assyriens.

Il se nommoit Arsame : né avec de l'esprit, il jugeoit mal de tout; entouré de maîtres dès son enfance, il ne savoit rien ; doué d'une figure charmante et d'un tempérament robuste, à trente ans sa santé étoit delabrée, son visage flétri, et sa tête chauve; héritier d'une fortune immense, il étoit accablé de dettes ; jadis passionné pour les femmes, il ne les aimoit plus; avide de plaisirs, il en étoit rassasié; amateur du faste, le faste l'excédoit. La campagne étoit monotone, la ville tumultueuse et fatigante ; les talens dégénéroient; dans les ouvrages du jour, on ne trouvoit que des imitations sans esprit, des plagiats mal-adroits, des pensées rabattues ; les spectacles étoient détestables, les hommes ennuyeux, les femmes sans grâces, sans attraits : cependant Arsame avoit cinq à six maîtresses, couroit tous les spectacles, surchargeoit son palais de vases et

de tableaux, possédoit de superbes maisons de ville et de campagne; mais il jouissoit de tout cela avec la même indifférence, ou plutôt la même insensibilité, dont la plupart des hommes jouissent, sous un beau ciel, de l'aspect du soleil.

Il nous pria à souper chez Azéma, l'une de ses maîtresses; « car, nous dit-il, nous ne sommes pas dans cette ville aussi sauvages que dans le reste de l'Asie. Les femmes vivent au milieu de nous, soupent avec les étrangers ». En entrant chez Azéma, il demanda si elle étoit seule? On répondit qu'elle étoit avec son maître de musique. Il sourit à cette réponse, et nous dit : « Croiriez-vous que ce musicien, haut de quatre pieds, aussi laid qu'un singe, est mon rival, et rival très-heureux? Leur manége, leurs petites ruses m'amusent; je feins d'être leur dupe, pour n'avoir pas la peine de me plaindre et de faire le jaloux ».

Azéma étoit une petite brune, d'une

physionomie

physionomie expressive et animée : ses yeux brilloient du feu de la volupté et pétilloient d'esprit ; elle en avoit, mais elle le savoit et en abusoit ; elle parloit à tort et à travers des ouvrages de l'art et du génie : elle aimoit à conter, et contoit avec agrément, quoiqu'elle n'eût pas toujours le mot propre. Elle nous demanda si nous avions vu le temple de Bélus, la première divinité des Assyriens ? — « Oui, lui dis-je, nous avons admiré l'immensité de ses trésors, la statue colossale de Bélus, qui a quarante pieds de hauteur ; nous avons parcouru l'observatoire placé au milieu du temple. — J'ai ouï parler, dit Arsame, d'un Jupiter fameux dans une ville de la Grèce ; voulez-vous nous en faire la description ? — Il est à Olympie ; c'est l'ouvrage de Phidias, un de nos plus habiles statuaires. Sa hauteur est de soixante pieds ; et quoiqu'assis sur un trône, il touche presqu'au plancher. — De manière, dit Arsame, que, s'il se le-

voit, il emporteroit la toiture. — Votre critique est juste. Phidias a placé au haut du trône, sur la tête du dieu, d'un côté les trois Grâces, et de l'autre les Heures, au nombre aussi de trois. Les Heures sont filles de Jupiter, et gardent les portes du ciel. Sur la base, au-dessous des pieds de Jupiter, on voit des lions dorés, et le combat de Thésée contre les Amazones. Le piédestal qui soutient toute cette masse, est enrichi de divers ornemens. Ce savant artiste y a gravé sur l'or, d'un côté le Soleil conduisant son char, de l'autre Jupiter et Junon. Auprès de Jupiter est une des Grâces; après, vient Mercure, ensuite Vesta. Vénus paroît sortir du sein de la mer; elle est reçue par l'Amour, et couronnée par Pitho, déesse de la persuasion, qui ajoute aux charmes de la beauté. On voit aussi, sur ce bas-relief, Apollon, Diane, Minerve et Hercule.

» On assure que Phidias, après avoir mis la dernière main à son ouvrage,

pria Jupiter de lui témoigner son approbation par quelque léger signe, et qu'aussitôt le temple fut frappé de la foudre. Le piédestal est entouré d'un cercle en marbre noir, avec un rebord qui sert à contenir l'huile dont on arrose continuellement le pavé du temple, pour défendre l'ivoire de l'humidité. A Athènes, au contraire, on répand de l'eau dans le temple de Minerve, qui est dans un lieu fort sec et élevé, pour préserver l'ivoire de la sécheresse.

» Ce Jupiter est un chef-d'œuvre et une des merveilles du monde; lorsqu'on le regarde, on est saisi, ému, comme si l'on voyoit le dieu lui-même. — Je veux vous apprendre, dit Arsame, notre cosmogonie, la belle histoire de ce Bélus, dieu des Chaldéens. On prétend que plusieurs animaux monstrueux avoient pris naissance dans le chaos, et avoient obéi à une femme nommée *Omerca ;* que le dieu Bélus avoit coupé cette femme en deux parties, dont il avoit créé le ciel

et la terre; qu'ensuite tous ces animaux étoient morts ; et que Bélus, après avoir formé le monde et d'autres animaux, s'étoit fait couper la tête. Alors les autres dieux détrempèrent la terre avec le sang de sa blessure ; de-là vinrent les hommes doués d'intelligence et ayant une portion de la divinité. — Une chose qui vous étonnera, dit Azéma, c'est que ce dieu a été mon premier amant ; il a eu ma virginité ». Je répliquai galamment qu'un trésor si précieux étoit fait pour un dieu, et non pour un simple mortel. « Mais, de grâce, comment est fait votre dieu ? quelle forme prend-il pour cueillir une si belle fleur ? Notre Jupiter, pour de telles aubaines, s'est métamorphosé en taureau, en cygne, en aigle, en pluie d'or. — Notre Bélus, dit Azéma, est moins changeant ; il prend, tout uniment, la figure d'un homme : toutes les nuits il honore une vierge de sa couche. Heureuse celle, disent les prêtres, qui obtient la préférence ! elle attire sur elle

et sur sa famille la rosée céleste et la protection de cette divinité. Ma mère avoit vieilli dans ces préjugés ; dès que j'eus donné les premiers signes de ma maturité, elle courut au temple m'offrir en sacrifice à ce dieu libertin. Trois vénérables m'ôtèrent mon voile, me regardèrent attentivement, puis allèrent se jeter aux pieds de la statue de Bélus, et vinrent ensuite nous annoncer que mon offrande étoit acceptée. Quel bonheur pour ma mère ! on lui dit de me ramener le troisième jour de la lune, dès que la nuit planeroit sur Babylone. L'heure venue, je pris mes habits de fête ; j'ornai ma tête d'une couronne de fleurs, me parfumai d'essences, et me rendis au temple avec ma mère. Un prêtre nous reçut, et nous fit monter dans la chapelle. Ma mère me plaça sur un lit magnifique, et, après quelques instructions, me laissa seule dans les ténèbres, palpitante de frayeur.

» Demi-heure après son départ, la

chambre fut inondée d'un parfum délicieux, qui annonçoit la présence de Bélus; le plafond s'ouvrit : une clarté brillante frappa mes yeux. Bientôt mes rideaux se fermèrent d'eux-mêmes, et tout-à-coup la clarté disparut. J'entendis alors les pas du dieu : il s'approche, et se place auprès de moi. J'étois interdite et glacée. Hélas! le pauvre dieu, comme il me tourmenta! J'ai su depuis que c'étoit le doyen du collége qui avoit joué le rôle de Bélus (2).

» Le lendemain ma mère vint me chercher, et me demanda avec empressement si j'avois été honorée de la visite de Bélus? Ma réponse la mit au comble de la joie; elle me félicita de mon bonheur. Depuis cette aventure, j'ai conservé une bien mauvaise idée des dieux, en fait d'amour ». Phanor lui dit que, si les dieux ne devenoient pas des hommes dans ses bras, du moins les hommes y deviendroient des dieux. Ce propos galant fit faire la grimace au petit être harmonique.

Après ce récit, on parla du culte du Soleil, du grand Oromaze, principe du bien; et d'Arimane, cause et auteur des maux de la terre. Le premier est fils de la pure lumière, et l'autre des ténèbres. « Voilà pourquoi, dit Arsame, nous adorons le soleil, la lune, les étoiles et le feu, comme une émanation d'Oromaze. Ces deux principes se combattent sans cesse; de-là le mélange du bien et du mal. Nos sages en tirent la conséquence que chaque homme a deux ames; l'une bonne, émanée d'Oromaze; l'autre mauvaise, qui vient nécessairement du mauvais principe. Quand la bonne ame est la plus forte, elle fait le bien; lorsque l'autre triomphe, nos actions sont vicieuses. Ce système me paroît très-raisonnable; car, combien de fois ne sommes-nous pas agités par des désirs contraires; l'un qui nous porte à une bonne action, l'autre qui nous entraîne vers le crime »!

On nous apprit que la fête de Milyta,

ou de Vénus, devoit bientôt se célébrer. Je demandai à Azéma quelques détails sur cette fête. « Elle est célébrée, nous dit-elle, dans un temple nommé *Socoth-Bonoth*. On n'y immole point de victimes : le sang ne coule jamais sur l'autel : la déesse n'y respire que l'odeur de l'encens et des parfums ; elle est représentée sur un char conduit par les Amours, et tiré par des cygnes ou des colombes ».

Arsame, alors, nous conta la manière dont se faisoient les mariages avant l'établissement de la fête de Milyta. On assembloit toutes les vierges dans un lieu public ; les amateurs ou épouseurs les mettoient aux enchères. Il leur étoit permis de les examiner avec la plus scrupuleuse exactitude, et le crieur préposé les adjugeoit au plus offrant. Les plus belles passoient les premières, ensuite les autres, selon le degré de leur beauté. — « Cet usage, lui dis-je, étoit fort avantageux aux jolies personnes ; mais que

faisiez-vous des laides ? les envoyiez-vous dans quelqu'île déserte ? — Nous n'étions pas si barbares ; on les marioit aussi. — Vous trouviez des acheteurs ? — Non ; mais on leur donnoit une dot de l'argent qu'on retiroit de la vente des belles, et le peuple, ou les gens peu aisés, les épousoient pour leur argent. Depuis l'institution de la fête de Milyta, cette coutume est abolie ; mais on a imposé aux femmes une nouvelle espèce de tribut. Elles sont obligées d'aller, une fois dans leur vie, au temple de Milyta, pour s'abandonner aux étrangers ; elles ne peuvent, sans crime, refuser leurs faveurs et l'argent qu'on leur offre, quelque modique que soit la somme, car elle appartient à la déesse. Après ce sacrifice religieux, elles sont obligées de passer le reste de leurs jours dans la continence. — Cette dernière loi, dit Phanor, gâte tout, et me paroît ce qu'il y a de plus difficile à observer dans ce dévouement pieux. — Vous vous trompez,

reprit Arsame ; demandez à Azéma qui a passé par cette épreuve, si l'observance de cette loi lui coûte beaucoup? elle n'y a pas dérogé une seule fois ». Le Thersite musicien voulut repousser cette ironie, et défendre l'honneur d'Azéma. — « Mon cher Orphée, lui répliqua Arsame, j'ose douter quelquefois de la vertu des femmes ; mais je croirai imperturbablement à la vertu de celles qui auront pu vous résister. A propos de vertu, Azéma a un conte favori dont il faut qu'elle régale nos convives : la scène s'est passée à la cour du roi Antiochus. Vous verrez que l'héroïsme de la vertu ne peut aller plus loin ». Azéma, qui ne demandoit pas mieux que d'occuper la scène et de se faire écouter, nous fit le récit suivant.

CHAPITRE VI.

Histoire de Combabus.

« COMBABUS sembloit né dans le temple de Gnide ou de l'Amour : beaucoup d'esprit, la figure la plus séduisante, un caractère heureux le rendoient cher au roi Antiochus et à toute sa cour. Il répondoit à l'amitié et aux bontés de son prince par un zèle et un attachement sans bornes.

» Stratonice, épouse d'Antiochus, brillante de jeunesse et d'appas, ne put voir ce favori sans le plus vif intérêt : ses regards, d'abord timides et doux, ensuite plus ardens ; des soins empressés, ces expressions touchantes, ces mouvemens tendres et animés qui échappent à la passion, annoncèrent la sienne à son vainqueur. Il entendit ce langage ; mais,

fidèle à son maître, et redoutant les dangers d'un tel engagement, il opposa le silence et le respect aux bontés de la reine. Cette résistance irrita sa flamme; sommeil, repos, plaisirs, tout fuyoit Stratonice. Enfin, elle crut trouver un moyen de triompher de l'indifférence de Combabus, et de l'enchaîner par la douce habitude de la voir : elle déclara au roi qu'elle vouloit aller bâtir un temple à Ephèse, pour acquitter un vœu qu'elle avoit fait en accouchant d'un fils, douce espérance du roi et de l'état. Antiochus donna son agrément, et Combabus fut nommé du voyage. Il démêla aisément les vues de la princesse, et pressentit le danger : il en fut d'autant plus alarmé, que son ame sensible s'ouvroit aux séductions de l'amour, et s'attachoit insensiblement à cette aimable reine. Pressé d'un côté par son devoir, par sa reconnoissance pour son roi; de l'autre, séduit par l'espoir et l'enchantement d'un amour heureux, ses pensées,

ses désirs, comme des vents opposés, fatiguoient et tourmentoient son ame. Enfin, après beaucoup d'incertitude, d'agitation, d'énergie et de foiblesse, la vertu triompha. Le parti étoit violent, mais infaillible : un fer tranchant le condamna pour jamais à une nullité absolue. Il renferma sa dépouille embaumée dans une boîte scellée de son cachet, qu'il remit au roi, en le suppliant de la lui garder jusqu'à son retour. Cependant il part avec Stratonice; et ce qu'il avoit prévu arriva. La vue continuelle de la reine, ses caresses timides, expressives tour-à-tour; ses appas voluptueux, tantôt demi-voilés, tantôt plus découverts, embrasèrent son imagination et ses sens. Stratonice, lisant dans ses regards animés tout l'intérêt qu'elle inspiroit, crut son triomphe et son bonheur assurés. Elle donna une fête champêtre à sa petite cour; la table du festin fut dressée au milieu d'un bois, sous un ciel de verdure; les arbres étoient peu-

plés d'une foule de petits oiseaux : ils remplissoient l'air de leurs chants mélodieux. Plusieurs troupes de villageois et de villageoises, vêtus de blanc et couronnés de roses et de jasmin, apportèrent des corbeilles de fruits et de fleurs, des gâteaux de miel. On avoit mêlé parmi eux des musiciens des deux sexes, qui chantèrent des couplets analogues à leurs costumes et à la fête. Les chants et le festin finirent par la danse : la gaieté, le rire, le plaisir animoient les danseurs. Stratonice se mêloit à leurs jeux : la danse, et sur-tout l'attente d'un plaisir plus vif et plus doux, allumoient dans son cœur le feu de la volupté. Le soir, cinq cents flambeaux remplacèrent le jour : c'étoit l'heure fortunée que Stratonice attendoit pour entraîner son amant dans un asile mystérieux. Elle lui proposa d'aller jouir de la fraîcheur de la nuit dans les allées voisines. Combabus ne put refuser. Arrivés sous un berceau, où l'obscurité et le silence invitoient à l'a-

mour, elle dit que, fatiguée de la danse, elle avoit besoin de repos. Ils s'assirent sur l'herbe fraîche : rien ne les séparoit. Stratonice, colorée comme la lune aux bords de l'horizon, laissa éclater tout le feu de son amour, tantôt par le langage le plus vif, le plus tendre, tantôt par un silence plus expressif. Combabus, très-embarrassé de sa contenance, répondit par des soupirs. La reine, qui les interprétoit favorablement, en devint plus animée et plus pressante. Embrasée de volupté, elle hasarda quelques légères caresses : quelle terrible situation pour Combabus ! Brûlé de désirs, en proie aux regrets, tour-à-tour il résiste, il cède ; il tombe enfin aux pieds de Stratonice, en s'écriant : « Arrêtez, épargnez un malheureux qui va mourir de désespoir ! Vos bontés m'accablent : cessez, cessez le supplice d'un infortuné qui brûle pour vous de l'amour le plus tendre, et dont le bonheur est impossible » ! Il se tait à ces mots ; éperdu d'amour et

de douleur, il inonde de larmes la main de son amante, qui, ne pouvant pénétrer une pareille énigme, le prie de s'expliquer un peu mieux. Combabus hésite; tous deux gardent le silence; la reine, de dépit; son amant, de regret et de honte. Enfin, il ose lui confier la précaution cruelle qu'il avoit prise pour échapper à la séduction de son penchant, et ne pas offenser son roi et son ami. « Quel sacrifice! quelle précaution! s'écrioit Stratonice! — O reine adorable! mon cœur n'a jamais résisté à vos charmes! consumé de tous les feux de l'amour, j'aurois payé mon bonheur de mon sang, de ma vie: mais l'acheter par un crime! le payer de votre perte, qui eût été infaillible! non, je n'étois pas assez barbare, assez vil pour me rendre heureux à ce prix »! Stratonice, désespérée, attendrie, les yeux en pleurs, se laissa tomber dans ses bras. Combabus essuya ses larmes, et la pria de borner à la pure et tendre amitié un sentiment d'amour trop

dangereux, et qui eût causé leur ruine. Revenue de son trouble, la reine lui jura l'amitié la plus tendre; mais en faisant ce serment, elle pleuroit encore.

» Ces deux amans, réduits à la simple amitié, cherchoient à se consoler de leur malheur, par toutes les douceurs d'une liaison intime, par de fréquens entretiens, charme et nœud de l'amitié et de l'amour même. Combabus, dont l'ame étoit éclairée par la philosophie, dont la conversation étoit pleine d'esprit, de raison, d'intérêt, fit passer la noblesse de ses sentimens dans l'ame de son amie; il l'épura de ses désirs, et la remplit d'émotions si douces, si délicates, que depuis elle comparoit l'amitié à un soleil tempéré qui réchauffe, vivifie, couvre la terre de fleurs et de verdure; et l'amour à un feu ardent qui dessèche et brûle les plantes jusqu'à la racine.

» Cependant les courtisans, toujours agités par l'envie, toujours les yeux ouverts sur le mérite et les succès d'autrui,

s'aperçurent bientôt de la faveur distinguée de Combabus ; et supposant tout ce qu'on peut supposer , ils aiguisèrent les traits de la calomnie , et sourdement répandirent le bruit que la couche royale étoit souillée. Ces bruits descendirent des courtisans au peuple , et du peuple montèrent aux oreilles du roi , qui , s'abandonnant à l'impétuosité de sa colère , fit arrêter et traduire Combabus à sa cour. On l'enferma dans un cachot , et un tribunal instruisit son procès. Les juges , partageant l'indignation du monarque , condamnèrent à mort son malheureux ami. Il écoute son arrêt avec tranquillité : déjà se faisoient les apprêts de son supplice , lorsqu'il fit supplier le roi de vouloir bien ouvrir la boîte qu'il lui avoit confiée avant son départ. Antiochus l'ouvrit : quel fut son étonnement , son admiration , quand il vit la preuve physique de l'innocence de son favori ! Ce rare attachement , un si grand sacrifice fait à l'amitié , touchèrent l'ame géné-

reuse de ce prince : il court à la prison, presse son ami dans ses bras, et le comble d'honneurs et de caresses. Ses délateurs furent punis ; il eut la permission de retourner auprès de Stratonice, occupée alors à l'édification de son temple, dans lequel elle fit placer en bronze la statue de son amant ».

CHAPITRE VII.

Azéma plaît à Phanor. Vie oiseuse des Babyloniens. Portrait d'Atossa. Aventure de Phanor.

Ce récit amusant termina le souper. Arsame promit de nous conduire à la fête de Milyta, et nous invita à dîner pour le lendemain à son paradis (*a*) avec une autre de ses maîtresses.

(*a*) *Paradis* est le nom que les Assyriens donnoient à leurs parcs ou jardins.

Quand nous fûmes seuls, Phanor me confia qu'il trouvoit Azéma charmante, délicieuse; qu'il étoit enchanté des agrémens de son esprit. — « N'est-il pas vrai qu'elle est au-dessus de la belle Théone d'Athènes, de la touchante Théophanie de Milet, de la superbe Aspasie de Sparte, et de la piquante Phocilide de Rhodes? — Sans doute elle l'emporte autant qu'une belle qui est sous nos yeux, l'emporte sur son portrait, ou sur le simple souvenir de ses appas. — Mais vous avez deux rivaux! — Je ne les redoute point. Arsame, quoique grand seigneur et puissant, n'est pas dangereux; c'est un être insouciant et apathique; et quant au Thersite chantant, il est tenace et irascible; mais un pareil rival doit être aisément culbuté ».

Nous passâmes la matinée du lendemain dans les rues de Babylone, au milieu des groupes d'hommes oisifs, qui, assis à l'ombre, mettent la suprême félicité dans le repos et l'inertie; exempts

de cette activité inquiète qui agite les Grecs, sans ambition, sans désirs de vaine gloire, ne jetant aucun regard ni sur le passé, ni sur l'avenir : bornés à la jouissance du moment, ils arrivent sans vives secousses et sans danger au dernier sommeil. J'écoutois leur conversation; elle ne rouloit ordinairement que sur l'art de multiplier et de prolonger les jouissances : vivre agréablement, sans s'occuper des affaires de ce monde, est toute leur étude et leur philosophie.

A l'heure du repas, Arsame vint nous chercher dans un char brillant, et nous volâmes à son paradis. Dans la route il nous parla de la jeune Atossa, avec qui il avoit passé une partie de la nuit, et que nous trouverions à dîner.« Elle est charmante; je crois l'aimer plus qu'Azéma ; celle-ci a plus d'esprit, mais Atossa a plus de grâce et de fraîcheur ; et avec les femmes, je m'attache plus aux belles formes, au beau physique, qu'aux qualités morales. Je ne les prends que pour mes plaisirs;

je ne les vois qu'à table ou dans leurs boudoirs ; par-tout ailleurs elles m'ennuient ».

Nous trouvâmes la belle Atossa couverte de pierreries et de fleurs, se promenant en chantant sous des ombrages frais : l'élégance de sa taille, l'éclat de sa jeunesse (elle n'avoit que trois lustres), sa grâce touchante, son regard enchanteur auroient mérité le pinceau d'Apelle ou de Zeuxis ; mais sous cette jolie enveloppe, on trouvoit une ame froide et sans vie. Cette belle rioit toujours, chantoit beaucoup, parloit très-peu, ne pensoit à rien, s'occupoit sans cesse de sa figure, de ses pompons, de la parure, de la coiffure des autres femmes ; enfin, c'étoit un joli oiseau en cage, qui siffloit, mangeoit, buvoit et végétoit.

Nous dînâmes dans un salon ovale, incrusté de coquillages, où étoit une Milyta ou Vénus toute nue, de grandeur naturelle, du plus bel albâtre, couchée sur un matelas de marbre noir. Je n'ai

rien vu d'aussi voluptueux. La chère fut délicate et somptueuse, quoique nous ne fussions que quatre convives; vingt esclaves, superbement vêtus, nous servoient, attentifs au moindre signal. Arsame, pour soutenir et animer la conversation, nous parla religion, morale et philosophie. La religion étoit, selon lui, « un frein pour le peuple, inutile aux satrapes, aux hommes qui ont de l'éducation et des principes; la morale, une mode locale, une loi de police adaptée aux circonstances et au climat. A Sparte on prête sa femme; ici on rit d'une infidélité, le sexe se prostitue dans le temple de Milyta; ailleurs une femme est poignardée ou déshonorée sur le moindre soupçon. Les actions sont vertus ou crimes, selon les loix du pays. En Egypte, c'est un grand forfait de tuer un chat, un ibis; vers le fleuve Indus, on révère la vache; et qui lui donneroit la mort, seroit puni comme sacrilége. En Europe, les autels sont inondés de sang, et on

immole jusqu'à des victimes humaines. Quant à la philosophie, je l'aime, je m'en pique ; je suis de la secte de votre Epicure : je jouis de tous les plaisirs, de toutes les voluptés ; je bois à grands traits, dans la coupe de la vie, tout ce qui peut flatter et enivrer mes sens : voilà la vraie philosophie, celle que j'ai adoptée dès l'âge de raison ; ce n'est point celle de vos philosophes grecs, de vos Platon, de vos Zénon, de vos Xénocrate. — Ni même celle d'Epicure, lui dis-je, que l'on interprète mal ; car il met la tempérance et la sobriété au nombre des vertus, et même des plaisirs. — En ce cas, je suis plus philosophe que lui ; car je mets les privations sur le compte de la sottise humaine. — Epicure n'interdit pas lés jouissances ; mais il veut qu'elles soient mesurées sur la foiblesse de nos organes ; et le véritable épicuréisme est de s'abstenir souvent pour mieux jouir ». Atossa s'écria « qu'elle étoit philosophe aussi ; qu'elle aimoit le plaisir à la fureur ;

reur ; qu'elle n'avoit ni préjugés, ni scrupule, ni d'autre étude que celle de multiplier ses jouissances ». Nous trouvâmes sa philosophie raisonnable et fort réfléchie. Alors, pour célébrer Atossa et le plaisir, on fit circuler de larges coupes de vin ; nous prîmes des chapeaux de fleurs ; Arsame but à Sardanapale, ancien roi d'Assyrie, son héros, et me demanda si j'avois vu sa statue ? — « Oui, j'ai même vu son inscription, bien digne de ses mœurs : *Mange, bois, divertis-toi; tout le reste n'est rien.* — Par Bélus, il a raison, s'écria Arsame ; qu'est la vie sans la volupté ?—Mais si l'image de ce roi ne m'a inspiré aucun intérêt, j'ai été pénétré d'admiration et de respect à la vue de celle de votre immortelle Sémiramis. J'ai cru voir une divinité.—Vous ne vous trompiez pas, nous l'honorons comme telle. A son retour des Indes, ayant appris que Ninias son fils cabaloit pour la chasser du trône, elle en descendit volontairement, et se déroba à la vue des

hommes, se flattant, d'après un oracle, de jouir des honneurs divins. En effet, les dieux l'ont métamorphosée en colombe; et c'est sous cette forme que nous l'adorons ».

Arsame abrégea le dîner; il étoit pressé; il devoit se trouver à Babylone pour voir débuter une danseuse. Quoique satisfaits de notre situation, nous fûmes obligés de le suivre. Mais je plaignois le philosophe Arsame, qui, à force de boire dans la coupe des voluptés, avoit blasé ses sens, et empoisonné ses plaisirs par l'insipidité et l'ennui.

Phanor, qui trouvoit la jeune Atossa charmante et bien supérieure à Azéma, avoit obtenu la permission d'aller la voir. Il me dit, le matin, que je pouvois sortir sans lui. Je revins assez tard; il n'étoit pas rentré; je l'attendis. La nuit approchoit, je commençois à m'alarmer. Enfin, il parut. « Que vous êtes cruel, lui dis-je, avec vos bonnes fortunes! j'étois déjà sur les épines: sans doute les charmes de la

divine Atossa ont précipité les heures de votre journée ?—Vous serez bien étonné quand vous saurez que je ne l'ai pas vue ; j'ai beaucoup mieux employé mon temps : écoutez. A peine étiez-vous sorti, je me parois, me parfumois, pour voler chez ma Milyta : deux femmes sont entrées dans ma chambre : l'une âgée ; l'autre, ornée de son printemps, grande, bien faite, et d'une figure modelée sur celle de l'Amour. Mon cœur s'est épanoui ; j'ai cru voir l'aimable Hébé descendue de l'Olympe. Je la regardois avec ravissement, lorsque la plus âgée m'a demandé si je n'étois pas l'un des Grecs arrivés depuis peu ?—Oui ; à quoi puis-je vous être utile ? — Hélas ! m'a-t-elle répondu, en décomposant son visage, en poussant un long soupir, et se frottant les yeux pour essuyer des larmes qui n'y étoient pas, ma fille et moi sommes bien malheureuses, bien à plaindre ! — Quoi ! cette aimable enfant est votre fille ? — Oui, c'est Ariaspe, la sœur cadette d'Azéma

que vous connoissez : cette fille ingrate, dénaturée, au milieu du luxe et de l'abondance, refuse du pain à sa sœur et à sa mère, et se ruine pour un petit vilain musicien qui la déshonore. Mais je vous laisse avec Ariaspe, qui vous contera notre embarras et notre misère. J'ai quelqu'affaire dans le voisinage; dès qu'elle sera terminée, je viendrai la reprendre ». Je compris que cette indigne mère m'amenoit une victime, et me la prostituoit pour de l'argent. Seul avec Ariaspe, je lui ai pris la main ; je me suis aperçu qu'elle trembloit : j'entends des soupirs, des sanglots ; je vois couler des larmes. — « Qu'avez-vous, belle Ariaspe? pourquoi ces pleurs, cette douleur amère » ? A ces mots elle tombe à mes pieds, en s'écriant : « J'implore votre pitié, votre générosité ; les Grecs ont l'ame noble et sensible ; n'abusez pas de ma situation, de mon malheur : je suis, il est vrai, la sœur d'Azéma ; mais j'ai un autre cœur et d'autres principes. Ma

mère et moi gémissons en effet dans la misère ; depuis long-temps elle me presse, me tourmente pour me faire consentir à un marché infame ; elle veut m'abreuver d'opprobres. Hier elle me menaça de me livrer malgré moi, et d'introduire dans la nuit un homme dans ma chambre ; ensuite elle me parla de vous, me dit que vous étiez étranger, que vous partiez bientôt, que ma démarche seroit ignorée ; comme si le crime n'existoit plus dès qu'il n'y a plus de témoins ! Je ne sais ; tout-à-coup l'espoir est entré dans mon ame, j'ai feint de céder. J'ai tant ouï dire du bien de la nation grecque, que je me flatte encore, même ici, seule avec vous ».

» En me parlant ainsi, elle arrosoit mes mains de ses larmes. Dans la douleur, qu'elle étoit belle et touchante ! — « Vous ne vous trompez point dans la bonne opinion que vous avez des Grecs : ils respectent la vertu, la beauté, et surtout le malheur. Expliquez-vous, qu'exi-

gez-vous de moi ? — Que vous accordiez quelque secours à ma mère, qui ne soit pas le prix de ma honte ». Je lui demandai si elle n'avoit pas quelqu'attachement secret, si elle ne voudroit pas se marier ? Elle m'avoua qu'elle aimoit, et qu'elle étoit aimée du jeune Mesabatès, fils d'un marchand. « Mais je suis pauvre, et son père s'oppose à notre union.— Combien faudroit-il pour avoir son consentement ? — Je ne sais : il est fort intéressé.— Cent dariques (*a*) pourroient-elles le fléchir ? — Oui, je le crois. — Eh bien ! je les donne avec plaisir, pour contribuer à votre bonheur et récompenser votre sagesse ». A ces mots, ses beaux yeux étonnés se fixent sur moi ; elle n'osoit me croire : n'ayant connu jusqu'alors que des cœurs arides et abjects, elle ne pouvoit se persuader un tel désintéressement.

(*a*) La darique est évaluée à environ vingt-cinq schellings d'Angleterre. Il y avoit des dariques et des demi-dariques : elles étoient marquées d'un archer ou tireur d'arc.

Sa reconnoissance a été si vive, si tendre; on voyoit sur sa physionomie une expression si touchante, une sérénité si douce, que mon ame s'est pénétrée de la joie la plus pure; je n'ai jamais senti aussi vivement le plaisir d'une bonne action : et quoique cette jeune personne soit douée des attraits les plus séduisans, qui, d'abord, je l'avouerai, m'avoient un peu tenté, j'ai joui de plus de volupté en l'obligeant, que je n'en aurois trouvé dans sa possession.

» Lorsque sa mère est rentrée, je lui ai fait part des vœux de sa fille; je lui ai représenté l'indécence et la cruauté de sa conduite, le respect qu'elle devoit à la vertu et à l'innocence d'une enfant si aimable. Je l'ai fait rougir; elle s'est excusée sur son indigence, sur la nécessité de vivre. Je lui ai donné quelqu'argent. Je me suis rendu aussitôt chez le père du jeune Mesabatès : cent dariques ont brillé à ses yeux, et ont aplani toutes les difficultés. Le mariage arrêté, nous sommes

allés tous ensemble chez Ariaspe, où j'ai joui des remercîmens et du bonheur de ces heureux amans. Cette affaire m'a occupé toute la journée ; mais je ne la troquerois pas contre la plus brillante de ma vie et les faveurs de la belle Atossa. Ma bourse est plus légère, mais mon cœur est satisfait ». Je félicitai Phanor de cette belle action, et de la joie qu'il en ressentoit.

CHAPITRE VIII.

Fête de Milyta.

Nous voyions souvent Arsame ; mais il étoit si affairé, avoit tant de rendez-vous, qu'il ne pouvoit nous donner que des momens. La veille de la fête de Milyta, il nous avertit qu'il viendroit nous prendre de grand matin pour nous mener au temple. C'est un carré régulier de

deux stades ; on voit au milieu une tour massive qui a une stade, tant en longueur qu'en largeur, sur laquelle huit autres tours sont élevées ; on a pratiqué au dehors des degrés en lignes spirales. Dans la dernière tour est une grande chapelle sans statues, mais ornée d'une table d'or et d'un lit magnifique ; elle ne s'ouvre que pour le dieu Bélus, qui y passe la nuit avec la jeune vierge qu'il daigne favoriser. On voit au bas une autre chapelle qui contient une statue d'or, représentant Jupiter assis, une table, un trône et un marche-pied du même métal.

Nous trouvâmes l'enceinte du temple remplie de femmes charmantes : les plus distinguées, qui ne vouloient point se livrer au premier venu, superbement parées, entourées de leurs domestiques, se tenoient dans leur char, sous des voûtes ; les autres, ayant une couronne de ficelles autour de la tête, étoient assises sur la terre. Les unes arrivoient,

les autres partoient. Il y avoit des allées séparées par des cordes tendues, où les étrangers alloient choisir la beauté qui leur plaisoit. Une femme ne peut sortir du temple, qu'elle n'ait payé son tribut à Milyta. Cette loi est très-rigoureuse pour les laides, qui souvent attendent leur tour trois ou quatre ans.

Lorsque l'étranger a choisi une de ces beautés, il lui offre de l'argent, en lui disant : « J'invoque la déesse Milyta ». Et la femme est obligée d'accepter ce qu'on lui donne.

Je parcourois, avec Phanor et Arsame, ces allées où sembloient respirer l'amour et la volupté. Phanor étoit dans une extase délicieuse : ses yeux s'égaroient, erroient de l'une à l'autre ; il trouvoit toutes les femmes charmantes ; toutes allumoient ses désirs. Dans cet enchantement, irrésolu dans son choix, il auroit voulu cueillir toutes les fleurs de ce riant parterre. Arsame, au contraire, regardoit toutes ces belles avec

dédain, ne voyoit que leurs défauts : l'une étoit trop maigre, l'autre trop chargée d'embonpoint ; celle-là étoit dénuée de grâces ; sa voisine étoit d'une taille gigantesque ; celle d'après, un arbre nain ; cette autre avoit le regard trop ardent, et cette Agnès jouoit la pudeur. La plupart étoient des fleurs d'automne, sans éclat et sans fraîcheur ; et depuis quinze ans qu'il venoit à cette fête, nulle n'avoit été si dégarnie de beautés. Il se rappeloit encore, que la première fois il y avoit trouvé cent femmes plus belles que la plus brillante de ce jour : mais Phanor et moi, qui débutions dans cette arène, et qui n'avions pas encore les sens flétris par l'excès des jouissances, nous leur rendions plus de justice, et les trouvions, pour la plupart, dignes de notre encens et des plus tendres sacrifices.

Phanor s'éclipsa avec une petite brune enjouée et piquante. Je préférai une blonde de vingt ans d'un teint de lis et

de roses, et dont les yeux étoient chargés d'une douce langueur. Je l'abordai, mon tribut à la main, en lui disant : *J'invoque la déesse Milyta.* Aussitôt elle se leva et me suivit. Je dois convenir que sa dévotion n'étoit pas feinte. En me quittant, elle alla jeter mon offrande dans un bassin, que tenoit un prêtre à la porte du temple.

Je rejoignis Arsame et Phanor : le premier avoit possédé, sans plaisir, une femme très-belle, mais sans grâces et sans vivacité ; Phanor auroit voulu que la fête recommençât le lendemain.

CHAPITRE IX.

Lettre de Lasthénie, contenant diverses Anecdotes.

Je reçus, en rentrant chez moi, une lettre de ma chère Lasthénie, qui me

combla

combla de joie : depuis long-temps je n'avois eu de ses nouvelles.

« Joie et prospérité.

» Le soleil, mon cher Antenor, a parcouru ses douze demeures, depuis qu'aucune de vos lettres n'est venue me consoler dans ma retraite : vous m'aviez promis plus d'exactitude. Les Sybarites prient à dîner un an à l'avance, pour avoir le temps de chercher les mets les plus exquis et les plus rares ; me feriez-vous attendre si long-temps vos lettres pour me faire meilleure chère, et les remplir de plus de faits et de relations? J'aime beaucoup vos récits, vous contez agréablement ; votre style se forme tous les jours ; vous voyez en observateur : mais n'eussiez-vous à me parler que de vous-même, vos lettres n'en seroient pas moins intéressantes pour moi.

» Athènes est toujours le tableau du mouvement : c'est un théâtre où l'on joue des scènes, tantôt graves, tantôt comi-

ques, tantôt tristes, souvent ridicules et risibles.

« Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
» Où chacun fait cent rôles différens .... »

» Deux catastrophes singulières occupent aujourd'hui les loisirs et la loquacité de la ville : portique, lycée, académie, les places, les soupers, les boutiques dissertent, raisonnent là-dessus à perte de vue, et parfois à perte de raison. Il s'agit de la mort de deux hommes de caractères et de mœurs bien opposés : l'un est le fameux Diogène, qui est allé amuser les morts de ses sarcasmes et de son cynisme ; une originalité bizarre, une philosophie absurde lui ont donné une célébrité éclatante ; l'autre est Théramène, dont le caractère contraste avec l'animal immonde qui se traîne dans la fange. C'est un homme d'un esprit vif, facile et aimable, poète léger et anacréontique, mêlant beaucoup de philosophie et d'érudition à une

douce incurie, à une vive propension au plaisir; n'ayant jamais voulu accepter aucun emploi, disant qu'il ne troqueroit pas un jour de plaisir contre dix siècles de gloire; d'ailleurs, généreux, désintéressé, bienfaisant et plein d'humanité, regardant la vie comme un moment de réveil entre deux sommeils, et ayant pour principe qu'il faut tâcher de rêver agréablement pendant ce sommeil fugitif. Il est l'auteur de cette scholie charmante et très-philosophique:

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois pas d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or.
La mort me rendant visite,
Je la renverrois bien vîte
En lui donnant mon trésor.
Mais si l'argent m'est inutile,
Et ne peut augmenter mes jours,
Je veux vivre, pauvre et tranquille,
Entre le vin et les amours.

» Par un hasard singulier, ces deux hommes, d'esprit et d'humeur si différens,

sont morts le même jour ; l'un vieux et décrépit, l'autre au milieu de sa course. Diogène s'est expédié lui-même : tourmenté de la fièvre depuis quelques jours, fatigué d'une existence solitaire et triste, après avoir éloigné un ami qui le soignoit, il a retenu sa respiration ; et son ami, à son retour, l'a trouvé délogé de ce monde.

» Théramène est descendu chez Pluton par une autre route. Il étoit malheureusement complice d'Alcibiade dans ce fameux souper, où dix à douze libertins, chauds de vin et de gaieté, allèrent mutiler les statues d'Hermès (Mercure) : quel scandale ! le peuple crie à l'impiété, à l'irréligion ; demande le châtiment des coupables. Alcibiade se réfugia sur sa flotte : tous ses complices prirent la fuite, ou se cachèrent. Théramène disparut aussi ; mais trop épris des délices d'Athènes, et croyant l'orage dissipé, il a osé reparoître. On l'arrête aussitôt, on le met en prison. Les prêtres, les so-

phistes ameutés persuadent au conseil des cinq cents qu'il est un impie, qu'il ne croit ni à Mercure, ni aux autres dieux : il est condamné à boire la ciguë (*a*). Sa mort a été aussi tranquille, aussi courageuse et plus gaie que celle de Socrate. Il a commandé un grand souper, où il a appelé ses amis et sa maîtresse : placé au milieu d'eux, il les excitoit au plaisir, à la gaieté ; il faisoit circuler de nombreuses coupes de vin ; il leur parloit de sa fin prochaine, comme d'un voyage agréable qu'il alloit faire chez les morts, ou comme s'il y descendoit, ainsi que Pirithoüs, pour enlever Proserpine.

« Il avoit commencé à chanter des couplets composés dans sa prison, lorsque l'empoisonneur public apporta le breuvage fatal. Tous les convives pâlirent à cet aspect : l'intrépide Théramène se lève, prend la coupe, finit sa scholie,

(*a*) On mêloit la ciguë avec l'opium.

les autres partoient. Il y avoit des allées séparées par des cordes tendues, où les étrangers alloient choisir la beauté qui leur plaisoit. Une femme ne peut sortir du temple, qu'elle n'ait payé son tribut à Milyta. Cette loi est très-rigoureuse pour les laides, qui souvent attendent leur tour trois ou quatre ans.

Lorsque l'étranger a choisi une de ces beautés, il lui offre de l'argent, en lui disant : « J'invoque la déesse Milyta ». Et la femme est obligée d'accepter ce qu'on lui donne.

Je parcourois, avec Phanor et Arsame, ces allées où sembloient respirer l'amour et la volupté. Phanor étoit dans une extase délicieuse : ses yeux s'égaroient, erroient de l'une à l'autre ; il trouvoit toutes les femmes charmantes ; toutes allumoient ses désirs. Dans cet enchantement, irrésolu dans son choix, il auroit voulu cueillir toutes les fleurs de ce riant parterre. Arsame, au contraire, regardoit toutes ces belles avec

dédain, ne voyoit que leurs défauts : l'une étoit trop maigre, l'autre trop chargée d'embonpoint ; celle-là étoit dénuée de grâces ; sa voisine étoit d'une taille gigantesque ; celle d'après, un arbre nain ; cette autre avoit le regard trop ardent, et cette Agnès jouoit la pudeur. La plupart étoient des fleurs d'automne, sans éclat et sans fraîcheur ; et depuis quinze ans qu'il venoit à cette fête, nulle n'avoit été si dégarnie de beautés. Il se rappeloit encore, que la première fois il y avoit trouvé cent femmes plus belles que la plus brillante de ce jour : mais Phanor et moi, qui débutions dans cette arène, et qui n'avions pas encore les sens flétris par l'excès des jouissances, nous leur rendions plus de justice, et les trouvions, pour la plupart, dignes de notre encens et des plus tendres sacrifices.

Phanor s'éclipsa avec une petite brune enjouée et piquante. Je préférai une blonde de vingt ans d'un teint de lis et

Vous m'envoyez au noir rivage,
Demain vous aurez votre tour.

Que sur ma tombe solitaire,
Où pour jamais je vais dormir,
On écrive en beau caractère :
« Il savoit vivre, il sut mourir » !

Buvons : Bacchus, remplis mon verre;
Vénus, souris à mes transports;
Couronné de myrte et de lierre,
Je veux descendre chez les morts.

J'oubliois un bon mot de Diogène : ses amis lui ont demandé où il vouloit être enterré? — « Dans le premier champ. — Mais vous serez exposé aux oiseaux de proie, aux bêtes féroces ! — Eh bien ! mettez un bâton auprès de moi, je les chasserai. — Comment le pourrez-vous, ne sentant plus rien? — Que m'importe donc que les bêtes me dévorent, si je ne sens rien » !

» On demande aujourd'hui lequel de ces deux hommes a déployé, à sa mort, plus de fermeté et de philosophie? Je prétends que c'est Théramène. En vain

l'on m'objecte que sa mort est forcée, que Diogène s'est détruit volontairement. — D'accord ; mais il terminoit une vie triste et pénible ; il étoit chargé d'ans et d'infirmités. L'autre, au contraire, jouissoit d'une pleine santé, de la vigueur de l'âge, des délices de la vie ; et cependant il voit la mort avec la même indifférence que la fin d'un repas dont il sortiroit rassasié.

» Nous disputons encore, dans nos soupers semi-philosophiques, sur le trait le plus saillant du caractère moral de ces deux individus. L'un se revêt de haillons, dompte la nature, affecte des mœurs bizarres et un cynisme impudent, pour faire parler de lui ; l'autre, indifférent à l'opinion des hommes, rejette tous les fardeaux de la société, mariage, emplois, affaires ; n'existe que pour lui et le plaisir : entre ces deux extrêmes, lequel mérite le plus notre censure ? Ceux qui plaident pour Diogène, prétendent que ce besoin factice de célé-

brité est le germe des vertus et des talens. « Eteignez, disent-ils, cette soif d'un grand nom, tout change; la société est sans ressort; chacun ne vit que pour soi; l'instant qui s'écoule périt à jamais sans utilité pour l'avenir. Les hommes épris pour la gloire marchent à la tête du genre humain pour embellir la terre, et la remplir des merveilles du génie et de l'art; au lieu que l'insouciance et l'égoïsme de Théramène le rendent nul pour la chose publique. — Nul? je n'en conviens pas. Les agrémens de son esprit, son atticisme, l'élégance de ses mœurs suppléent l'absence de ses vertus politiques, et répandent dans le monde ce ton de bonne compagnie, cette aménité qui, tempérant l'amour-propre et la férocité des hommes, font, d'un être rustique et dur, un être compatissant et sociable. De plus, il est peut-être plus difficile de boire et de chanter comme Théramène, que de philosopher comme Diogène, ou même comme Pla-

ton. Vous criez au paradoxe? Doucement, ne vous emportez pas, et écoutez. Pourquoi donne-t-on à Anacréon l'épithète de sage, lui qui a passé sa vie dans le sein de la paresse et des plaisirs? C'est que, pour vivre comme lui, il faut avoir purgé son ame des passions immodérées, lui avoir donné une trempe qui lui fasse braver les orages et les peines de la vie: il faut s'être élevé au-dessus de l'ambition et de l'avarice : voilà ce que je crois plus difficile que de composer de beaux traités de morale ou de rhétorique.

» Mais le long raisonner ennuie : parlons un peu de votre dernière lettre, dont un article mérite que je vous gronde. Après m'avoir dit des injures, et avoir calomnié mes intentions sur les conseils que je vous donne de continuer vos voyages, et de ne revenir que dans deux ans, vous finissez par un trait d'éloge sur ma prétendue beauté. Me croyez-vous de l'humeur de cette reine de Syrie, qui avoit mécontenté un peintre?

Celui-ci, pour se venger, la peignit dans les bras d'un soldat, exposa le tableau, et prit la fuite. Toute la cour, indignée, vouloit qu'on brûlât le tableau; mais comme cette reine y étoit peinte sous une figure céleste, malgré l'indécence de l'attitude et l'outrage fait à sa vertu, elle s'y opposa, rappela le peintre et lui pardonna. A son exemple, je vous pardonne aussi vos injures, non en faveur de vos louanges, mais à cause du désir que vous montrez de me revoir. Cependant, voyagez, instruisez-vous. Les voyages sont comme les livres, inutiles à ceux qui lisent sans goût, sans réflexion, et pour tuer le temps, comme ils disent; au contraire, très-profitables aux personnes qui lisent attentivement, avec le désir de s'instruire. Voulez-vous que je vous régale d'une petite historiette toute neuve? Le héros de la scène est le poète Lacon, ce nourrisson des Muses, si verbeux, si froid, si fécond, si content de lui, si peu des autres; si imitateur et si

peu

peu imité; si passionné de lire ses ouvrages, si craint d'être entendu; enfin, ce grand homme a enfanté un poëme sur l'enlèvement de Proserpine : c'est une production de dix à douze mille vers. Ce père tendre a couru de porte en porte pour les lire; chacun s'est caché, a reculé devant l'énorme fatras. Les barbares ! Le dépit, le chagrin l'ont jeté dans la mélancolie; il dépérissoit. Pour sa guérison, il s'est adressé à l'Esculape Eudamippe qui, connoissant sa manie, a soupçonné la cause de son mal. Il lui a demandé s'il n'avoit pas fait quelqu'ouvrage qu'il n'eût encore récité à personne? — « Hélas ! oui, répond tristement le malheureux Lacon : j'ai un poëme fini, et personne ne le connoît. — Eh bien ! faites-moi l'amitié de me le lire; je suis prêt à vous écouter ». L'ame de Lacon s'épanouit à ces douces paroles, comme un oiseau mouillé de la pluie s'épanouit au premier rayon du soleil qui reparoît; une joie douce brille

sur son visage : il prend son manuscrit, et débite ses vers d'une voix pleine et sonore. Le médecin, l'air satisfait, l'oreille attentive, écoute jusqu'à la fin, approuve l'ouvrage, et ajoute : « Une seule lecture ne me suffit pas pour bien juger; demain, voulez-vous bien recommencer » ? Quelle proposition flatteuse ! Lacon en auroit promis dix : depuis huit jours il ne mangeoit plus; son appétit se réveilla. Le lendemain, seconde lecture. Eudamippe écoute encore plus attentivement, et lui demande ensuite des nouvelles de sa santé. — « Je suis beaucoup mieux ; je sens diminuer ces affections vaporeuses qui me tourmentoient. — En ce cas-là, je reviendrai demain pour vous entendre une troisième fois ». L'heureux Lacon s'enivroit de joie. Sans doute son poëme étoit un chef-d'œuvre, puisqu'on l'écoutoit avec tant de plaisir et d'intérêt. Le troisième jour, Eudamippe fut étonné du bon état de son malade : ses yeux ternes, enfoncés, pétil-

loient du feu de la joie; son visage pâle, abattu, brilloit du coloris de la santé. Il lui en fit compliment, et lui dit, après la troisième lecture : « Voilà une bonne purgation; vous devez être content et bien soulagé. Tenez-vous-en là. J'ai d'autres malades à voir, dont la cure est plus difficile que la vôtre ».

» Cette petite aventure qu'Eudamippe a répandue, a tellement diverti nos agréables et nos beaux-esprits, que le fortuné Lacon est invité de toutes parts, lui et son poëme. On le berne, on s'amuse, on l'accable d'éloges. L'amour-propre du poète ne voit que son triomphe : il s'enfle, il jouit. Miltiade n'étoit pas plus heureux le jour de la victoire de Marathon; ou Sophocle, lorsque son Œdipe remporta le prix aux jeux olympiques (*a*) : tant il est vrai que le héros, l'homme de génie et l'homme simple et borné, ont une égale portion de bonheur.

(*a*) Il en mourut de joie, quoiqu'âgé de quatre-vingt-cinq ans.

» J'ai quitté depuis quelques jours ma solitude champêtre ; j'habite la ville. Il en est du monde, comme des breuvages amers que l'on prend de temps en temps pour se fortifier l'estomac et aiguiser l'appétit.

» Adieu, mon cher ami : autant que vous pourrez, menez douce vie : mais faites toujours infuser un grain de raison dans la coupe du plaisir ; il l'embellit, le prolonge et empêche l'ivresse. Je ne sais si cette lettre vous parviendra ; je vous l'envoie par un nommé Bacchis, qui va parcourir les villes d'Ionie, et qui se charge de vous trouver.

» Portez-vous bien, soyez heureux ».

Cette lettre me remplit de tristesse et de joie ; mon imagination, réveillée, me transportoit au temps de mon bonheur, et renouveloit la douleur de ma perte.

CHAPITRE X.

Fête d'Arsame dans son Paradis. Sa Mort. Des Mariages du Roi. Départ des deux Amis.

ARSAME, pour nous rendre le séjour de Babylone plus agréable, nous promenoit de fête en fête, de plaisirs en plaisirs : mais il ne nous donnoit que des momens pour les goûter. Quant à lui, il ne jouissoit de rien : le mouvement, la diversité étoient sa seule ressource contre l'ennui. Il nous pria à une superbe fête dans son beau paradis, situé au bord de l'Euphrate. Il prit huit jours pour la préparer : il vouloit réunir toutes les voluptés, tout ce qui peut flatter les sens et l'imagination. Il fit élever la salle du festin sur le bord du fleuve, au milieu d'une vaste prairie

émaillée de fleurs ; il la décora de tous les ornemens du luxe asiatique. Nous étions sous des voiles de pourpre, soutenues par des colonnes dorées ; les buffets, la table étoient couverts de vases d'or et d'argent. Nous marchions sur des tapis magnifiques ; des guirlandes de roses, de myrte et de cent fleurs diverses étoient suspendues autour de la salle. Nous étions cinquante convives, dont vingt-cinq femmes charmantes, toutes brillantes de jeunesse. Leur sein n'étoit voilé que par des fleurs ; des couronnes de myrte et de roses, entremêlées de diamans, ornoient leurs têtes ; leurs cheveux flottans descendoient jusqu'à la ceinture. Chacun de nous fut placé à table entre deux de ces syrènes. De jeunes esclaves, vêtues très-galamment, nous entouroient et servoient d'échansons. Un nombreux orchestre jouoit des airs, tantôt gais, tantôt tendres et voluptueux, et accompagnoit la voix mélodieuse de plusieurs chanteuses. Nous fumes servis

à sept services, avec une profusion énorme. Les vins de Lesbos, de Scio, de Smyrne, de toute l'Ionie, couloient à grands flots. Vers le milieu du festin, au lever de l'étoile de Vénus, on quitta la table pour aller se promener, en troupes ou séparément, sur les rives fleuries de l'Euphrate, où un vent frais, l'éclat mobile de la lune qui argentoit les eaux, la pureté de la nuit, portoient dans les sens une volupté nouvelle. Pendant notre absence, on illumina la salle par un vaste lustre de cristal qui représentoit le soleil, dont les rayons, réfléchis par quantité de plaques d'argent, répandoient une lumière aussi éclatante que celle du jour. Une musique guerrière nous rappela au festin qui finit par des danses ; et au point du jour, quand l'aurore déploya son rideau de pourpre, nous nous promenâmes sur le fleuve dans des bateaux ornés de dorure, couverts de riches tapis et de coussins doux et moelleux. Ce fut ainsi que se termina

une fête aussi somptueuse qu'agréable. Arsame n'avoit rien oublié pour réunir, comme dans un foyer, toutes les délices, toutes les voluptés. Il en fit les honneurs avec cette facilité, ces agrémens, ce tact des convenances que donne un grand usage du monde. Il paroissoit jouir de nos plaisirs et des siens; et je ne doutai point que cette ame blasée n'eût été ranimée par les aiguillons de la volupté.

Rentrés chez nous, Phaner ne cessa de me vanter les jouissances, les richesses, le bonheur de ce fastueux satrape. Je lui répondis par ces deux vers :

« Nos plaisirs sur la terre, ami, sont peu de
» chose ;
» Et combien peu de temps avons-nous ces
» plaisirs » !

Nous étions couchés, nous dormions profondément, lorsque nous fûmes éveillés par un billet d'Arsame, conçu en ces termes : « Bon jour, mes amis ; je suis

las de mon existence : je vais voir si l'autre monde est plus gai. Mes affaires sont très-dérangées ; ma famille veut me marier pour les rétablir. J'ai hésité quelque temps entre le mariage et la mort : j'ai préféré ce dernier parti comme le plus sûr. Je vous ai donné hier une fête pour achever ma fortune, vous faire mes derniers adieux, et m'abreuver de plaisir jusqu'à la satiété. Ce plaisir que j'ai tant aimé, tant poursuivi, n'est qu'un être idéal : c'est l'image de votre Ixion qui embrasse une nue, croyant embrasser une déesse : il est toujours suivi du dégoût et de l'ennui. Je viens de faire couler du poison dans mes veines. Si vous en avez le courage, imitez-moi. La vie est un présent funeste. Adieu pour jamais ».

Nous courûmes aussitôt à son palais : nous le trouvâmes étendu sur son lit, déjà pâle et livide. Il nous regarda d'un œil fixe, en nous disant : « Vous venez donc apprendre à mourir ? — Nous ve-

nons vous arracher à votre désespoir et à la mort. — Il est trop tard ; le poison fermente dans mes veines. D'ailleurs, je déteste la vie ; son fardeau m'a toujours accablé. L'ennui ou l'ardeur des jouissances m'ont jeté, dès mon adolescence, dans tous les excès. Mon opulence, mon rang, mon oisiveté m'ont aplani la route des plaisirs ; ils ont bientôt usé mon ame et mes sens. Hier vous crûtes voir sur mon front un rayon de gaieté : que j'étois loin d'en ressentir ! Par honnêteté, je dissimulai mon ennui. Ce terrible ennemi de l'homme m'a toujours poursuivi comme sa proie. J'ai supporté pendant trente ans le fardeau de la vie : j'ai souffert mille maux nés de la société ou de mon imagination, de nos besoins réels ou factices.

« Nous ne vivons jamais, nous attendons la
» vie ».

» Ce monde sans doute est livré au mauvais principe. J'ai réfléchi, hésité

long-temps ; mais ma résolution est inébranlable. Laissez-moi mourir tranquille; c'est tout ce que j'exige de vous ». Il cessa de parler. Bientôt la chambre fut remplie de monde. Il promenoit ses yeux égarés sur les spectateurs. Il eut des douleurs d'entrailles. « Ah ! s'écria-t-il, c'est tout ce que je craignois ! Le silence régnoit autour de lui. Un moment avant d'expirer, il maudit Bélus et Arimane.

Nous nous échappâmes aussitôt de ce triste palais. — « Eh bien ! dis-je à Phanor, voilà ce satrape puissant et envié, ce grand de la terre, comblé des faveurs de la fortune, qui étoit cependant le plus malheureux des hommes ! Félicitons-nous de notre médiocrité ; elle est le soutien de la vertu. L'excès de la prospérité énerve l'ame, l'épuise, ouvre la porte à tous les vices, et la ferme au bonheur ». Nous résolûmes dès ce jour de partir de Babylone : mais, en quittant cette ville, je rapporterai

encore quelques traits relatifs aux usages et aux mœurs de ses habitans.

Les Persans ont des supplices plus atroces que ceux des Procruste et des Phalaris. Je fus un jour témoin, avec horreur, des tourmens inouis d'un malheureux condamné au supplice des auges. En voici les apprêts. On creuse deux auges de la grandeur de l'homme, depuis le cou jusqu'à la cheville du pied, de manière qu'elles puissent s'emboîter ensemble ; on enferme le criminel dans ces deux auges, de sorte que tout le corps est bien enveloppé, excepté la tête et les pieds. En cet état, on lui donne à manger ; et s'il refuse, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans les yeux. Lorsqu'il a mangé, on lui fait boire du miel délayé dans du lait ; on lui en frotte aussi le visage, et on le tourne au soleil, afin qu'il l'ait devant les yeux, et que les mouches, attirées par ce lait et ce miel, lui couvrent le visage. Comme ce malheureux remplis-

soit

soit l'auge de ses secrétions, la pourriture et la corruption engendroient quantité de vers qui le dévoroient vivant. Après sa mort, on trouva sa chair toute rongée. Cet infortuné avoit vécu pendant dix-sept jours dans ces tourmens affreux.

On écrase la tête des empoisonneurs sur une pierre, jusqu'à ce qu'il n'en reste aucun vestige.

Les Perses célèbrent avec pompe le jour de leur naissance. Ce jour-là, les riches se font servir un cheval, un chameau, un âne et un bœuf rôtis. Ils sont curieux des usages étrangers : ils ont emprunté des Grecs ce goût dépravé qui blesse la nature. Ils peuvent avoir plusieurs femmes et des concubines à volonté. Il y a une loi très-louable qui ne permet à personne, pas même au roi, de faire mourir un homme pour son premier crime : aucun particulier ne peut même punir trop cruellement un esclave pour une première faute.

Ils ne trouvent rien de si honteux que de mentir, et, après le mensonge, de contracter des dettes, parce que, disent-ils, celui qui a des dettes, ment nécessairement.

Il me souvient qu'un jour, étant sur les bords de l'Euphrate avec Phanor, il s'avisa d'y cracher et de s'y laver les mains. Nous fûmes aussitôt environnés d'une douzaine de femmes, qui, comme des Bacchantes, vouloient nous traduire en prison. Heureusement un ami d'Arsame répondit de nous, et nous arracha de leurs mains. Il nous apprit que nous avions commis une grande impiété ; que les Perses rendoient un culte aux fleuves, et qu'il étoit sévèrement défendu d'y cracher, de s'y laver les mains, enfin, de les souiller par quelqu'acte d'impureté (*a*).

Artaxercès, qui régnoit alors, avoit

(*a*) Les Grecs vouoient souvent leur chevelure à des fleuves. Dans Homère, Pélée voua au fleuve Sperchius la chevelure d'Achille, s'il revenoit vainqueur de Troie.

trois cents concubines, les plus belles femmes de Perse; cependant il devint amoureux de sa propre fille Atossa. Parysatis, mère du roi, femme de beaucoup d'esprit, et d'une ambition effrénée, nourrit et favorisa cette passion ; elle lui persuada de l'épouser, et de se moquer des préjugés et des loix de la Grèce. « C'est vous, lui disoit-elle, que Dieu a donné aux Perses comme la seule loi et la seule règle de ce qui est honnête ou déshonnête, vertueux ou vicieux ».

On m'assura que ce monarque avoit aussi épousé son autre fille Amestris; mais Atossa l'emporta toujours sur toutes les autres, et sa passion fut si vive et si constante, que, malgré une dartre farineuse qui lui survint et la couvrit toute entière, son amour ne se refroidit point; il fut toujours en prières dans le temple de Junon, se prosternant devant sa statue, et embrassant la terre : il exigea de ses courtisans et de ses satrapes tant de présens et d'offrandes pour cette déesse, que

tout le chemin, depuis le palais jusqu'au temple, qui est de seize stades, étoit jonché d'or, d'argent et d'étoffes précieuses.

CHAPITRE XI.

Détails sur la Ville d'Halicarnasse. Leur Séjour à Paphos. Culte de Vénus. Heureuse Aventure des deux Amis. Mort tragique d'une jeune Personne. Stoicisme de Stilpon.

Nous quittâmes Babylone sans regret: l'amour de la patrie nous rappeloit dans la Grèce; nous aspirions au bonheur de revoir nos amis, nos parens; et moi, cette aimable Lasthénie, dont le tendre souvenir attachoit mon ame aux rivages de l'Attique. Nous essuyâmes de grandes fatigues, courûmes plusieurs dangers. Une nuit nous traversions une des branches du Taurus, escortés d'un seul guide;

une immense troupe de loups affamés remplissoit la montagne de ses hurlemens. Ils nous assaillirent ; nous fûmes obligés de leur abandonner nos chevaux qu'ils dévorèrent ; et nous-mêmes serions devenus leur proie, si nous n'eussions promptement allumé de grands feux, au milieu desquels nous nous plaçâmes : enfin, brisés de lassitude, nous arrivâmes à Halicarnasse, capitale de la Carie.

Cette ville a un très-beau port et de grandes richesses. Mausole, son roi, l'avoit embellie de palais et de superbes monumens. Au haut du château, situé au milieu de la ville, s'élève le temple de Mars, où l'on voit une statue colossale supérieurement travaillée. Mais son plus beau monument est le magnifique mausolée commencé par Artémise, pour éterniser sa douleur et la mémoire de son époux. Il est au centre d'une large et grande rue : on le compte parmi les sept merveilles du monde ; c'est un carré long, entouré de trente-six colonnes ; des bas-reliefs, ouvrage des

plus habiles artistes, décorent ses quatre faces. Au-dessus s'élève une pyramide surmontée d'un char à quatre chevaux : il ne manque à ce monument que le corps d'un bienfaiteur de l'humanité. Artémise n'eut pas le bonheur de le voir finir (3).

Nous visitâmes la fontaine Salmacis, dont l'eau, dit-on, rend malade d'amour. Phanor, bravant l'opinion, osa en boire. Nous verrons si l'on doit ajouter foi à la vertu de cette eau.

Avant notre départ, nous allâmes révérer la cendre d'Hérodote, le père de l'histoire, né et mort dans cette ville.

Nous nous embarquâmes pour l'île de Cypre. Nous voulions voir Paphos (*a*), ville trop célèbre, où la déesse de la beauté a un temple magnifique ; où les femmes, plus ornées par l'attrait des grâces que par celui de la pudeur, plus livrées aux caprices des sens qu'à l'amour même, sont vouées, dès leur naissance, au culte de Vénus.

(*a*) Aujourd'hui Baffe.

Neptune, ou les vents, tourmentèrent notre frêle birème : matelots, officiers, passagers, deux femmes même, tour-à-tour nous conduisions les rames; nous restâmes trente - six heures presque sans nourriture. Enfin, sur le midi, nous découvrîmes Paphos, situé au bord de la mer, et le soir nous étions dans le port.

L'île de Cypre, jointe autrefois à la Syrie, en avoit été séparée par un tremblement de terre; elle est consacrée à Vénus, mais particulièrement Paphos. Cette ville a été bâtie par Paphus, fils de Pygmalion et de la belle statue de Vénus, son ouvrage : animée à sa prière par cette divinité, il l'épousa, et en eut ce fils qui, en mémoire de sa naissance, édifia un superbe temple à sa mère; c'est pourquoi on lui donne souvent le nom de Vénus Paphienne. Cependant une autre Vénus est adorée en cette île : on la nomme Vénus Uranie, ou Vénus céleste; bien différente de la Vénus Anadyomène (*a*). La

(*a*) Sortie des eaux.

première n'inspire que des désirs aussi purs que l'éther, qui élèvent l'ame, et la remplissent du charme de la vertu. L'une n'aspire qu'aux jouissances de l'esprit; l'autre s'attache aux plaisirs matériels.

Les Cypriotes ont élevé un temple superbe à Vénus Uranie. Tout mortel souillé de quelqu'impureté, n'oseroit en approcher. Cependant l'affluence de ses adorateurs y est aussi grande qu'au temple de Paphos.

Nous nous hâtâmes le lendemain d'aller le visiter; nous y trouvâmes plus de cent femmes, la plupart parées de leur jeunesse, de leurs attraits, et des présens de Flore, au lieu de perles et de rubis. A peine entrés, un feu secret et doux, un charme inexprimable nous pénétra; nous sentions la présence de la divinité.

Ce temple magnifique est étincelant d'or et d'azur; on y voit cent autels, sur lesquels l'encens fume sans cesse; mais les chef-d'œuvres de l'art, tracés par des mains immortelles, fixèrent notre atten-

tion. Dans un grand et superbe tableau, Cypris est représentée sur un char conduit par les Amours, et traîné par des cygnes et des colombes; on ne peut la regarder sans brûler du feu des désirs: on voit la déesse vivifiant tous les êtres, et fécondant la nature; son image est reproduite par quantité de statues du plus beau marbre de Paros. Mais le tableau d'Adonis mourant attachoit sur-tout nos regards, et nous frappoit d'admiration: Adonis blessé, pâle, languissant, étoit étendu sur la prairie; le sang qui couloit de sa plaie coloroit la verdure et les fleurs qui l'émailloient. Vénus, le sein découvert, les bras nus, sans couronne, aussi pâle que son amant, le couvroit de baisers, l'appeloit, l'arrosoit de ses pleurs, l'entouroit de ses bras d'albâtre; elle s'efforçoit, avec ses beaux cheveux, d'étancher le sang, de fermer la blessure. On apercevoit dans l'enfoncement, sous un antique chêne, un énorme sanglier, percé de la main de Vénus, d'une flèche, hé-

las ! trop tardive : il se débattoit, luttoit contre la mort ; mais son œil irrité étoit encore armé de toute sa férocité. Cependant Adonis expiroit, et son amante sembloit mourir de sa mort : près de lui on voyoit une fleur qui s'ouvroit, développoit son calice ; c'étoit l'anemone, en laquelle fut changé le corps du malheureux fils de Myrrha.

Les ministres du temple de Vénus n'immolent jamais de victimes ; le sang n'arrose point ses autels ; elle ne respire que l'odeur des parfums et la vapeur de l'encens. Les femmes s'approchoient successivement de l'autel, pour y déposer leurs offrandes ; c'étoient des fleurs et des parfums. Deux chœurs de jeunes filles, les cheveux flottans et couronnés de roses, le sein voilé seulement d'une guirlande de myrte, chantoient et répondoient alternativement des hymnes sacrés : leurs voix brillantes, leurs accords mélodieux, leur enjouement, leur fraîcheur, leur beauté portoient dans l'ame une impres-

sion ardente et religieuse pour le culte de la mère des Amours. Phanor et moi nous nous croyions transportés au pied de son trône, dans le séjour des immortels. Lorsque les chants eurent cessé, nous vîmes deux jeunes femmes, dont l'une paroissoit un peu plus âgée que l'autre, s'avancer en silence auprès des statues; la plus âgée prit la couronne de myrte et de roses, que sa compagne portoit sur la tête, et la posa sur celle de Cypris: celle-ci ensuite se prosterna aux pieds de la déesse; et après s'être relevées, toutes les deux brûlèrent de l'encens et de la myrrhe sur l'autel. Nous regardions attentivement cette cérémonie; lorsqu'elle fut achevée, ces deux femmes sortirent du temple : nous les suivîmes, et nous les abordâmes. Je les priai de nous expliquer les motifs de leurs adorations et de leurs rites : « Je viens, répond la plus âgée, de consacrer ma fille à Vénus; elle est à l'époque de la puberté, et elle doit payer son tribut à cette divinité (4).

— Votre fille ! m'écriai-je ; à peine quelques saisons semblent séparer votre naissance ! — Je touche à mon cinquième lustre, et ma fille compte treize printemps; j'avois douze ans lorsque je lui donnai le jour (*a*). Par Junon et tous les dieux, Pâris seroit embarrassé du choix entre la mère et la fille » ! Phanor ne le fut point; il s'enflamma soudain pour la jeune Philodamie; sa mère se nommoit Piéria. Nous nous promenâmes dans l'enceinte, qui renfermoit, outre le temple, le logement des prêtres, un terrain cultivé, des prairies, des allées couvertes, un bocage charmant, asile de la fraîcheur et du mystère. Nous voyions çà et là des groupes de Paphiens couchés à l'ombre des berceaux, prenant un repas champêtre, chantant leurs amours, et versant dans leurs coupes couronnées de fleurs, un vin frais et délicieux.

(*a*) Cette précocité n'a rien de surnaturel, vu la latitude de cette île de trente-quatre degrés vingt minutes.

Cypre jouit d'un printemps continuel. Une heureuse et douce température y fait éclore à profusion toutes les richesses de la terre. Les zéphyrs ne s'y agitent que pour répandre au loin l'esprit des fleurs et des plantes, et embaumer l'air de leurs suaves odeurs. Dans le bocage où nous nous égarions, les bois harmonieux sembloient répéter les chants d'amour d'une foule d'oiseaux. L'air qu'on respire dans cet heureux séjour, est embrasé du feu de la volupté. Phanor en sentit vivement les atteintes; il avoit bu de l'eau de la fontaine Salmacis : déjà épris de la jeune Philodamie, il la supplia de lui accorder la préférence pour l'offrande qu'elle devoit faire à Vénus de ses premières faveurs. Philodamie, émue des mêmes désirs, sollicita le consentement de sa mère, qui le lui donna sans peine. Ils s'éloignèrent : sans doute, Cythérée, du haut du ciel, sourit à leurs transports. Pour moi, d'abord plus calme et sans projet, je restai avec Piéria. Mais que l'air de

Paphos est contagieux ! Nous venions de nous asseoir sur un lit de gazon, sous un de ces berceaux, retraite des Amours ; si près l'un de l'autre, insensiblement la conversation languit ; le désir se glissoit dans notre ame, l'agitoit : les beaux yeux noirs de Piéria, chargés de volupté, embrasèrent mes sens. Minerve m'abandonna ; elle étoit sans pouvoir dans ce séjour. Je me jetai aux genoux de Piéria, et lui demandai, au nom de Vénus, la même félicité que sa fille accordoit, dans ce moment, à mon ami. « Ma mère, me répondit-elle, m'a consacrée, dès mon berceau, au culte de cette déesse (5), et j'ai déjà payé, plus d'une fois, le tribut de dévotion et de reconnoissance que je lui dois. Cependant une Paphienne refuse rarement des faveurs sollicitées en son nom, sur-tout lorsque l'objet est agréable ». A ces mots, je m'inclinai sur son sein, et la pressai dans mes bras. O Vénus ! source éternelle et féconde de nos délices ! que

tes faveurs sont enivrantes ! Asile charmant, fraîcheur vivifiante, calme enchanteur, roucoulement des tourterelles qui voltigeoient sur notre tête, tendre mélodie des oiseaux, murmure doux et continuel de la Naïade qui rouloit ses eaux autour de nous, regards animés et voluptueux de Piéria, ses tendres caresses, tout sembloit s'être réuni dans ce moment pour me plonger dans la plus délicieuse ivresse.

Deux heures s'écoulèrent avec la rapidité de la pensée; après quoi nous nous réunîmes à Philodamie et à Phanor, que nous trouvâmes enchantés l'un de l'autre, et nous prîmes le chemin de la ville. Mais quel changement de scène et de situation ! quel contraste ! Nous apercevons un convoi funèbre, qui s'acheminoit lentement vers une colline peu distante. Nous approchons : quel tableau ! on portoit une fille, à la fleur de son âge, étendue dans une bierre. La mort n'avoit défiguré

aucun de ses traits. Qu'elle étoit belle encore! c'étoit Vénus endormie. La pâleur seule de son visage annonçoit qu'elle n'existoit plus ; son sein, éblouissant de blancheur, étoit sans voile et couvert de sang; on y voyoit, avec frémissement, une profonde blessure. Des femmes de tout âge, poussant des cris lamentables, entouroient le cercueil. A leur suite marchoit un jeune homme, l'air égaré, les cheveux épars, soutenu par deux jeunes gens. Nous accompagnâmes tristement cette pompe funèbre : elle s'arrêta sur la colline ; on plaça le corps sur un bûcher déjà préparé, et l'on y mit le feu. Alors les pleurs, les lamentations redoublèrent. On retenoit avec peine le jeune homme qui vouloit s'élancer dans les flammes. Lorsque les restes précieux de cette jeune beauté furent consumés, et ses cendres renfermées dans l'urne cinéraire, nous nous retirâmes avec Phanor, le cœur navré de tristesse, dont l'impression est toujours plus vive et plus

durable que celle du plaisir. Du sein de la volupté, nous passions, pour ainsi dire, dans les bras de la mort. Piéria et sa fille promirent de venir nous rejoindre aussitôt qu'elles le pourroient : nous allâmes les attendre sous le péristile du temple.

Le vaisseau sur lequel nous étions embarqués, devoit partir le lendemain : j'en parlai à Phanor ; il m'avoua qu'il ne pouvoit se résoudre à quitter sitôt la tendre Philodamie. — « Quoi ! voulez-vous rester ici sept ans, autant qu'Ulysse dans l'île d'Ogygie ? — Non ; mais je vous demande huit jours ». J'y consentis sans beaucoup de peine ; peut-être, quoique moins passionné que lui, le même lieu me retenoit auprès de Calypso. Nous vîmes bientôt revenir nos deux amantes. Piéria s'écria, en nous abordant : « Nous sommes au désespoir ; Paphos fait une perte irréparable dans la mort de la belle Cariste ; chaque mère la pleure comme sa fille, chaque fille

comme sa sœur; tous les hommes sont consternés, comme si Vénus avoit déserté notre ville; toutes ses jeunes compagnes, rangées autour de son tombeau, l'arrosent de leurs larmes; elles ont coupé des tresses de leur belle chevelure pour les y déposer. On y a gravé cette épitaphe : *Les cendres de la charmante Cariste reposent ici. Les Parque scruelles ont tranché le fil de ses beaux jours, avant que l'Hymenée eût, pour elle, allumé ses flambeaux.* Apprenez la cause de sa fin tragique. Nos prêtres assurent que c'est une vengeance de Cypris, à qui Cariste a refusé obstinément le sacrifice qu'on lui doit au moins une fois dans sa vie : jamais elle n'a voulu se livrer à aucun homme, et la déesse irritée a confié le soin de sa vengeance à son fils, qui l'a exercée, hélas! avec trop de rigueur. C'est ainsi qu'elle se vengea de la malheureuse Pasiphaé (*a*).

(*a*) Vénus, irritée contre le Soleil, père de Pasiphaé, qui l'avoit fait surprendre avec

» Cariste aimoit éperdument Paséus, jeune homme aussi beau que le charmant Hylas, enlevé par les Nymphes : ils touchoient au jour de leur hymenée; mais l'amour avoit allumé une flamme incestueuse dans le cœur de Cléadas, père de Cariste. Ce père barbare avoit différé de jour en jour l'union de ces deux amans; cependant, n'osant résister plus long-temps aux vœux de sa famille et aux cris de tout Paphos, il donna son consentement. Hélas! le traître méditoit un projet exécrable. Cariste s'étoit aperçue de cet affreux amour de son père : mais elle gardoit le silence, et n'opposoit à ses désirs effrénés que la douceur, les supplications et les larmes. Cléadas, fatigué d'une si longue résistance, et voyant sa proie au moment de lui échapper, résolut de ravir, par la force ou l'adresse, ce qu'il ne pouvoit obtenir par ses vives sollicita-

Mars, avoit inspiré à sa fille une passion ardente pour un taureau.

tions. Il séduisit la nourrice de cette infortunée, qui promet de lui ouvrir, pendant la nuit, la porte de Cariste, lorsqu'elle seroit endormie. En effet, à la seconde veille, ce père incestueux est entré dans la chambre, une lampe à la main, un poignard de l'autre; il approche furtivement, sans bruit, s'appuyant à peine sur la pointe des pieds. L'aimable et innocente Cariste dormoit paisiblement, étendue sur son lit, presque sans voiles: les Amours sembloient l'entourer, la couvrir de leurs ailes, et sourire à ses charmes. L'infame Cléadas, plus ardent à cette vue, s'arrête, contemple, dévore des yeux les appas les plus secrets de sa fille; il s'enivre déja du plaisir qu'il attend. Ainsi rugit de joie le tigre qui va déchirer la timide brebis. Il pose sur une table voisine du lit, sa lampe et son poignard, et se précipite dans les bras de sa victime. Cariste s'éveille en sursaut, et, voyant son père, jette un cri affreux, le repousse, se dé-

bat, lui demande grâce, verse des larmes, se défend avec fureur; mais rien n'arrêtoit son cruel ravisseur. Cariste, désespérée, aperçoit le poignard sur la table, le saisit et se donne la mort. Cléadas a pris la fuite; mais Paséus a juré sur la cendre de Cariste, de la venger, et il est parti pour le chercher et le poursuivre ». Après ce récit, la nuit approchant, nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

Par un hasard singulier, après mon lever, me promenant sur le port, je regardois un vaisseau qui débarquoit des passagers. Tout-à-coup, à travers l'épaisseur de sa barbe, je reconnois le stoïcien Stilpon de Mégare. Je savois qu'il venoit de perdre sa femme, ses enfans et ses biens, dans l'embrasement de sa patrie, réduite en cendre par les Lacédémoniens. Touché de ses malheurs, je l'embrassai avec sensibilité, sans oser lui en parler : mais un Paphien, apprenant qu'il étoit de Mégare, lui de-

manda si, dans cet événement désastreux de sa patrie, il n'avoit pas essuyé quelque perte considérable? — « Non, dit-il, grâce aux dieux, je n'ai perdu que ma femme, mes enfans et mes biens; tout ce qui m'appartient en propre m'est resté ». Cette réponse me glaça; il s'en aperçut, et il ajouta: « La guerre n'a pu me ravir la vertu, le savoir, l'éloquence; conservons nos femmes, nos enfans, nos biens tant que nous pouvons, mais regardons ces choses-là comme hors de nous: la vertu se contente de soi. Le philosophe Antisthène dit, avec raison, que l'homme ne doit acquérir que des munitions qui flottent sur l'eau, afin de pouvoir, en cas de naufrage, les emporter à la nage avec lui. Le sage s'attache à vivre seul; il faut rompre ou dénouer tout lien trop fort, et n'épouser que soi. Ma fortune, ma famille, tout cela n'étoit pas moi; je me reste: la vertu suffit pour le bonheur. — Cette philosophie, lui dis-je,

en lui mettant la main sur le cœur, n'a point sa racine dans cette région - là ». Je lui demandai ensuite ce qui l'amenoit à Paphos? — « La curiosité : je viens voir des hommes devenus femmes, et des femmes sans mœurs comme les bêtes ». Nous nous quittâmes après ces mots, et je ne cherchai plus à le revoir : sa morale et son stoïcisme me repoussoient, et contristoient mon ame.

Nous étions depuis cinq jours à Paphos; festins, plaisirs, promenades, remplissoient nos journées : nous quittions rarement Piéria et Philodamie : mais ce genre de vie commençoit à me lasser. L'ennui et le dégoût me gagnoient : j'aurois voulu partir ; cependant je craignois de proposer à Phanor un départ si précipité. Enfin, je hasardai quelques mots à ce sujet. Je fus très- surpris de sa réponse. Il me dit que lui-même désiroit quitter Paphos, mais qu'il n'avoit osé m'en parler. « Tous ces plaisirs si faciles, ces jouissances où l'esprit et le

cœur n'entrent pour rien, fatiguent les sens et rebutent l'ame; ce n'est pas là le bonheur que je cherche. La dernière faveur de l'amour doit être précédée par d'autres faveurs, qu'il faut conquérir successivement, pour arriver, par degrés, à la suprême félicité. Sauvons-nous, comme Ulysse, de cette île enchantée, aussi dangereuse que celle de Circé ».

Heureusement notre vaisseau étoit encore dans le port, ramené par un vent impétueux et contraire. Nous nous embarquâmes avant le lever de l'astre du jour, sans prévenir nos deux enchanteresses qui, avec l'indulgente facilité de leurs mœurs, auront trouvé bientôt des consolations et des consolateurs.

CHAPITRE XII.

Entretien des deux Amis sur le vaisseau. Rencontre de deux Grecs. De l'Antre de Trophonius. Fable de Prométhée, de Midas. Histoire de Gygès.

NOTRE navigation fut heureuse. Phanor, pendant le loisir du voyage, fit beaucoup de réflexions ; il ne pensoit plus à se retirer sur le mont Athos, pour y vivre en reclus, mais à fixer son cœur par un attachement tendre et solide. « Ces faux plaisirs que nous venons de quitter, ces jouissances trompeuses et dénuées de sentiment, n'ont rempli mon ame que de dégoûts et d'ennui ; la solitude y règne : j'ai besoin d'aimer et d'être aimé ; une existence solitaire me seroit insupportable. Un de nos sages dit qu'une femme est une maîtresse

dans les belles années, une compagne dans l'âge mûr, une amie et une garde dans la vieillesse; ainsi le mariage est bon en tout temps. Je trouve, il est vrai, dans votre société, dans votre amitié, un charme, une consolation qui calment mes inquiétudes; mais nous ne serons pas toujours ensemble : vous irez joindre Lasthénie. D'ailleurs, dans le sein même de l'amitié, je sens le besoin de l'amour. Je suis excédé de mon inconstance, dégoûté de ces beautés plus ornées de vices que de grâces : je voudrois trouver une femme d'une figure agréable, d'un esprit éclairé et solide, d'une sensibilité douce, dont la modestie et la vertu embellissent encore les charmes. — Et qui vous aimât éperdument ? — Mais, oui. — Je vous la souhaite. Selon Platon, nos ames, ces rayons de la divinité, avant d'être renfermées dans une enveloppe grossière, habitent une planète, où un attrait invincible les unit de deux à deux, et les enflamme d'un

amour pur et céleste. Descendues sur la terre, ces ames, ainsi liées, se cherchent, s'attirent, et ont besoin de se rencontrer pour aimer d'un véritable amour. Vous n'avez pas encore trouvé l'ame que vous aimiez dans cette planète ; voilà la cause de vos dégoûts et de votre légéreté. — Eh bien ! je la chercherai avec tant de soins, que j'espère la trouver ; j'en ai le pressentiment ». Notre conversation fut interrompue par l'approche d'un Grec nommé Mamercus, qui se promenoit sur le vaisseau ; c'étoit un passager qui voyageoit avec son frère Cébès. Mamercus paroissoit d'une société agréable, mais Cébès étoit d'une gravité, d'une taciturnité qui étonnoit et amusoit l'équipage. Nous demandâmes à Mamercus le sujet de la tristesse de son frère. — « C'est une punition, nous dit-il, de sa curiosité : il a voulu consulter l'oracle de Trophonius, et descendre dans sa caverne. Il a prouvé la vérité du proverbe qui dit, en par-

lant d'un homme qui ne rit jamais : *Il revient de l'antre de Trophonius.* C'est pour le distraire, pour effacer ces tristes impressions, que je le fais voyager depuis trois mois ». Nous priâmes Mamercus de nous donner quelques notions de cet oracle, et de la manière dont on le consultoit. — « Très-volontiers. Mais venez vous asseoir auprès de mon frère; il m'aidera dans mon récit, et vous dira ce qu'il a vu et entendu ». Cébès, à la prière de Mamercus, se dérida et consentit à nous initier dans les mystères de l'oracle. Nous nous assîmes sur le tillac : des nuages légers voiloient le soleil, et la fraîcheur de l'air et de l'eau rendoit la journée charmante.

« D'abord, je ne sais pourquoi, dit Mamercus, on a fait un dieu de ce Trophonius, qui étoit un simple architecte et un grand fripon. L'antre où il rend ses oracles est auprès de Labadée, au milieu d'un bois. Je fis mon possible pour détourner mon frère de cette

épreuve ; il fut inflexible. — J'allai, continua Cébès, me présenter aux ministres du temple. J'essuyai un examen très-rigoureux sur ma vie, mes principes religieux. On me mena ensuite dans une chapelle consacrée à la Fortune, au bon Génie, où je restai plusieurs jours. On m'ordonna les bains froids, l'abstinence du vin, et plusieurs autres choses ; on ne me nourrit que des victimes que j'offrois à Trophonius. La veille du jour où je devois consulter l'oracle, j'offris un belier en sacrifice ; et les devins, après en avoir examiné les entrailles, déclarèrent que Trophonius agréoit mon hommage. Alors on m'ordonna des ablutions: deux enfans nommés Mercures, vinrent me laver, me frotter d'huile ; je bus de l'eau de la fontaine Léthé, qui fait oublier le passé comme le fleuve des enfers ; on me donna ensuite de l'eau de la fontaine Mnémosyne, qui grave dans le souvenir ce qu'on a vu dans la caverne. Ces rites

accomplis, j'allai dans une chapelle prier la statue de Trophonius. On me revêtit après d'une robe de lin ; et comme ces cérémonies ne se font que la nuit, je fus conduit aux flambeaux sur le bord de la deuxième grotte. Là, j'embrassai mon frère qui m'avoit suivi avec quelques curieux. Avant d'entrer, un prêtre me donna deux gâteaux, en m'ordonnant d'en tenir un de chaque main, et de ne pas m'en dessaisir, parce qu'ils me garantiroient de la morsure des serpens dont l'antre est rempli. — Ruses de prêtres, s'écria Mamercus : on fait tenir ces gâteaux aux consultans, pour embarrasser leurs mains, et les empêcher de reconnoître les lieux. — Je descendis, reprit Cébès, dans une seconde caverne par une échelle. Dès que je fus parvenu à une certaine profondeur, je ne trouvai qu'une ouverture extrêmement étroite : on m'y fit passer les pieds et les mains avec beaucoup de peine. J'avoue que la terreur commença à me

saisir, mais je n'eus pas le temps de la réflexion : je me sentis entraîné avec une rapidité extrême jusqu'au fond du souterrain. La nuit la plus sombre y régnoit. J'ignore ce que j'ai vu, ce que j'ai fait ; car je perdis la tête. Cependant je crois avoir vu une grande lumière succéder aux ténèbres : à sa clarté, j'ai découvert des abîmes profonds ; des mugissemens d'animaux, des cris, des gémissemens d'hommes et de femmes frappoient mes oreilles. J'entendis une voix lugubre qui me dit : « Que viens-tu chercher ici ? — Je viens chercher ma destinée, répondis-je tout tremblant. — Tu mourras dans une fête ». La voix cessa, et aussitôt on me fit remonter par la même machine qui m'avoit descendu, les pieds en l'air, la tête en bas. — Je le vis arriver, reprit son frère, à la balustrade qui est à l'entrée de la caverne où nous l'attendions. Quel spectre ! il m'effraya, il me serra le cœur : il avoit les yeux éteints, l'air hagard, le teint pâle ; il

me regardoit fixement sans me connoître. Je l'appelai, il ne me répondit rien; il étoit comme frappé d'asphyxie. Les prêtres le firent asseoir sur le siége de Mnémosyne : c'étoit là qu'il devoit se rappeler ce qu'il avoit vu, entendu. Il prononça des mots entrecoupés que les prêtres recueillirent, et donnèrent comme le sens d'un oracle. On le conduisit ensuite dans la chapelle du bon Génie et de la Fortune. Insensiblement il revint à lui. Nous l'environnâmes; nous lui fîmes des questions sur ce qu'il venoit de voir, mais il n'avoit que des idées confuses. Il nous parla du Styx, d'une musique harmonieuse, d'une vive lumière qui l'avoit ébloui. Il ne put dire autre chose; et c'est, je crois, tout le fruit qu'on retire de cette misérable cérémonie, excepté une impression de tristesse, causée par le saisissement et l'effroi que ces victimes de la superstition gardent le reste de leur vie: depuis, mon frère évite toutes les fêtes,

et n'en est que plus malheureux. C'est bien l'oracle le plus grossier, le plus audacieux de la Grèce. Il est aisé de comprendre que les ministres du temple s'introduisent dans le souterrain par des routes secrètes, et qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour troubler l'imagination des esprits foibles ».

Nous remerciâmes les deux frères de leur récit. Pendant le reste du voyage, Cébès conserva sa taciturnité ; mais nous causâmes beaucoup avec Mamercus, homme aimable et instruit, qui amusoit les passagers et les matelots par des contes et des fables. Il leur conta, entr'autres, celle de Prométhée, qu'on lui fit répéter souvent, parce qu'il faisoit accroire aux vieux nochers qu'ils reviendroient à la fleur de leurs ans, si l'on retrouvoit la drogue qui s'est perdue. Voici comment :

« Prométhée, ayant fait une statue de boue, y mêla du levain, du fiel, de la chair d'aspic et de l'écume de lion.

Voilà, mes amis, l'origine de l'homme; vous voyez qu'il n'y a pas de quoi être glorieux. Mais cette figure n'étoit encore qu'une masse insensible; Prométhée déroba le feu du soleil, et l'homme fut animé. A peine il respira, qu'il se plaignit aux dieux de ce don fatal; la douleur le saisit à son berceau. Jupiter, pour le consoler et adoucir ses peines, lui donna une drogue dont la vertu rendoit la jeunesse. L'homme, enchanté de ce présent, le mit sur un âne.

» La bête, pressée en chemin d'une soif ardente, s'arrêta au bord d'une fontaine que gardoit un serpent. Ce méchant reptile ne le laissa boire qu'à condition qu'il lui laisseroit prendre la drogue. L'âne y consentit. Depuis, le serpent rajeunit; et nous, pauvres humains, nous vieillissons sans retour ». Les matelots, et sur-tout les vieillards, pestoient beaucoup contre la bêtise de l'âne et la subtilité du serpent. Comme la mer étoit calme, que nous voguions par un vent

doux et propice, l'équipage, désœuvré, pria Mamercus de les régaler de quelqu'autre histoire. « Je vais, dit-il sans se faire presser, vous raconter les aventures de Midas, roi de Lydie.

» Ce prince étoit bon et honnête, mais d'un esprit borné. Il avoit bien accueilli le vieux Silène, père nourricier de Bacchus : ce dieu en fut si satisfait, qu'à son retour des Indes, passant dans ses états, il promit d'exaucer le premier vœu qu'il formeroit. Ce roi, plus avare que sensé, demanda que tout ce qu'il toucheroit se convertît en or. Bacchus plaignit son avarice, mais lui accorda sa demande ». Les matelots approuvèrent beaucoup la conduite de Midas, et dirent qu'à sa place ils en auroient fait autant. « Nous posséderions, s'écrioient-ils, autant d'or que nous voudrions ! — Eh bien ! vous allez voir si vos vœux sont raisonnables : Midas avoit commandé un grand festin, car l'argent ne lui coûtoit plus rien : à l'heure du dîner, tout joyeux, il se met

à table : il touche d'abord un morceau de pain, et le pain devient de l'or : il prend une perdrix, c'est une perdrix d'or. Il s'étonne ; il saisit une pomme, c'est la pomme du jardin des Hespérides ; il veut boire du vin de Smyrne, le vin, en touchant ses lèvres, se change en or liquide. Enfin, tout ce qu'il touche, tout ce qu'il veut manger se métamorphose en or. Alors, au milieu de ses richesses, mourant de faim et de soif, pleurant son vœu et sa cupidité, il implore la clémence de Bacchus, et le supplie de retirer ses bienfaits. Le fils de Sémélé en eut pitié, lui fit grâce, et lui ordonna d'aller se baigner dans les eaux du Pactole. Midas obéit, et perdit dans ses eaux le don fatal attaché à ses mains..... Eh bien ! mes amis, êtes-vous toujours envieux du bonheur de ce roi ? désirez-vous sa place ? — Non, par Jupiter ! nous n'avions pas prévu cela. — Cette aventure vous prouve que les désirs des hommes sont, pour l'ordinaire, déraisonnables

sonnables et ridicules ; qu'il faut se contenter de son sort, et ne rien désirer vivement, parce que nous ignorons si ce que nous souhaitons fera notre bonheur ou notre malheur. Mais ce monarque fit une seconde sottise, qu'il paya plus chèrement. Pan et Apollon, se disputant un jour la palme du chant, le choisirent pour juge, conjointement avec le mont Tmolus. Celui-ci, plus éclairé, adjugea la victoire au fils de Latone ; l'ignorant Midas osa préférer les accords de Pan. Apollon se vengea de lui singulièrement : il alongea ses deux oreilles, et les changea en oreilles d'âne. Le pauvre homme, tout honteux, courut se cacher ; mais comme tôt ou tard il falloit se montrer, il enveloppa ses longues oreilles d'un grand bonnet de pourpre. Obligé cependant de confier sa disgrâce à son barbier, il lui fit jurer un secret inviolable. Le barbier n'osa fausser son serment ; mais, pour soulager son cœur oppressé, il fit un trou dans la terre ; et y passant sa tête,

il y répéta plusieurs fois : *Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.* Quelque temps après, on vit s'élever sur cette ouverture, des roseaux qui, parvenus à leur maturité, répétoient, lorsqu'ils étoient agités par les zéphyrs : *Midas a des oreilles d'âne* ». Cette fable fit beaucoup rire les matelots, qui se prirent les oreilles entr'eux, et appeloient Midas ceux qui les avoient les plus longues. — » Puisque nous sommes en Lydie, reprit Mamercus, je vous dirai une autre histoire arrivée dans ce pays-là.

» Un jour la terre s'entr'ouvrit après de grandes pluies. Un nommé Gygès, berger des troupeaux du roi Candaule, eut la curiosité de descendre dans cette ouverture. Il y trouva un cheval d'airain, dont les flancs creux étoient fermés par une porte. Gygès l'ouvrit, et vit dedans un homme mort, d'une grandeur extraordinaire, qui avoit au doigt un anneau d'or. Il le lui enleva. Cet anneau avoit une singulière propriété; lorsqu'on tour-

noit le chaton vers la paume de la main, on devenoit invisible; et lorsqu'on le retournoit, on reparoissoit comme auparavant. — Oh ! oh ! s'écrièrent les matelots, quel bonheur, si on nous prêtoit cet anneau ! nous ferions de belles choses ! — Ce seroit peut-être un grand malheur; vous en abuseriez comme ce berger, qui assassina Candaule, son roi, pour usurper son trône. Mes amis, l'honnête homme doit toujours se conduire, comme s'il étoit vu des dieux et des hommes».

Un vent frais, qui s'éleva tout-à-coup, interrompit Mamercus : il fallut courir à la manœuvre. Le fougueux Auster souffla violemment toute la nuit ; les vagues en fureur fatiguoient cruellement notre frêle navire. Tout le monde travailla. Heureusement, à la pointe du jour, la bourrasque s'appaisa, et nous découvrîmes avec joie la ville de Smyrne, où nous débarquâmes sur le midi. Une partie de cette ville occupe la montagne ; mais la plus grande partie est dans une plaine,

sur le port, vis-à-vis du Gymnase et du temple de la mère des dieux. Les rues sont belles, coupées à angles droits et pavées de pierres; la haute et la basse ville ont de grands portiques carrés; on trouve dans cette dernière une bibliothèque et un Homérion: c'est un portique carré, avec un temple où est la statue d'Homère. La rivière de Mélès coule le long des murailles. Le port est très-commode, et se ferme quand on veut.

Les Smyrnéens sont fort glorieux de la naissance d'Homère. Le proxène nous conduisit à la grotte où ce beau génie composoit ses poëmes. Il nous conta l'histoire de sa naissance. « Une belle aventurière, nommée Crithéide, portant cet enfant dans son sein, vint accoucher secrètement de lui sur les rives du Mélès; ce qui lui fit donner le nom de Mélésigène, qu'il troqua, après avoir perdu la vue, contre celui d'Homère, qui signifie *aveugle*. Après son accouchement, cette mère infortunée gagna sa vie à filer

des laines. Phormius, philosophe qui enseignoit la grammaire et la musique à Smyrne, touché de sa beauté et de sa situation, lui trouvant d'ailleurs de l'esprit, l'épousa, et cultiva l'éducation de son enfant. Homère ne rechercha les bonnes grâces d'aucun prince : il soutint la pauvreté avec courage, et voyagea beaucoup pour s'instruire ».

Les habitans de Smyrne sont adonnés aux plaisirs : ils recherchent les douceurs de la vie ; mais la mollesse ne les a point énervés, ils ont du courage et de l'énergie.

Nous restâmes peu de jours dans cette ville ; et après avoir pris congé de Mamercus et de Cébès, nous partîmes pour Sardes.

CHAPITRE XIII.

Description de Sardes et des environs. Rencontre de deux jeunes Filles. Ils vont loger chez leur aïeul.

Sardes, la capitale de la Lydie, est célèbre par ses richesses, son luxe et la mollesse de ses mœurs; elle est sur le penchant du mont Tmolus, à cent vingt stades de Smyrne, et à cinq cent quarante d'Ephèse. Le Pactole, qui roule des sables d'or, prend sa source sur cette montagne et traverse la ville; son territoire, prolongé depuis le pied du mont jusqu'au fleuve Hémus, arrosé par quantité de ruisseaux et les eaux du fleuve, offre de tous côtés les trésors de l'abondance, en blé, grains, fruits et pâturages excellens.

La magnificence du paysage, le chant mélodieux des oiseaux, la voix des bergers, mêlée aux sons des instrumens rustiques, le bêlement des agneaux, le murmure du zéphyr qui agitoit les feuilles, et rafraîchissoit l'atmosphère, les nuages colorés du couchant, la lune qui s'élevoit en face, belle et majestueuse, tout portoit dans notre ame le charme heureux d'une volupté pure et tranquille. Nous restâmes une heure entière étonnés, ravis d'une scène si délicieuse. Nous étions assis sur l'herbe, au bord d'un ruisseau: nous vîmes sortir d'une maison peu distante, deux jeunes filles, portant chacune une corbeille; elles ressembloient aux nymphes de Diane. Elles s'approchèrent, et nous prièrent, dans l'idiome persan (car nous portions l'habit de cette nation), d'accepter, de la part de leur père, des fruits de leur verger : nous en prîmes, et remerciâmes dans la même langue. Phanor me dit ensuite en grec, qu'elles étoient charmantes,

et qu'il leur donneroit volontiers un baiser pour reconnoître leur honnêteté. A ces mots, leur visage se colora du vermillon de la pudeur ; elles baissèrent les yeux et reculèrent d'un pas. Nous comprîmes qu'elles entendoient le grec, et nous leur fîmes nos excuses dans le dialecte ionien ; elles nous répondirent dans le dialecte attique (6), ce qui nous fit grand plaisir. Après quelques complimens, elles nous invitèrent à venir chez leur grand-père, grec d'origine, qui accueilloit avec plaisir les étrangers, sur-tout ses compatriotes. Nous nous rendîmes à cette douce invitation.

En allant, elles nous apprirent que nous verrions un vieillard âgé de quatre-vingt-quatre ans, affligé de cécité depuis environ un an.

Nous le trouvâmes une bêche à la main, courbé vers la terre. Ses filles nous présentèrent comme des concitoyens ; alors il se redresse et nous dit, avec cette noblesse et cette dignité qui annoncent

un homme bien supérieur à l'état d'un simple jardinier : « Aimables Grecs, mes yeux sont privés du bonheur de vous voir : le flambeau des cieux ne brille plus pour moi ; mais j'aurai le plaisir de vous entendre, et peut-être de vous être de quelqu'utilité ». Son langage correct, sa prononciation pure, nous confirmèrent dans la pensée que c'étoit un citoyen distingué d'Athènes : sa tête avoit un grand caractère ; sa longue barbe étoit blanchie par les ans ; son front étoit large et chauve, son air, grave et doux ; il ne paroissoit avoir éprouvé les outrages du temps que par la perte de la vue ; il nous offrit l'hospitalité. « Je vous traiterai, dit-il, comme le bon homme Hyrée traita les dieux : je suis pauvre ainsi que lui ; mes vases et mes dieux sont d'argile : j'aurois pu m'enrichir comme bien d'autres ; mais une pauvreté honorable est plus douce à l'homme de bien, que les richesses de Crésus ». Selon l'usage de la Grèce, il

ne demanda point nos noms, et nous usâmes de la même discrétion à son égard. En nous mettant à table, il nous dit : « Vous souperez avec mes enfans ; ce n'est pas la coutume d'Athènes, où l'on éloigne les femmes des repas, dès qu'il y a des étrangers ; mais la privation de deux filles si chères me coûteroit beaucoup, et leur sagesse les met au-dessus de la règle ».

Pendant le souper, il nous questionna beaucoup sur nos voyages, principalement sur les mœurs de Sparte ; il sourioit à chaque trait de notre récit, et s'écrioit parfois : « Quelles mœurs ! quels hommes ! On peut admirer Sparte, mais il faut vivre à Athènes. Il est vrai que les Athéniens sont bien légers, bien ingrats ! Ils ont banni Thémistocle ; ils ont fait périr Miltiade dans une prison, lui qui, après la bataille de Marathon, ne demandoit pour récompense qu'une couronne de laurier. — Eh quoi ! il ne l'obtint pas ? — Non, le nommé Soccanès se leva

au milieu de l'assemblée, et dit : « Miltiade, lorsque tu auras combattu seul, tu seras honoré seul ». Ce mot fut très-agréable au peuple, et flatta sa vanité ». Cet honnête vieillard se tut à ces mots, et parut occupé de quelque réflexion intéressante. Tout-à-coup il s'écria : « La gloire, l'ambition, quelles chimères ! quelles passions funestes ! Miltiade, Thémistocle, périssent malheureusement ; Socrate boit la ciguë ; le vengeur de la tyrannie, Dion, meurt assassiné ; Denis le jeune, du faîte des honneurs, tombe dans la poussière : quelle chute terrible que celle de ce tyran couronné de la Sicile ! des marches du trône il descend dans les cabarets de Corinthe, où, avec de viles courtisanes, il buvoit le reste des cabaretiers. Ceux qui se plaignent des rigueurs de la fortune, n'ont qu'à se comparer à ce malheureux Denis ». — « Sa catastrophe, dis-je alors, est d'autant plus étonnante, qu'on assure qu'il avoit de l'esprit et du courage. — On cite des

réponses de lui, qui supposent l'un et l'autre. Un étranger le railloit à Corinthe sur le commerce qu'il avoit eu, pendant les jours de sa splendeur, avec les philosophes, et finit par lui demander à quoi lui avoient servi les leçons de Platon? « A supporter ma mauvaise fortune ». Un roi de Macédoine, à table avec lui, s'égayoit sur les tragédies du vieux Denis son père, et demandoit malignement dans quels momens de loisir il avoit pu les composer? « Vous voilà bien embarrassé! il les composa aux heures que vous et moi, et une infinité d'autres qui nous en faisons accroire, passons à boire et à nous enivrer ». Il me semble que ce Denis a supporté ses revers avec assez de courage. Je compare ces hommes pusillanimes qui gemissent, se désespèrent pour la perte de leurs places, de leurs honneurs, à ces femmes qui pleurent la perte de leurs bijoux et de leurs pompons.... Mais le retour de la soirée nous invite à la promenade : faisons nos libations

tions à Jupiter, et nous irons respirer le frais sur les bords du Pactole ». La libation faite, il prit son bâton, et nous le suivîmes. En approchant de ce fleuve, il nous dit : « Le Pactole n'est pas loin, je le sens à la fraîcheur de l'air ». Cependant il nous faisoit remarquer les riches et excellens vignobles du Tmolus; il nous engagea à y monter pour jouir de la beauté de la vue : nous lui dîmes que nous craignions de le fatiguer. « Oh! s'écria-t-il, je suis encore un jeune homme, je n'ai que quatre-vingt-trois ans; d'ailleurs, je suis fait à la fatigue; je n'ai point passé ma vie sur des lits de pourpre, et je ne veux pas perdre l'usage de mes jambes; suivez-moi seulement ». En effet, il nous précède d'un pas ferme, ne se servant de son bâton que pour éviter les pierres et les obstacles. Phanor et moi le regardions avec étonnement et respect. Il avoit la tête, les jambes et les pieds nus : une tunique d'un coton grossier, un petit manteau nommé

pallium, attaché d'une agrafe de fer, étoient son vêtement et sa parure.

CHAPITRE XIV.

Mœurs des Sardiens. Divinités du Pays. Entretien des deux Amis sur leurs Hôtes.

Dans ce moment, nous entendîmes les accords harmonieux de plusieurs instrumens, entremêlés de chants et de cris de joie. — « Ces concerts, nous dit notre hôte, sont les effets de la dissolution des mœurs de cette ancienne capitale de l'empire de Crésus. Tous les soirs, quand la nuit est belle, la jeunesse des deux sexes s'assemble sur les prairies : là, protégés des ombres mystérieuses de la nuit, ils passent les heures du repos dans les jeux, la danse, les plaisirs de l'amour ; et le jour, au lieu de s'occuper des travaux commandés à l'homme, ils

s'abandonnent au sommeil et à l'oisiveté. Ils ont banni de leur ville tous les arts qui pourroient troubler leur repos : le gouvernement donne des prix à ceux qui inventent des voluptés nouvelles. On abuse de l'extrême fertilité du terroir pour s'exempter du travail, et se livrer à la mollesse. Les hommes mettent tant d'art à se friser, à composer leur teint ; ils sont si efféminés, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans la ville. Au moins, si les femmes empruntoient le voile de la modestie, cette belle image de la vertu ! mais elles n'ont rien de chaste, ni les yeux, ni les oreilles. On voit, chez ce peuple, des sociétés composées des plus belles femmes : ce sont des philosophes d'un genre nouveau ; elles se réunissent pour combiner, imaginer des voluptés nouvelles, ou donner plus d'attrait et de vivacité aux plaisirs ; ces sociétés se nomment *les fleurs*. Cependant la joie des Sardiens est purement extérieure ; ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour

un autre qui leur déplaira bientôt ; leurs ames flétries semblent n'avoir de sensibilité que pour les peines. Une femme ne put dormir de toute la nuit, parce qu'elle avoit vu une souris dans sa chambre. Un homme fut incommodé, pour avoir été éveillé en sursaut par le chant du coq. Leur mollesse les a tellement énervés, qu'ils ne sauroient remuer le moindre fardeau : ils passent leur vie sur des siéges, et se reposent tout le jour sans avoir fait aucun exercice. — Ce tableau des mœurs des Sardiens rappelle celui des Sybarites. — Oui, ces deux peuples ont une parfaite analogie. Les Sybarites sont plongés dans un tel luxe, sont si amollis, qu'ils se glorifient de n'avoir jamais vu le lever du soleil ; ils ont proscrit, comme les Sardiens, tous les coqs et tous les arts bruyans qui pourroient interrompre leur sommeil. Lorsqu'ils invitent des femmes aux sacrifices des festins, c'est un an à l'avance, pour qu'elles aient le temps de préparer leur parure.

Les magistrats proposent des prix aux cuisiniers qui inventeront les meilleurs ragoûts ; et lorsqu'un d'eux en a trouvé un excellent, il est défendu de l'imiter pendant la première année, afin que l'inventeur ait le temps de s'enrichir. Ces peuples, qui peuvent se disputer la palme de la lâcheté et de la licence, sont prêts à recevoir les fers du premier maître ».

Ce vieillard parloit avec beaucoup de facilité et de feu ; je croyois voir le sage Nestor haranguant les Grecs assemblés. Je le priai de me faire connoître les divinités principales et les plus honorées des Sardiens. — « Cybèle, Diane, et surtout Proserpine, sont leurs déesses tutélaires : on célèbre des jeux en l'honneur de cette dernière; on lui sacrifie des vaches noires ; on la couronne de pavots. Mais par-dessus ces divinités, c'est la belle Vénus qu'on adore : elle a des temples où les jeunes filles se prostituent, comme à Babylone et à Cypre ; mais elles se font payer, et avec cet argent

elles se choisissent des maris. Bacchus est encore un des dieux tutélaires du pays, dans lequel on prétend qu'il est né. Hercule y reçoit aussi un culte particulier; il étoit venu dans cette contrée pour tuer un affreux serpent qui la désoloit : il vit Omphale la fille du roi, brûla d'amour pour elle, et, déposant sa peau de lion, sa massue et sa férocité, il prit une quenouille et fila à ses genoux.... Mais voici l'heure de la retraite; le jour s'est éteint : heureux ceux qui en auront fait un bon usage! Regagnons notre gîte, et allons chercher un repos préparé par l'exercice et le travail ».

Après l'avoir quitté, nous nous demandâmes, Phanor et moi, quel pouvoit être ce Grec, dont le front serein et majestueux, l'entretien agréable et instructif annonçoient un homme bien au-dessus du vulgaire. « Qu'il est grand et sublime dans sa simplicité, m'écriai-je! — Oui, dit Phanor, je n'ai cessé de l'admirer, sans négliger cependant ses aima-

bles filles : je les trouve charmantes ; je ne saurois à laquelle donner la préférence. L'aînée a une beauté plus touchante, est douée de plus de grâces ; son caractère paroît plus réfléchi. — La cadette annonce plus de vivacité et d'enjouement. — Ajoutez qu'aux charmes de la figure, ces jeunes beautés joignent une éducation très-cultivée ; leur esprit est orné par la lecture : on le voit aisément par des traits hasardés à propos, et par leur manière pure et élégante de s'énoncer ; c'est le véritable atticisme d'Athènes, joint à la modestie et à la sagesse des femmes de Sparte. Il y a long-temps que nous n'avons vu de ces physionomies qui font naître l'admiration et le respect à côté du désir. — Mais n'oubliez pas que Socrate appeloit la beauté une courte tyrannie. — Et Platon, le privilége de la nature. Je sais déjà leur nom : l'aînée s'appelle Athénaïs ; la cadette, Phaloé ».

CHAPITRE XV.

Occupation du Vieillard. Entretien intéressant. Il se fait connoître.

Notre sommeil fut interrompu, à la pointe du jour, par le chant d'un coq : Phanor le maudissoit. — « Le chant du coq, lui dis-je, est agréable et utile pendant la nuit ; il éveille celui qui dort, avertit le voyageur qui doit se lever matin, et console, par l'espérance du jour, celui à qui la nuit paroît longue ; il est l'ennemi des paresseux. Allons, debout ». Notre toilette finie, nous descendîmes au jardin pour saluer notre hôte : nous n'y trouvâmes personne. C'étoit le moment où les gouttes de rosée brilloient sur l'herbe rajeunie, où l'air raréfié apporte à l'odorat le parfum des végétaux et des fleurs. Le soleil ne blan-

chissoit encore que le sommet des montagnes; nous entendions autour de nous le chant harmonieux des oiseaux, qui saluoient en chœur l'aurore naissante. Nous attendions l'honnête vieillard en respirant la fraîcheur vivifiante du matin. Il parut bientôt, quitta son manteau et son bâton, alla chercher une bêche et un arrosoir, planta quelques herbes potagères, ensuite vint au puits, tira de l'eau et arrosa sa nouvelle plantation. A le voir ainsi travailler, aller, venir, personne n'auroit soupçonné sa cécité. Nous n'osions le distraire; nous le contemplions avec ce silence religieux, que l'on observe par instinct dans un temple, devant la statue du maître des dieux. En arrosant des fleurs, il sembloit les caresser; l'on voyoit son visage s'épanouir au toucher et à la suavité de leurs odeurs. Il planta des échalas à la manière des Grecs, pour soutenir ses vignes; il les élevoit, les arrangeoit, de sorte que leurs pampres fournissoient des ombrages

sous lesquels on pouvoit se promener. Cependant nous l'abordâmes. « Vous voyez, nous dit-il, que la paresse n'est pas notre divinité ; le travail, selon Hésiode, est la sentinelle de la vertu. — On voit que vous aimez la campagne et ses travaux. — Le séjour de la campagne, ses soins, ses plaisirs sont faits pour la vieillesse. Où peut-on trouver, pour se réchauffer, un soleil plus pur, plus ardent ; un feu d'hiver mieux nourri par l'abondance du bois ? L'été, où rencontrerons-nous des asiles plus frais, plus agréables que ceux que nous offrent les bords des ruisseaux et des fontaines ombragés par des arbres touffus ? — Mais, à coup sûr, vous n'avez pas cultivé, toute votre vie, des jardins ; vous avez eu des occupations et des places plus importantes ? — Je vois que vous désirez me connoître, cela viendra. Vous avez l'air honnête et discret ; d'ailleurs, au bord de ma carrière, je n'ai plus les mêmes raisons de me couvrir des voiles du mys-

tère... Mais voici mes enfans : nous allons commencer la journée par rendre hommage aux dieux : nous suivons les usages d'Athènes (*a*) ». Nous entrâmes avec lui dans une chapelle placée dans un coin du jardin. Le vieillard offrit des fruits en sacrifice. Ensuite, avec ses filles, il adressa cette prière à Jupiter : « Roi du ciel, accordez-nous ce qui nous est nécessaire ; refusez-nous ce qui nous seroit nuisible, quand même nous vous le demanderions ». Après cette cérémonie, il nous invita à revenir déjeûner dans une heure. A notre retour, il nous dit : « Allons rejoindre mes filles qui sont dans leur gynécée, ou autrement dans le cabinet de la méditation, occupées à lire ou à écrire ; je les ai accoutumées à l'étude. L'esprit, leur ai-je dit souvent, est l'attribut de l'homme qui l'approche le plus de la divinité ; en négliger la cul-

(*a*) Chaque particulier offroit, à Athènes, des sacrifices sur un autel placé à la porte de sa maison, ou dans une chapelle domestique.

ture, c'est s'assimiler aux animaux : d'ailleurs, les jouissances les plus douces, les plus pures, sont attachées à la pensée, aux productions de l'esprit ; c'est ce que ne peuvent concevoir les ignorans ; ce sont des aveugles-nés qui n'ont pas l'idée de la lumière ».

Le cabinet de la méditation étoit au fond du jardin, au milieu d'un petit bois de lauriers. Une Minerve de bois de citronnier en gardoit l'entrée. Ce petit édifice, quoique d'un goût simple, répondoit peu à la modestie du maître de la maison ; il étoit élégant et très-agréable ; l'intérieur avoit pour tapisserie des tablettes de bois d'ébène, garnies de livres, et deux grands tableaux de prix.

Nous trouvâmes les deux jeunes personnes, le stylet à la main, écrivant d'un air attentif. A la vue du bon vieillard, elles se levèrent, l'embrassèrent et s'empressèrent de l'essuyer. « Qu'écrivez-vous, leur demanda-t-il ? — Nous extrayons des fragmens de vos mémoires,

sur

sur les révolutions et le gouvernement d'Athènes. — Où en êtes-vous ? — Aux Prytanes. — Vous devez savoir cela par cœur. Voyons Athénaïs, parlez-nous-en ; ces étrangers vous écouteront volontiers ». Athénaïs rougit, hésita, nous regarda, baissa les yeux, et puis parla ainsi :

« Les Prytanes forment un tribunal de cinq cents magistrats tirés des dix tribus, au nombre de cinquante par tribu. Pour y être admis, il faut avoir une conduite exempte de tout reproche, soit dans les mœurs, soit dans l'économie de ses biens ; ne rien devoir à la république, avoir fourni son contingent dans les besoins de l'état, et n'avoir point manqué de respect à ses parens. Les Prytanes ont l'administration de la justice, la distribution des vivres, la police générale de la république, et de ce qui regarde la paix et la guerre ; ils s'assemblent au Prytanée ; on leur sert un repas frugal aux dépens du trésor public. — Ajoutez, dit le vieil-

lard, que, dans les temps difficiles, les Prytanes assemblent le peuple, et exhortent chaque citoyen à contribuer, suivant ses facultés, aux besoins de l'état. Dans cette assemblée, chacun, à son tour, déclare à haute voix la somme à laquelle il se taxe, et on l'écrit sur un registre avec son nom. Un prytane, et non les prêtres, offre des sacrifices. Parlez-nous du Prytanée — C'est une salle consacrée à Vesta, où l'on voit toutes les divinités de la république, Vesta, la Paix, Jupiter, Minerve, et les statues des grands hommes d'Athènes. On y garde les loix de Solon, écrites sur un tableau. On y reçoit les ambassadeurs étrangers, et ceux de la république, qui viennent rendre compte de leurs missions. C'est dans le Prytanée qu'on nourrit, aux dépens du public, ceux qui ont rendu des services importans à l'état, et les orphelins dont les pères sont morts dans les combats. — Être appelé, dit notre hôte, aux repas des Prytanes, est

une distinction dont les Athéniens sont fort avares. — Vous devez y avoir été invité souvent, s'écria vivement Phaloé »? Elle rougit à ces mots échappés à sa vivacité. — « Je n'en ai pas moins été frappé de l'ostracisme. — Oui ; mais bien injustement. — Aimeriez-vous mieux que ce fût avec justice? Mais, Athénaïs, achevez ce que vous avez à dire sur le Prytanée. — C'est dans ce lieu que brûle continuellement le feu sacré, entretenu par des veuves (*a*); que sont les magasins pour la subsistance des familles indigentes et vertueuses. — Après ma mort, dont le terme est bien près, mes enfans, vous irez à Athènes, vous me nommerez, vous direz : Il étoit bon citoyen, il aima sa patrie; il fut juste, ô Athéniens, vous le savez ! Il a administré longtemps les revenus de la république, a vécu dans la pauvreté, et ne nous a rien

(*a*) Ce feu sacré n'étoit qu'une lampe qui brûloit continuellement ; on avoit grand soin de l'entretenir.

laissé ! Je ne doute pas, mes chers enfans, qu'à ce souvenir, Athènes ne vous prenne sous sa protection, ne vous nourrisse dans le Prytanée; et peut-être rendront-ils quelqu'honneur à ma cendre ! Ce peuple, quoique léger, est généreux et plein d'humanité ». A ce discours, des larmes coulèrent des yeux de ces jeunes personnes, et l'honnête vieillard en répandit aussi en les embrassant. — « Oui, ajouta-t-il, d'une voix plus ferme, les Athéniens sont bons et compatissans : on ne trouve pas chez eux un seul pauvre demandant l'aumône et déshonorant la ville par sa mendicité; car les mendians sont un affront public fait au gouvernement et aux citoyens.... Mais nos aimables hôtes doivent avoir appétit; il est temps de leur donner à déjeûner ». Plus ce vieillard parloit, plus l'intérêt et la curiosité m'attachoient à lui.

Athénaïs et Phaloé amenèrent une chèvre; leurs mains délicates et blanches

en pressèrent les mamelles, et nous présentèrent, dans un vase d'argile, un lait chaud et pur Athénaïs offrit de l'eau à son aïeul pour se laver les mains. — « Il est vrai, dit-il en riant, que je n'ai pas les mains aussi pures en travaillant la terre, que je les avois en administrant les finances de ma patrie ». Avec le lait, on nous servit des fruits, des figues sèches et du miel. Cependant j'examinois les deux tableaux qui décoroient cette agréable cellule. — « Ils sont en cire, me dit le vieillard : pour leur exécution, on prépare des cires de différentes couleurs ; et par le moyen du feu, on les applique sur le bois ou sur l'ivoire. Ceux-là sont en ivoire (*a*). — C'est donc là le portrait de Thémistocle (car son nom est au bas), un des grands hommes d'Athènes ? — Oui, il avoit des talens supérieurs ; mais une ambition excessive, une jalousie secrète de tout mérite ; son

(*a*) Cette manière de peindre s'appelle *à l'encaustique*.

amour pour l'argent et l'emploi continuel de la fourberie, ternirent un peu ses grandes qualités. Dans sa jeunesse, son libertinage fut si immodéré, que son père le déshérita. Cette flétrissure, au lieu d'abattre son courage, ne servit qu'à l'enflammer. Dès ce jour, il se consacra entièrement à la chose publique, à laquelle il a rendu des services signalés. — Quel est le sujet du tableau? — Il est dans la salle du conseil, vis-à-vis d'Euribiade, général des Lacédémoniens, qui a le bâton levé sur lui; Thémistocle, sans s'émouvoir, lui présente le dos. — Ah! j'entends : le peintre a saisi l'instant où, dans un mouvement sublime, il dit à ce Spartiate : *Frappe, mais écoute.*

L'autre tableau représentoit un homme d'une physionomie grave et imposante; il écrivoit en souriant sur une coquille; un paysan étoit auprès de lui. Ce tableau, contre l'usage, étoit sans nom. « Quelle est l'action de ce tableau,

demandai-je au vieillard, et le nom du personnage qui écrit? — C'est Aristide. — Ah! m'écriai-je avec enthousiasme, Aristide le juste! le premier des hommes, l'honneur et la gloire d'Athènes et de la Grèce entière! — Modérez cet éloge; s'il vous entendoit, vous le feriez rougir. Ce tableau représente un paysan qui, ne sachant pas écrire, s'adresse à Aristide qu'il ne connoît pas, et le prie de mettre sur son têt le nom de ce citoyen qu'il veut faire bannir d'Athènes. Vous savez le reste. Aristide lui demanda pourquoi il vouloit le proscrire? « Parce que je suis ennuyé de l'entendre appeler *le Juste* ». Aristide, sans répliquer, écrivit son nom sur la coquille ». Cependant mes yeux s'attachoient sur le portrait de ce grand homme; je le regardois avec vénération; je demandai s'il étoit ressemblant? A cette question, je vis sourire le vieillard, et plus malignement encore les deux jeunes personnes. — « Il l'étoit autrefois, me dit-il; mais aujourd'hui il

doit être changé. Ce portrait a trente-cinq ans de date ; le temps est un grand destructeur. Le vieux Saturne dévore ses enfans et les pierres même ». Surpris du sourire qu'avoit excité ma question, je reportai les yeux sur le tableau, et je m'aperçus qu'il avoit des traits de ressemblance avec notre hôte. Je lui en parlai ; il me répondit : « On me l'a dit souvent ». Comme je m'aperçus qu'Athénaïs et Phaloé faisoient tous leurs efforts pour empêcher leur rire d'éclater, je ne doutai plus que ce vieillard respectable ne fût l'original du portrait. — « Ah ! m'écriai-je, je ne m'abuse point, vous êtes Aristide ! ce sage, ce juste, ce vaillant citoyen, banni avec tant d'indignité de sa patrie ! — Oui, j'en conviens ; c'est un secret que j'ai gardé quinze ans : mais aujourd'hui le sort de mes petites-filles, que je crains de laisser isolées, abandonnées sur la terre, me fait désirer de retourner dans l'Attique pour les mettre sous la sauve-garde des Athéniens, et les

intéresser en leur faveur, au nom de l'humanité et de mes services. Je suis proscrit depuis quinze ans. Je partis d'Athènes, chargé de soixante-sept ans, et de ces deux jeunes filles, l'une âgée de cinq ans, l'autre de trois. J'ai erré inconnu, fugitif, sous un nom supposé, souvent pressé par l'indigence, en butte à l'adversité; enfin, un sort plus doux m'a conduit dans cet asile agréable par sa situation et sa douce température, où la bonté des dieux verse sur nous les vrais biens, la santé, l'obscurité et le nécessaire. J'ai porté dans mon exil la douce consolation de quelques vertus; et l'injustice et la rigueur des Athéniens ne peuvent me faire oublier ce beau jour, où, dans une pièce d'Eschyle, l'acteur débitant ce vers à la louange d'Amphiaraüs :

Il ne veut pas paroître homme de bien, mais
il veut l'être,

tous les spectateurs jetèrent les yeux sur moi, pour m'appliquer ce vers. J'avoue

que c'est là la plus douce récompense de mon attachement à la vertu et à ma patrie. Thémistocle, après le combat de Salamine, applaudi aux jeux olympiques, pendant toute une journée l'objet des regards de tous les Grecs, avoua que ce jour étoit le plus beau de sa vie : celui où l'on me fit l'application de ce vers, fut aussi le plus beau des miens. — On m'a conté que ce rival jaloux fut la cause de votre bannissement. — Il est vrai ; il sema le bruit que je formois insensiblement une espèce de monarchie sans pompe et sans gardes, que je m'étois rendu l'arbitre de tous les différends, de toutes les affaires ; et le peuple, naturellement fier et enorgueilli de ses victoires, couvrant de la haine de la tyrannie l'envie qu'il portoit à quelque peu de gloire que j'avois acquise, s'assembla de tous les bourgs de l'Attique, et me frappa du ban de l'ostracisme. Mais, loin d'être irrité de l'injustice de cet arrêt, et d'en vouloir à mes concitoyens, je

prononçai cette prière à la porte de la ville : « Fassent les dieux que jamais il n'arrive aux Athéniens aucun malheur qui les oblige à se souvenir d'Aristide, et leur rende ses services nécessaires » ! Je le priai de m'apprendre les formalités de ce fameux ostracisme.

« Pour le prononcer, le peuple s'assemble dans le temple d'Hercule, ou dans le Cynosarge, quelquefois dans la place publique. Là, autour d'un vase entouré des neuf archontes et du sénat, les citoyens écrivent, sur des coquilles ou des tessons, le nom de celui qu'ils veulent bannir, et le déposent dans le vase ; ensuite les magistrats comptent les coquilles ; et s'ils en trouvent moins de six mille, l'ostracisme est nul. Quand le nombre est complet, on compte tous les noms écrits, et celui qui a le plus de voix est condamné. Cet exil dure dix ans, à moins qu'on ne soit rappelé ; mais on laisse aux exilés la jouissance de leurs biens. En effet, le ban de l'ostracisme n'est pas la punition d'un

crime, mais le crime de l'envie, qui veut éloigner de ses yeux le mérite qui la blesse ».

Triste amante des morts, elle hait les vivans !

— « Thémistocle, tourmenté par votre gloire et vos vertus, a toujours cherché à vous nuire. — Hélas ! j'oublie le passé. Ce héros n'est plus ; il ne reste que son nom, sa gloire et ses services. Il ne s'est point empoisonné, comme le bruit en a couru, avec du sang de taureau : ce sang n'est point un poison, j'en ai fait l'expérience ; mais le poison qui l'a tué, c'est le remords et le chagrin. Jeunes gens, voulez-vous être heureux dans la vieillesse, et supporter avec courage et tranquillité les peines de l'existence, faites-vous une bonne réputation ; que la vertu, la probité soient les astres qui règlent constamment votre course. Ménagez-vous, pour l'avenir, des souvenirs agréables ; c'est un parfum qui embaume le reste de la vie. J'ai pardonné depuis long-temps

temps à ce grand homme ; malgré ses torts, je ne me joignis pas à Cimon et Alcméon qui l'accusoient d'un crime capital. Je gardai le silence, affligé de son malheur, sans l'avoir jamais été de sa prospérité ni de sa gloire. Notre rivalité et nos divisions datent de notre enfance : élevés ensemble, nous étions toujours opposés dans nos jeux et dans nos plaisirs ; mais ce que tout le monde ignore, c'est que l'amour irrita ces semences de jalousie. Nous entrions dans l'adolescence, lorsque notre cœur s'enflamma pour la belle Agarista, enfant de notre âge : il n'y a que soixante-dix ans de cette aventure. Animés par la rivalité, peut-être plus que par l'amour, chacun de nous déploya ses petits moyens, ses talens pour obtenir la préférence. J'attachois des fleurs à la porte de ma jeune divinité : un jour je les trouvai arrachées et foulées aux pieds ; devinant l'auteur de cet affront, j'en méditai la vengeance. Vis-à-vis de la maison d'Agarista, de-

meuroit une bonne femme que je connoissois ; je la priai de me prêter sa chambre pour une matinée. A la pointe du jour, j'ornai de fleurs la porte d'Agarista, et m'établis ensuite en sentinelle dans cette chambre, muni d'un grand vase d'eau bourbeuse. Mon rival arrive bientôt, tout radieux, portant une guirlande de roses : il commençoit à détacher les miennes, à les déchirer, quand tout-à-coup le vase versé l'inonde des pieds jusqu'à la tête, et change son allégresse en tribulation. Il m'aperçoit, et, furieux, monte dans la maison. Je ne le craignois pas : nous nous élançons l'un sur l'autre, prêts à nous étrangler. Une lutte vigoureuse commence; mais la bonne femme et deux de ses voisines parvinrent, non sans peine, à nous séparer : Achille et Hector n'étoient pas plus acharnés l'un contre l'autre. La mère d'Agarista, informée de ce combat, termina notre iliade en nous privant de la vue de sa fille. Voilà peut-être l'origine de notre

animosité et de nos dissentions, indépendamment de l'opposition de nos principes et de nos caractères. « O mon cher Thémistocle, s'écria-t-il, en élevant la voix et s'adressant au tableau, tu n'es plus ! La mort a détruit ce guerrier magnanime, avec qui je triomphai à Marathon, à Salamine ! Crois-moi, je te regrette, je ne t'ai jamais haï; j'ai toujours honoré tes brillantes qualités, ton génie supérieur : plût au ciel que tu vécusses encore ! l'amitié réuniroit nos ames épurées, et je finirois, auprès de toi, le peu qui me reste de vie » !

Dans ce moment, la jeune Phaloé nous annonça un officier de Pharnabaze, satrape de Sardes : il entra suivi d'un esclave chargé d'une corbeille. L'officier dit à Aristide qu'il lui apportoit, de la part de Pharnabaze, un léger tribut de son amitié, qu'il le prioit d'accepter. — « Quel est ce tribut, lui demanda Aristide? — Deux pièces d'étoffes de soie brochées en or, pour faire des robes à

vos petites-filles. — Mon cher ami, remportez vos étoffes; remerciez Pharnabaze de ma part et de celle de mes filles ; je craindrois que de si belles robes ne les rendissent plus laides ». L'officier voulut insister ; alors Aristide lui dit : « Un roi de Macédoine envoya cent talens à Solon, qui demanda au messager pour quel motif et dans quelle vue le roi le choisissoit seul, parmi un si grand nombre d'Athéniens, pour un si riche présent ? — C'est que ce monarque vous connoît pour un homme probe et vertueux. — Cela étant, qu'il me laisse ma réputation et ma vertu ». L'officier ne répliqua plus, et s'en retourna avec ses dons. Aristide nous dit alors : « Ces Persans n'ont point d'idée des mœurs et de l'ame d'un citoyen d'Athènes ! Ce présent est sans doute le fruit d'un bon conseil que je lui donnai dernièrement ; j'étois chez lui (car nous nous voyons quelquefois : ce satrape a d'heureuses qualités ; il est homme d'esprit ; mais sa

passion pour l'argent obscurcit son mérite ; il amasse beaucoup et donne peu) ; il me montroit un cabinet qu'il venoit de faire bâtir. Comme j'en louois le dessin et le goût, il me dit : « Je voudrois y faire peindre une idée nouvelle, quelque sujet qui ne fût point déjà dans mon palais.—Faites-y peindre la Libéralité ». Ce trait d'un homme libre l'étonna. « Aristide, dit-il, ne dément pas son caractère de franchise, il transporte en Asie une plante de son pays : mais l'avis est bon, et j'en profiterai ». — « Je ne croyois pas, dis-je à Aristide, que vous fussiez connu de ce satrape. — C'est une suite des événemens de ma vie ; elle a été si agitée, si orageuse depuis mon ostracisme, que le récit vous en pourra intéresser. Je le commencerai ce soir à la promenade ; vous le ferez un jour aux Athéniens, qui l'écouteront peut-être avec quelqu'intérêt. Je m'en vais retourner à mes travaux champêtres. Cependant je vous invite d'aller visiter la ville

de Sardes ; elle mérite l'attention des étrangers ».

CHAPITRE XVI.

Entretien de deux Amis au sujet d'Athénaïs. Aventure terrible.

En allant à Sardes, Phanor me parla beaucoup d'Athénaïs, me vanta ses charmes, les agrémens de son esprit, la noblesse et la décence de son maintien. — « Prenez garde, lui dis-je, gardez bien votre cœur, la pente est douce, mais glissante ; n'oubliez pas que vous êtes ici chez le plus vénérable des Grecs, et que ces jeunes beautés doivent inspirer autant de respect que d'amour : ce sont des roses que la chasteté cultive et couvre de ses voiles ». Phanor m'assura que le plaisir qu'il éprouvoit auprès d'Athénaïs, ne ressembloit en rien à l'amour ;

qu'il en jugeoit par le silence de ses désirs, et qu'il voyoit avec admiration la vertu associée aux grâces.

Lorsque nous entrâmes dans Sardes, l'air étoit embrasé des feux du midi ; le silence, la solitude sembloient seuls habiter cette vaste enceinte ; tout dormoit ou reposoit, fatigué des plaisirs de la nuit : nous la parcourûmes fort à l'aise. Les bords du Pactole sont embellis par des quais et par des arbres qui y projettent une ombre charmante ; les places, les édifices, les temples annonçoient la grandeur et la magnificence. Après nos courses, nous nous assîmes à l'ombre de deux platanes, devant une maison de belle apparence. Nous causions tranquillement avec Phanor, nous examinions le très-petit nombre de passans, lorsque deux esclaves sortirent de cette maison, l'air inquiet et empressé ; bientôt il en sort un troisième, courant à toutes jambes : nous entendions du tumulte ; les portes étoient ouvertes. Ai-

guillonnés par la curiosité, nous traversons un péristile entouré de colonnes de marbre : au fond, aux deux côtés de la porte, on voyoit des sphinx d'un beau granit. Nous n'osions pénétrer plus avant; la magnificence du lieu nous imposoit.

Cependant on alloit, on venoit sans faire attention à nous; le bruit continuoit; nous crûmes même entendre des gémissemens, des cris de douleur. Enfin, la curiosité l'emporte, et nous suivons plusieurs femmes dans une première pièce ornée de quatre statues. La porte de la seconde pièce étoit fermée, mais elle s'ouvrit : une femme, l'air effrayé, vint à nous, et nous demanda si nous étions médecins? — « Oui, répondit hardiment Phanor. — Entrez donc vite, venez secourir ma pauvre maîtresse! elle souffre, elle se meurt! l'infortunée étoit si heureuse, se portoit si bien ce matin! quel malheur affreux » ! En nous parlant ainsi, elle s'arrachoit

les cheveux, égarée de douleur. Cependant nous entrons. Quel appartement! quelle magnificence! il resplendissoit d'or. Au milieu étoit un bassin de marbre, d'où s'élançoit un jet d'eau qui répandoit la fraîcheur; les bords du bassin étoient entourés de vases de jasmins et des fleurs les plus belles; une grande porte et deux fenêtres ouvertes offroient en perspective un superbe jardin. Mais quel contraste terrible! quel tableau touchant! Une jeune femme, jetant des cris perçans, défigurée, étoit couchée sur un lit d'or et de pourpre, ou plutôt sur le lit de la mort; de nombreux esclaves s'empressoient de la secourir. On fit avancer Phanor, prétendu médecin grec, qui, fort embarrassé de son rôle, commanda à tout hasard un vomitif. Cependant je considérois cette infortunée: sa figure devoit être charmante; mais ce visage, séjour des Grâces et des Ris, se décomposoit; sa bouche se tordoit; ses beaux yeux éteints s'enfonçoient

dans leurs orbites; ses traits paroissoient renversés; ses cris aigus nous déchiroient le cœur. Il y avoit, dans une niche revêtue d'argent, une petite statue de Vénus du même métal. Une femme apporta un brasier à ses pieds, y brûla de l'encens et des parfums : toutes les femmes alors se prosternèrent, gémissant, pleurant, implorant la déesse; la malade même la supplioit par des cris déchirans : mais les prières boiteuses ne montèrent point jusqu'au trône de la mère des Amours. Dans ce moment, des médecins entrèrent, suivis d'une foule de curieux; l'appartement fut rempli. Phanor céda bien vîte la place aux Esculapes, qui, étonnés de la violence du mal, ne trouvoient dans leurs livres ni conseils, ni remèdes; leurs avis se contrarioient. Nous entendîmes tout-à-coup un cri général : « Le voici ! le voici » ! On se range, on laisse un espace; et je vois entrer un jeune homme d'une figure brillante, magnifiquement habillé, suivi

de plusieurs esclaves ; dès qu'il aperçoit cette jeune victime, qu'il entend les accens de sa douleur, il se précipite sur elle, l'arrose de ses larmes, frappe la terre des pieds, crie aux médecins : «Sauvez-la, sauvez-la ; rendez-la moi ». Ceux-ci s'agitoient, donnoient des potions, des cordiaux, des élixirs ; rien n'opéroit : on fit sortir tous les étrangers. Nous entrâmes dans le jardin par une allée de daphnoïdes, pavée d'une pierre de stuc. Entre chaque arbre, on voyoit les statues les plus voluptueuses ; des Amours, des Syrènes, des Léda : au bout de cette allée charmante, étoit un petit temple soutenu par huit colonnes de porphyre ; il renfermoit la statue de Vénus, de grandeur humaine ; c'étoit une très-bonne copie de la Vénus de Gnide de Praxitèle : aux deux côtés de cette chapelle couloient deux fontaines dans des bassins de marbre. On voyoit dans ce jardin des berceaux, des bains délicieux, des grottes tapissées des co-

quilles les plus rares. « Quel dommage, dis-je à Phanor, de quitter ce séjour de délices, et de mourir dans le sein des voluptés » ! A ces mots, un homme qui étoit auprès de nous, et qui balbutioit notre langue, nous aborda et nous dit : « Etrangers, je connois votre pays, j'y ai fait la guerre; et quoique vous nous ayiez bien battus, je n'en aime pas moins votre nation ». Nous le remerciâmes de cet attachement ; et profitant de l'occasion, je le priai de me dire quelle étoit cette jeune beauté qui mouroit si cruellement, et ce jeune satrape qui se désespéroit ?— « Je vais satisfaire votre curiosité : allons nous asseoir loin de la foule, sous ce berceau de lilas ». Nous entendîmes alors, dans l'appartement de la malade, des sanglots, des cris épouvantables ; on crioit : *Elle se meurt ! elle est morte !* Nous y courons : elle venoit d'expirer. Cette fleur de beauté, ce visage charmant, où l'amour, le désir, la volupté avoient emprcint tous leurs charmes,

charmes, inspiroient alors l'horreur et l'épouvante : il étoit noir, livide ; nul trait n'étoit reconnoissable. Le jeune homme cependant embrassoit son corps, vouloit se poignarder : on l'arrête, on l'arrache à cet objet funeste, on l'entraîne. Nous sortîmes aussi avec notre nouvelle connoissance, et nous refugiâmes tout rêveurs dans le jardin. « Quelle mort affreuse ! s'écria notre compagnon ; dans l'âge des jouissances ! à dix-huit ans ! avec une si riante perspective ! Elle a passé la nuit dans ce jardin éclairé de mille lampions : le souper le plus délicieux, la musique, la danse, les parfums, l'amour, tout enchantoit les sens de cette aimable mortelle. Au point du jour, elle a volé dans les bras de son nouvel amant, dans ce même lit, dans ce salon superbe où la mort l'attendoit. Il n'y avoit pas deux heures que Pharnabaze l'avoit quittée. — Quoi ! ce jeune homme est Pharnabaze ? — Oui, le fils de notre satrape ; et son amante

infortunée se nommoit Statira. Elle est d'une naissance honnête : son père avoit un grade honorable dans les troupes de Xercès ; il fut tué au passage des Thermopyles, où nous perdîmes plus de vingt mille hommes : il laissa Statira au berceau, sous la garde de sa mère, qui, jeune et belle, suivit la pente des plaisirs. L'éducation que reçut sa fille, fut celle qu'on donne dans un pays sans mœurs et sans philosophie : dès leur enfance, on ne leur parle que de parure, de plaisirs, de l'art de plaire ; on ne les exerce qu'aux talens de la musique et de la danse ; à douze ans, l'amour devient déjà leur principale occupation. Statira, à l'aurore de ses beaux jours, fut entourée d'un essaim d'adorateurs ; mais sa mère, dont la fortune étoit très-modique, favorisoit et protégeoit particulièrement le jeune Mazarès, dont le père vivoit avec elle depuis long-temps. Cet homme étoit parvenu à une grande opulence, par tous les sentiers obliques

de l'intrigue et de la subtilité : ses principes n'avoient que son intérêt et sa fortune pour bases. Son fils, plus heureux, né avec une ame douce et honnête, brûla de l'amour le plus tendre pour la belle Statira, qui l'accueillit favorablement. Leur mariage étoit arrêté : mais son père, le croyant trop jeune encore, et de plus poussé par l'ambition, voulut l'envoyer auparavant à Persépolis, pour le faire connoître au grand roi, et l'avancer dans la faveur. Pendant son absence, le jeune Pharnabaze vint joindre ici son père ; il avoit tout ce qui peut séduire une jeune personne : les grâces de la figure, la jeunesse, le ton, le luxe le plus élégant, son nom, la puissance de son père, enfin, tout ce qui éblouit un sexe vain et fragile. Il vit Statira, et s'enflamma pour elle. Les désirs des grands, semblables aux éruptions des volcans, renversent tous les obstacles : Pharnabaze fut aimé. Sur ces entrefaites, Mazarès revint de Persépolis,

et vola aux pieds de son amante qui, déjà formée à la dissimulation, le reçut avec l'air de l'intérêt et du plaisir. La noce s'apprête, les fêtes se préparent ; mais la veille de l'hymen, hier, au commencement de la nuit, Statira s'enfuit et vint trouver Pharnabaze dans ce palais, que l'opulence et le goût avoient embelli pour la recevoir.

» Voici ce que j'ai appris au sujet de cette affreuse catastrophe : ce matin, Statira, après le départ de son amant, a pris un consommé ; soudain elle a ressenti des coliques d'entrailles; les convulsions ont commencé. On a cherché aussitôt la femme qui avoit administré ce fatal breuvage ; elle avoit disparu : les soupçons se sont tournés sur Mazarès et son père, et je crois qu'on a donné des ordres pour les faire arrêter. Cependant je doute que le jeune homme soit capable d'un pareil forfait : quant à son père, je lui rends toute la justice qu'il mérite ; et s'il n'a pas commis le

crime, il est digne d'en être l'auteur. Si vous voulez, nous irons chez lui pour voir ce qui se passe ». Nous traversâmes encore l'appartement de la malheureuse Statira : elle étoit déjà abandonnée ; une vieille femme pleuroit auprès d'elle. La solitude, la taciturnité de ce salon, une heure auparavant chargé de tant de monde, l'aspect de ce cadavre portoient la tristesse et l'effroi dans notre ame. Nous passâmes rapidement. «Hélas! disions-nous, hier on l'adoroit : aujourd'hui elle inspire l'horreur » ! Nous nous rendîmes dans la rue où logeoit Mazarès : la foule obstruoit déjà les passages. « Comme cet événement, nous dit notre conducteur, a éveillé tout le monde ! Il n'en falloit pas moins pour arracher mes chers concitoyens à leurs lits et à leur paresse. Dans ce moment, nous vîmes passer le jeune Mazarès, conduit par la garde : il étoit sans bonnet, les cheveux épars, les mains chargées de fers ; on l'avoit trouvé dormant d'un pai-

sible sommeil : son regard, son visage, sa contenance annonçoient moins la terreur que l'étonnement de se voir traduit à travers une foule immense, sans soupçonner le motif d'un pareil traitement ; car il ignoroit la mort de Statira. On n'avoit pas trouvé son père : on présumoit qu'il s'étoit évadé avec sa barbare complice. Cette fuite justifioit son fils. Nous le suivîmes au tribunal de la justice. Un des juges lui demanda où étoit son père ? — « Je l'ignore, répondit-il, avec l'air de la plus grande vérité : il m'a embrassé au point du jour, en me disant qu'il alloit se mettre au lit. Je me suis couché aussi, et je dormois, lorsqu'éveillé en sursaut, je me suis vu arrêté, enchaîné, maltraité ; et pourquoi? qu'ai-je fait ? quel est mon crime»? Le juge lui répondit qu'on l'accusoit de la mort de Statira. — « Quoi ! Statira est morte, s'écria-t-il avec l'expression de la plus vive douleur ! quoi ! si promptement ! Mais comment ? par quel

genre de mort? — Elle a été empoisonnée. — Ah ! malheureuse ! ah ! ma chère Statira ! Pardonnez, elle m'a trahi, abandonné ! mais je l'aimois depuis quatre ans, et je l'aime encore plus que jamais ! — Et c'est ton père qui a commis cet exécrable attentat ! — Mon père ! non, il en est incapable. — Eh bien ! c'est donc toi ? Qu'on le mette à la torture ; qu'on lui arrache l'aveu de son crime. — Abrégez mon supplice ; donnez-moi la mort. Je mourrai sans peine : mais épargnez mon père, il n'est point coupable ». Tout-à-coup un esclave se présente, en s'écriant : » Ce jeune homme est innocent ! son père seul a mérité la mort » ! A ces mots les juges l'interpellent, et lui ordonnent de déposer tout ce qu'il sait. « J'étois présent, dit-il, lorsque son père, hier au soir, vint lui annoncer la fuite de Statira. Il resta immobile. « Quoi ! tu ne réponds rien, lui dit le vieux Mazarès ? tu ne songes pas à la vengeance ? — Me venger ! et de

qui ? — De Statira, de cette perfide. — De Statira ! que j'ai aimée si long-temps ! de celle que j'aime éperdument encore ! quelle soit heureuse, et je lui pardonne. — Lâche amant ! fils indigne ! Eh bien ! c'est moi qui te vengerai, qui vengerai ton père, notre honneur ». A ce discours, j'ai vu son fils tomber à ses pieds, gémir, pleurer, le supplier et demander la grâce de Statira. Enfin, le vieux Mazarès a paru se rendre ; mais pendant toute la nuit, il est sorti, rentré. Ce matin, une vieille femme, l'air fort alarmé, est venue, lui a parlé en particulier : bientôt il a demandé des chevaux, et ils sont partis soudain ». Pendant ce récit, le jeune Mazarès, la tête courbée, le front pâle, gardoit le silence, versoit des pleurs. Les juges lui demandent s'il reconnoît l'esclave ? Il avoue qu'il appartenoit à son père. Alors toute l'assemblée s'écria qu'il n'étoit point coupable, qu'il falloit briser ses fers. Les magistrats, entraînés par les cris de la

foule et leur propre conviction, le renvoyèrent absous ».

Cependant le soleil baissoit, l'heure du souper approchoit ; nous remerciâmes notre guide, et prîmes congé de lui en promettant de venir le revoir.

CHAPITRE XVII.

Souper d'Aristide. Anecdotes.

ARISTIDE nous attendoit : il avoit fait dresser la table auprès du puits pour être plus au frais. Il nous demanda si la chaleur ne nous avoit pas incommodés dans notre course? « Non, du tout, nous y sommes habitués. — Voyez combien vous êtes heureux de pouvoir supporter l'inclémence des saisons, combien vous évitez de sensations douloureuses, et combien de plaisir vous vous procurez » ! Les jeunes personnes nous servirent un

repas frugal, mais assaisonné par la propreté. Nous nous assîmes sur des siéges de bois, et le plaisir et la gaieté s'y assirent avec nous. Je contai la triste aventure dont nous venions d'être les témoins. « Voilà, s'écria Aristide, où conduit la mauvaise éducation, la licence des mœurs! Mes amis, sans les mœurs, la société, au lieu d'ennoblir l'homme, le dégrade, l'investit d'une foule de maux et de chagrins inconnus à l'homme de la nature.

Au milieu du repas, on apporta à Aristide une lettre de Pharnabaze, qui lui disoit qu'il ne mettoit pas au rang de ses amis ceux qui refusoient ses présens, et qu'il étoit très-affecté du renvoi des étoffes destinées à ses filles. Aristide répondit sur-le-champ par Athénaïs : « Qu'il n'acceptoit point ce qui lui étoit inutile ; mais que, pour lui prouver son estime et le prix qu'il attachoit à son amitié, il le prioit de lui envoyer quelques graines de chicorées et de laitues, pour semer dans son jardin, et un vase d'argile pour cuire

ses légumes, sa fille cadette ayant cassé celui dont il se servoit depuis cinq ans ». Nous sourîmes, Phanor et moi, de la simplicité de la demande. « Pharnabaze, dit Aristide, a de la peine à concevoir qu'on puisse refuser de l'or et des présens : la première fois que je le verrai, je lui raconterai mon aventure avec Callias mon parent ». Je le priai de nous en faire le récit. — Je laisse ce plaisir à Athénaïs. J'ai quelques plantes à arroser avant la promenade, où je dois vous raconter mon odyssée. Au reste, je ne cherche point à m'excuser sur la chère un peu trop philosophique de ce souper. Le vieux Denis, prié chez les Lacédémoniens, fut très-mécontent du repas, sur-tout du brouet noir. « Je n'en suis pas surpris, lui dit l'un d'eux, le meilleur assaisonnement y manque : la fatigue, la soif et la faim. — Je vous ferai, lui dis-je, la même réponse que Timothée fit à Platon : « Votre table non-seulement est très-agréable au moment du repas, mais elle l'est encore

le lendemain, quoiqu'on n'y soit plus ».

Nous restâmes avec les deux sœurs ; mais Phaloé nous quitta, disant qu'elle savoit cette anecdote depuis dix ans, et qu'elle la conteroit aussi bien que sa sœur. Athénaïs répondit qu'elle lui céderoit volontiers le plaisir de cette narration ; mais Phaloé refusa.

Phanor se rapprocha le plus près qu'il put de la belle Athénaïs, et lui prêta une oreille attentive.

« Mon aïeul avoit un cousin-germain, nommé Callias, citoyen très-riche, porte-torche des mystères (*a*), qui fut poursuivi en justice par ses ennemis qui vouloient sa mort. Le jour du jugement, ils passèrent rapidement sur les prétendus chefs d'accusation, mais s'étendirent beaucoup sur un fait étranger au procès. « Vous connoissez, dirent-ils aux juges, Aristide, fils de Lysimachus, dont cha-

(*a*) Le porte-torche est admis aux mystères les plus secrets, la tête ceinte d'un bandeau.

cun

cun loue l'intégrité et la sagesse ? Vous le voyez dans nos assemblées avec un habit tout usé, et sans doute ce pauvre homme meurt de faim chez lui ! Eh bien ! Callias, son cousin-germain, le plus opulent des Athéniens, l'abandonne et le laisse dans la misère, lui, sa femme et ses enfans, quoiqu'Aristide lui ait rendu de très-grands services ». Heureusement pour Callias, mon aïeul n'étoit pas éloigné ; il courut à son secours : il vit que les juges étoient mal disposés pour lui. Alors il se leva au milieu de l'assemblée, et déclara que Callias l'avoit souvent pressé d'accepter de l'argent, mais qu'il avoit toujours refusé. « Aristide, dit-il, doit plutôt souffrir la pauvreté, que recevoir les bienfaits d'un homme riche : on trouve assez de gens qui usent tant bien que mal de leur fortune ; mais il n'est pas facile d'en trouver qui supportent la pauvreté avec courage et patience : il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux qui en rougissent ». Ce discours

fit tomber l'accusation, et Callias fut absous ».

Phanor dit alors galamment à Athénaïs, qu'il ne savoit pas ce qui étoit plus doux, ou de la voir, ou de l'entendre. — « Et moi, s'écria plaisamment la jeune Phaloé, croyez-vous que j'ai dormi cent dix ans, comme Epiménide, qui sortit d'Athènes à l'âge de quarante ans, et en avoit cent cinquante lorsqu'il y revint? Je veux vous conter aussi une anecdote, qui fait beaucoup d'honneur à mon aïeul. Il fut nommé trésorier-général d'Athènes, et il se conduisit dans cette place d'une manière bien différente des autres trésoriers, oiseaux de proie qui s'engraissent de la substance de la nation. Sur le point de rendre ses comptes, Thémistocle, secondé par tous les commis du trésor, osa l'accuser de péculat et de dilapidation, et le fit condamner à une amende; mais les principaux de la ville, les gens honnêtes et éclairés, s'opposèrent à l'iniquité de ce jugement; non-seulement

mon aïeul fut absous, mais il fut réélu trésorier pour l'année suivante. — Je me vengeai, dit Aristide qui rentroit, et donnai aux Athéniens une leçon mémorable. Je feignis de me repentir de ma première gestion; j'affectai beaucoup de condescendance pour tous les employés: je n'examinois point les comptes, chacun pouvoit voler impunément; de sorte que toutes ces sangsues, gorgées de biens, me comblèrent de louanges, et agirent vivement pour me faire nommer une troisième fois. Le jour de l'élection, lorsque je vis tous les suffrages réunis en ma faveur, je me levai, et d'un ton grave et sévère: « Athéniens, m'écriai-je, lorsque j'ai administré vos finances avec toute la fidélité et la vigilance d'un homme de bien, j'ai été bafoué et traité comme un infame: maintenant que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je suis un homme admirable et le meilleur des citoyens. Je rougis plus de la faveur que vous me faites aujourd'hui,

que de la flétrissure que vous vouliez m'imprimer l'année dernière, et je suis indigné de voir que, pour obtenir votre bienveillance, il faille commencer par plaire aux méchans ». Thémistocle, continua-t-il, se moqua de mon discours; et comme on louoit mon désintéressement, il dit que les éloges qu'on me prodiguoit appartenoient moins à un homme, qu'à un coffre-fort qui garde fidellement un dépôt ». Ce grand homme nous fit ce récit d'une voix si pleine, avec tant de chaleur, qu'on l'auroit cru devant les Athéniens, et dans la vigueur de l'âge. Il se reposa un moment; ensuite il nous dit : « La fraîcheur du soir laisse respirer les habitans de l'air et de la terre, et les appelle au repos et à la jouissance; venez jouir des charmes d'une belle soirée et du magnifique spectacle d'un soleil couchant. « O jour! s'écria-t-il; ô lumière éclatante, tu ne frappes plus mes yeux! tu ne réjouis plus mon ame! Les saisons, les années reviennent; le jour ne

revient plus pour moi ! J'ai près de moi mes enfans, je les touche, je les presse sur mon sein ; j'entends leur douce voix, mais je ne les vois plus ; une nuit éternelle m'environne ! O Dieu suprême ! j'ai joui quatre-vingt-deux ans de la beauté, de la splendeur de tes sublimes ouvrages ; hélas ! je n'ai plus que mes souvenirs » ! Nous cherchâmes alors à diminuer l'amertume de ses regrets : « Croyez, dit-il, que je supporte cette perte avec patience, il en est de plus douloureuses. Je me rappelle qu'un roi, je ne sais lequel, donna l'option à un coupable d'avoir les mains coupées, ou les yeux crevés : le criminel demanda qu'on lui permît de faire l'essai des deux supplices. Pendant trois jours, il se fit lier les mains, et pendant les trois autres on lui banda les yeux ; et d'après cette épreuve, il préféra d'avoir les yeux crevés... Mais donnez-moi mon bâton, et conduisez-moi sur cette petite colline, où l'air est si pur et si frais : vous y en-

tendrez le récit de mes aventures ». Phaloé donna le bras à son père, et Phanor eut l'adresse de suivre avec Athénaïs. Il l'aimoit déjà, il l'avoit trouvée poursuivant un papillon. — « Est-ce que vous voudriez le fixer, lui dit-il en souriant? — Non, il n'a point d'ame; si je formois un pareil projet, j'aurois des vues plus relevées ». Elle avoit cueilli une rose; Phanor la lui enleva, et voulut ensuite la lui rendre.— « Non, dit-elle, gardez-la (*a*), j'en ai enlevé les épines ».

Dès que nous fûmes sur la colline, nous plaçâmes Aristide au milieu de nous, et le priâmes de commencer son histoire.

(*a*) Sono i vezzi esca d'amore.

CHAPITRE XVIII.

Aventure d'Aristide. Son Séjour dans une caverne.

« Après le bannissement de Thémistocle, Athènes se remplit de sycophantes et de délateurs ; ils attaquèrent les citoyens les plus puissans et les plus vertueux. Le peuple, naturellement fier et insolent, enflé de ses prospérités, les écoutoit, les encourageoit. Un certain Diophante, homme obscur, démagogue bas et flatteur, osa m'accuser de concussion, et d'avoir reçu de l'argent des Ioniens, lorsque j'imposois des tributs. Je fus condamné à une amende de cinquante mines (2,500 l). Hors d'état de la payer, il fallut, à l'age de soixante-sept ans, m'exiler de ma patrie.

» J'avois perdu mon fils Lysimachus,

et je partis, emportant avec moi, comme Énée, mes deux petites-filles et mes dieux Pénates. Fatigué des affaires, et encore plus de l'injustice, de l'inconséquence et de la méchanceté des hommes, les méprisant sans les haïr, une obscurité douce et paisible devint l'unique objet de mon ambition. Je m'embarquai de nuit au Pyrée, sur un vaisseau marchand, sous le nom d'Agésias, car je voulois être ignoré du monde entier. Arrivé à Smyrne, je me logeai dans un faubourg, près de la mer, chez un pêcheur. J'y occupai une petite chambre; et un seul plat de légumes, soir et matin, nourrissoit ma famille et moi. Cependant notre hôte, de temps en temps, nous régaloit d'un peu de poisson; sa femme, douce et charitable, m'aidoit à soigner mes petites-filles, à apprêter mes légumes; et moi, pour payer leurs bienfaits, je raccommodois leurs filets; j'apprenois à lire à leur enfant, âgé de sept ans. Cette réciprocité

de services et de soins forma entre nous des liens d'affection, qui rendoient notre société agréable. Le bon homme de pêcheur me prenoit pour un petit marchand ruiné par l'inconstance des mers ou de la fortune. Je jouissois, depuis un an, de cette vie simple et obscure, lorsque le spartiate Lysander, vainqueur des Athéniens, fit publier, dans les villes maritimes de l'Ionie, un ordre à tous les Athéniens de se retirer au plutôt dans leur patrie, sous peine de mort. Mon hôte, qui ne soupçonnoit pas que ce décret pût me regarder, ne m'en fit part qu'au moment où la flotte ennemie entroit dans le port de Smyrne. Aussitôt Lysander ordonna des perquisitions ; heureusement mon hôte en fut averti. Le temps pressoit : il prend ses filets, les charge sur mes épaules. Je marche devant lui, courbé sous le poids; il me suit. Nous passons à travers les satellites, nous entrons dans son bateau, et nous sortons du port avec l'ap-

pareil de la pêche. Il me conduisit dans une caverne située sur les bords de la mer, à vingt stades de la ville. Le soir, il vint avec mes enfans et des vivres.

» Cette caverne est environnée de rochers qui en cachent l'entrée, et la garantissent de la violence des vents. Elle est d'abord peu spacieuse et basse ; mais elle s'él ve et s'élargit insensiblement. Un ruisseau d'une eau excellente coule aux pieds des rochers, et les fentes qui s'y trouvent laissent pénétrer les rayons du soleil ; l'air intérieur y est très-pur et sans humidité. Mon hôte, chaque matin, m'apportoit des subsistances. C'est dans cette solitude profonde, dans cet antre ténébreux, que je mesurois le néant de la vie. Oppressé par le chagrin, un jour je m'écriai : « O vertu ! ne serois-tu qu'un fantôme ? Epicure auroit-il raison ? Les dieux sont-ils indifférens à nos vices, à nos vertus, au bonheur et au malheur des hommes ? Non, ce système répugne trop

à ma raison et à mon cœur. L'homme vertueux est l'objet de l'attention des dieux, qui lui destinent une récompense immortelle comme eux ».

» Je commençois à supporter cette vie sauvage, occupé de mes enfans, de leur éducation : mais un jour, ô jour terrible ! j'en frémis encore! l'heure où l'on m'apportoit les vivres étoit passée, et personne n'avoit paru. Je restai en sentinelle tout le jour ; il s'écoula, et l'on ne vint point. Quelle horrible situation ! des larmes inondèrent mon visage. Ce n'étoit pas sur moi que je pleurois : que la mort m'eût paru douce ! je pleurois sur mes pauvres enfans : ils demandoient du pain, je n'avois rien à leur donner. La nuit, je ramassai quelques coquillages sur le bord de la mer ; ce léger aliment rétablit un peu leurs forces épuisées. Pour moi, je me soutins avec de l'eau et quelques racines sauvages. Mes enfans dormirent jusqu'au jour. Que je fus loin de goûter les douceurs du sommeil ! A

leur réveil, leur premier cri fut du pain. Je les embrassai et pleurai. J'attendis, dans la plus terrible agitation, l'heure où nos vivres arrivoient. Hélas ! l'heure, la journée passèrent, et personne ne parut. J'étois anéanti. Mes enfans ! mes enfans ! m'écriai-je ; ils étoient couchés, et pleuroient de besoin. Athénaïs, plus âgée de deux ans, et qui voyoit mes larmes, me dit : « Mon père, ne pleurez point, je n'ai qu'un peu d'appétit ». Ce mot approfondit ma douleur. Dès qu'il fut nuit, je me traînai sur le bord de la mer ; j'y cherchai des coquillages : mes enfans les dévorèrent. Quelle nuit ! que de tableaux funestes effrayoient mon imagination ! J'entendois mes filles qui gémissoient même en dormant. Lorsque le jour perça les ténèbres : « O soleil ! m'écriai-je ; ô lumière immortelle ! m'éclaires-tu pour la dernière fois ! Et toi, père de la nature, être suprême, termine aujourd'hui mon existence ; j'ai rempli ma carrière : mais prends pitié de

mes

mes enfans ! à peine ils entrent dans la vie » ! Athénaïs m'appela ; elle n'osoit plus demander du pain, elle s'étoit aperçue que ce mot me déchiroit le cœur : mais elle me demanda des coquillages ; je lui en promis. J'étois décidé, si l'on ne m'apportoit rien dans la journée, de braver le danger et d'abandonner ma destinée aux hommes et aux dieux. Toutes mes forces défailloient ; à peine pouvois-je me soutenir. Cependant je me traîne à l'ouverture de la caverne : ô joie pure et délicieuse ! ô souvenir éternel ! j'y trouve des comestibles en abondance. Je me jette à genoux, et remercie avec transport cette providence qui veille sur l'homme vertueux. Ce jour est le plus beau de ma vie. Les victoires de Marathon et de Platée ne me donnèrent point une joie aussi intime, aussi pure ; c'est que la joie d'une victoire naît peut-être de la vanité, et celle que je ressentois avoit sa source au fond du cœur, dans l'instinct de la nature. Cependant je n'é-

tois pas encore rassuré sur l'avenir ; j'ignorois quel homme ou quel dieu avoit eu pitié de ma misère.

» Le lendemain, au lever du soleil, je me cachai derrière un rocher, d'où je découvrois au loin sans être vu. Je vis bientôt arriver un homme inconnu, chargé d'un panier : il en tira des vivres, les déposa à l'entrée de la caverne, et se retira soudain, sans jeter aucun regard autour de lui. Cet honnête pourvoyeur me continua ses bons offices pendant cinq mois, toujours avec le même silence et la même discrétion. Cependant ce mystère m'inquiétoit. Quel étoit cet homme ? qu'étoit devenu mon ami le pêcheur ? Enfin, un matin, comme j'attendois, tapi dans ma niche, je crus le reconnoître. Il arrivoit ; je cours à lui avec un cri de joie, je me jette à son cou. Lui, tout transporté, me serre dans ses bras, me témoigne tout le plaisir qu'il sent à me revoir. Il m'apprend que les Spartiates ayant voulu le

faire monter sur leur flotte, il s'étoit caché ; qu'on l'avoit découvert et mis en prison ; que pendant trois jours il n'avoit pu parler à personne ; qu'enfin il s'étoit décidé à servir dans la marine de Sparte, et qu'alors il avoit confié ma destinée à un ami honnête et discret, en lui faisant jurer qu'il ne chercheroit ni à me voir, ni à me connoître. Il ajouta : « Je vous ai trouvé un vaisseau qui vous transportera en Thrace : je suis assuré de la probité du capitaine ; il n'exige pour votre passage qu'une légère somme, que j'ai déjà payée ». J'acceptai la proposition, en lui disant : « Mon ami, je contracte une dette sacrée ; j'espère pouvoir m'en acquitter un jour. A mon défaut, je compte sur les dieux ».

CHAPITRE XIX.

Établissement d'Aristide en Thrace. Physique du Climat. Mœurs des Habitans. Comment Aristide gagne sa vie.

» Je m'embarquai pour Héraclée de Thrace ; je remontai le fleuve Eginus, et je m'établis entre lui et le mont Sacré. Je pris une chaumière dans un village. Mes talens pour enseigner à lire me devinrent inutiles ; les Thraces sont encore trop agrestes. Pour gagner ma vie, je me louai comme mercenaire à un homme qui avoit un grand domaine et de nombreux troupeaux. L'agriculture, dans ces contrées, est très-peu avancée. Je lui donnai des conseils, je dirigeai sa culture ; bientôt il me mit à la tête des travailleurs, et je doublai le produit de ses récoltes.

Mon exemple, mes exhortations inspirèrent aux habitans le goût de l'agriculture. Orphée adoucissoit leurs mœurs par les accords mélodieux de sa lyre; et moi, nouveau Triptolème, par les bienfaits et les travaux de la campagne. Cependant ce climat me fatiguoit, il est triste; les hivers sont rigoureux et longs, quoique sa latitude promette une température plus douce; mais les montagnes y attirent les nuages et les neiges. De plus, la rusticité de ces peuples dégoûte bientôt l'ame d'un Athénien. Les Thraces ne craignent pas la mort; ils croient que leurs ames reviendront sur la terre, ou qu'elles iront dans un séjour plus heureux; d'autres pensent seulement que la mort est préférable à la vie.

» Chez ceux qu'on nomme Trauses, lorsqu'il naît un enfant, ses parens, assis autour de lui, font l'énumération des maux dont l'homme est investi pendant son existence, et les gémissemens suivent ces réflexions : mais, à la mort

d'un homme, ils se livrent à la joie, et le félicitent d'être délivré des peines de ce monde.

» Les Crestonéens, autre peuple de Thrace, ont le droit d'avoir plusieurs femmes. A la mort de l'époux, il s'élève entr'elles de grandes contestations pour nommer la plus chérie du défunt, et celle qui emporte les suffrages est immolée par le plus proche parent sur le tombeau de son mari, et enterrée avec lui. Cette préférence est un malheur et un affront pour les épouses rejetées.

» D'autres Thraces ont coutume de vendre leurs enfans, à condition qu'on les emmenera hors du pays. Ils permettent à leurs filles de se livrer à ceux qui leur plaisent; mais, une fois engagées dans les liens du mariage, elles perdent leur liberté, et sont étroitement gardées. Les maris les achètent fort cher de leurs parens. Les nobles portent des stigmates sur le corps, pour marque de noblesse.

» Rien de si honorable à leurs yeux

que l'oisiveté, la guerre et le pillage ; et rien de si méprisable que le travail de la terre. Leurs divinités sont Mars, Bacchus et Diane. Les rois seuls honorent Mercure dont ils prétendent tirer leur origine, et ne jurent que par lui.

» J'ai assisté aux funérailles d'un riche du pays : son corps fut exposé pendant trois jours. On immola plusieurs sortes d'animaux, ensuite on prépara un grand festin. Pendant les apprêts, les pleurs et les gémissemens continuèrent toujours. Le repas fini, ils brûlèrent le cadavre, et, après l'avoir enseveli, élevèrent un petit tertre sur le tombeau, et des jeux de toute espèce furent célébrés.

» Les Thraces chez qui j'étois, ne boivent pas de vin. A leurs repas, ils allument un grand feu, y jettent une sorte de graine, dont la vapeur les enivre ; d'autres habitans, au contraire, sont fort adonnés à cette boisson, dans laquelle ils mettent du miel. S'ils manquent de vin, ils composent une liqueur forte avec

du froment fermenté. Ils offrent à leurs dieux des victimes humaines en sacrifices, sur-tout au moment d'entrer en campagne. Lorsqu'il tonne, ils lancent leurs flèches dans les airs pour menacer les dieux.

» Les Gètes se croient immortels, et pensent que celui qui meurt va trouver leur dieu Zalmoxis. Tous les ans ils tirent au sort pour lui envoyer l'un d'eux en députation. Voici comme ils s'y prennent : trois Gètes tiennent chacun une javeline, la pointe élevée ; d'autres saisissent le député, le lancent en l'air, de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, c'est une preuve que le dieu est propice ; s'il en échappe, c'est un méchant qu'ils maltraitent, et ils en députent un autre avec des instructions.

» J'appris alors que le jeune Cyrus, fils de Darius, roi de Perse, avoit le commandement de toutes les satrapies de l'Asie mineure, qu'il résidoit à Sar-

des, et s'y faisoit chérir par sa douceur et sa générosité. Cette ville est célèbre par la beauté de son climat, par ses eaux, ses vergers, ses campagnes riantes. Je résolus d'aller m'y établir, de confier à ce jeune prince mon secret et ma vie. Mon âge et mes malheurs, me disois-je, l'intéresseront, et il protégera mes enfans. Je m'abandonnai à ma destinée. Notre voyage fut heureux...... Mais je sens, à la fraicheur de l'air, que la nuit règne dans les cieux, il est temps de rentrer dans notre colombier; et si mon récit vous intéresse, demain je vous en dirai la suite ».

CHAPITRE XX.

Passion de Phanor. Moyen qu'il emploie pour faire connoître son Amour. Souper. Anecdote de Cimon.

Dès que nous fûmes retirés, Phanor me parla d'Athénaïs. « Je l'aime, dit-il, avec toute la vivacité d'une première passion ; je sens que c'est elle que mon ame égarée cherche depuis long-temps : je suis tellement épris, que je crois qu'il entre du maléfice dans mon amour ; lorsque ses yeux se tournent sur moi, il me semble que, de cet organe enchanteur, il s'échappe des émanations, une matière si subtile et si pénétrante, que mon ame en est aussitôt embrasée, comme si le feu du ciel l'avoit atteinte. — Vous donnez un grand pouvoir à l'œil : d'où vient donc que cette matière, ces émanations me laissent tranquille, ne me font aucune

impression? — C'est sans doute que vous n'avez nul rapport avec elles, que nulle sympathie ne les attire. — Ajoutez que je n'y crois pas. — Je ne force personne à croire; mais expliquez-moi ce phénomène. Un de mes amis a vu une souris qui tournoit autour d'un crapaud qui, la gueule béante, la regardoit d'un œil fixe. La souris décrivoit, en criant, des cercles autour de lui, qui diminuoient à chaque tour; enfin, elle finit, malgré sa résistance, par se jeter dans la gueule du reptile. Eh bien! n'étoit-ce pas la fascination de l'œil qui entraînoit forcément cette pauvre souris? L'œil d'un homme en colère, un œil ardent d'amour et de volupté, ne remuent-ils pas votre ame, n'échauffent-ils pas vos sens? d'où vient un tel effet, si ce n'est des corpuscules de cet œil qui les pénètrent? Je vous dirai bien plus; j'attribue l'explosion subite de mon amour à l'imprudence que j'eus, le lendemain de mon arrivée, de rester long-temps assis sur le siége où s'assied et se re-

posecette belle Athénienne : c'est depuis ce moment que mon ame a respiré tous les feux de l'amour ; car vous devez vous rappeler que la veille j'étois indecis entre les deux sœurs. — Oui, tout cela peut arriver à l'aide de l'imagination. Mais vous cherchez en vain une cause étrangère : rappelez-vous l'eau de la fontaine Salmacis, dont vous avez bu si imprudemment ; elle fait son effet. — Seroit-il possible? y croyez-vous? — Mais vous êtes amoureux ; et moi, qui ai refusé d'en boire, je ne le suis pas. Au reste, Athénais mérite l'attachement le plus vrai, le plus tendre : les grâces, les vertus, ses charmes, la justesse, la solidité de son esprit, une mémoire cultivée en font un être des plus aimables, des plus intéressans. — Oui, il faudroit avoir le cœur ceint d'un triple acier, pour ne pas l'adorer. — Cependant j'aimerois mieux la brillante Théano, Aspasie aux belles formes, la tendre Théophanie....—Vous raillez? — Il me paroît que vous ne se-

riez

riez pas de l'avis d'Euripide, qui dit dans sa Médée, qu'il seroit à souhaiter que la nature pût découvrir un secret pour perpétuer le genre humain sans l'interposition des femmes, que les hommes en seroient plus heureux. — Euripide étoit un fou mélancolique, qui a payé de sa vie sa haine et ses propos contre les femmes ; car l'on assure que, pour se venger, elles l'ont mis en pièces..... Mais la nuit s'avance, dormons : peut-être que Morphée vous enverra, par la porte d'ivoire, un songe charmant, qui vous offrira Athénaïs souriant à vos feux sous un berceau de roses ».

Notre réveil fut tardif. Nous trouvâmes nos hôtes dans le jardin. Aristide bêchoit ; les deux sœurs donnoient à manger aux chèvres, aux jeunes poulets ; les pigeons venoient becqueter dans leurs jolies mains. Nous les aidâmes, nous nous promenâmes avec elles, et, après notre déjeûner, elles rentrèrent dans leur gynécée ; et Phanor et moi allâmes

nous égarer dans la campagne. Phanor, tout rayonnant, me dit qu'il avoit trouvé un moyen ingénieux pour expliquer son amour à la belle Athénaïs. « Nous étions sous un peuplier, un peu éloignés de vous; un chardonneret chantoit et voltigeoit autour de sa femelle; Athénaïs le regardoit et l'écoutoit. « Je voudrois bien, m'a-t-elle dit, entendre le langage de ces petits êtres charmans; ils doivent se dire de jolies choses! — Je puis vous servir d'interprète. Un de mes oncles, aruspice à Thèbes, s'est appliqué à l'étude de leur langue, et m'a initié dans cette connoissance. — Vous avez là un heureux talent: voyons, rapportez-moi leur conversation. — Volontiers: écoutons. « J'ai voyagé, dit l'amant, dans bien des pays; j'ai vu beaucoup d'oiseaux de votre sexe, je n'en ai jamais trouvé d'aussi aimables que vous ». — Voilà un oiseau bien galant! — Il ajoute: « Il semble que la nature ait répandu sur vous avec profusion toutes les grâces,

tout ce qui séduit les yeux, tout ce qui parle à l'ame. Les bois de l'Elysée, où se promènent les ombres heureuses; le jardin des Hespérides, dont les arbres portent des fruits dorés, sont moins beaux que ce séjour enchanté par votre présence ». Il se tait à présent. — Cet oiseau paroît aimable; cependant ne trouvez-vous pas qu'il est trop flatteur? — Ce n'est pas à nous à juger du mérite de ce qu'il aime; mais on voit, à l'expression qu'il met dans ses propos, qu'il parle d'après ses sentimens. Mais, écoutons; il recommence: « Il n'y a que trois jours que je vous connois, et depuis trois jours je vous aime. La flèche de Jupiter n'est pas plus rapide que le trait dont vous avez percé mon ame ». — Ce petit animal a de l'esprit; et que lui répond son amante? — Rien, jusqu'à présent; que répondriez-vous à sa place? — Que celui qui sait aimer, et dont la louange délicate, quoiqu'exagérée, part du fond du cœur, mérite au moins de la recon-

noissance ». Vous vous êtes alors avancé, et notre entretien a fini. — Votre amour, dis-je à Phanor, commence sous d'heureux auspices ; l'espérance vous ouvre une perspective riante ; mais songez que la fille d'Aristide, parée de ses vertus, de celles de son père, est une divinité dont on ne doit approcher qu'avec des pensées pures comme un rayon du jour. — Je le sais : sa décence, son éducation, sa modestie, son nom commandent la vénération. Je forme des projets dignes d'elle ; et si j'ai le bonheur de les faire agréer, je vous prierai d'obtenir l'aveu du sage et juste Aristide ».

Au retour de notre promenade, nous soupâmes auprès du puits ; c'étoit la salle à manger des beaux jours. Maintes personnes du voisinage vinrent y puiser de l'eau. Je dis à Aristide : « Il me paroît que votre jardin est ouvert à tout le monde, comme celui de Cimon, fils de Miltiade. — Oui, comme lui je me plais

à répandre mes richesses ; et mes richesses sont l'eau de mon puits. Cimon avoit l'ame si noble, si généreuse, qu'il avoit fait enlever les clôtures de ses jardins, afin que les nécessiteux et les étrangers pussent cueillir ses fruits et ses légumes. Il avoit un souper simple et suffisant pour grand nombre de personnes, et tous les pauvres y étoient admis. Dans les rues, il se faisoit suivre de plusieurs domestiques bien vêtus; et lorsqu'ils rencontroient quelque vieillard mal habillé, l'un d'eux troquoit d'habit avec lui : ils portoient aussi des sacs d'argent, que Cimon faisoit distribuer à ceux qu'il soupçonnoit dans la misère. Enfin, ce magnifique Athénien avoit fait de sa maison un prytanée public ; de sorte qu'il nous ramenoit au siècle d'or, où tous les biens étoient communs. Ce grand homme est mort en Cypre, jeune encore, au service de sa patrie ; et ses ossemens ne sont point à Athènes ! on ne lui a point encore élevé de monument ! moins

honoré que le chien de Xantippe, qui repose sous un tombeau ». Je lui demandai l'histoire de ce chien de Xantippe. « Les Athéniens, à l'approche des Perses, furent obligés d'abandonner leurs foyers, leurs temples, leur patrie. Xantippe avoit un chien qu'il ne put embarquer. Ce fidèle ami le suivit à la nage, et mourut d'excès de fatigue en abordant au rivage de Salamine. Xantippe le fit enterrer au lieu même de sa mort, et son tombeau existe sous le nom de *Cynossema* (sépulture du chien). . . . Mais voici l'heure de la promenade ; je vous dois la suite de mes aventures : allons reprendre nos places d'hier ». Athénaïs lui donna le bras, et Phanor en eut de l'humeur ; il se flattoit de lui interpréter encore sur la route le langage des oiseaux.

Nous rencontrâmes une troupe à cheval, leste et brillante, à la tête de laquelle étoit le jeune Pharnabaze, l'air serein et radieux, faisant caracoler son

cheval, et plaisantant avec ses camarades. J'en fus étourdi : je l'avois vu, la veille, désespéré, s'arrachant les cheveux, se jetant sur le corps de la belle Statira, invoquant la mort, voulant se poignarder; et déjà le rire, le plaisir avoient succédé à ce grand désespoir. J'en marquai ma surprise à Aristide. — « Ce jeune homme, me répondit-il en souriant, a plus de philosophie que vous ne pensez; c'est un véritable disciple du Portique : comme le sage, il s'élève au-dessus de la douleur, il ne s'émeut de rien. Belle leçon pour les jeunes filles, qui se persuadent si aisément que leurs amans ne pourroient survivre à leurs rigueurs ou à leur perte ! Pharnabaze étoit amoureux du plaisir, et non de sa maîtresse; il en trouve ailleurs, il en profite et se console ».

CHAPITRE XXI.

Suite des Aventures d'Aristide. Description du Palais de Cyrus. Son Entretien avec ce Prince.

LORSQUE nous eûmes atteint la petite colline de la veille, Aristide nous dit : « Je me rappelle qu'hier soir nous étions arrivés à Sardes en bonne santé, quoiqu'un peu las du voyage. Je descendis à l'auberge la plus obscure. Dès le lendemain je demandai à l'hôte à quelle heure je pourrois voir Cyrus? Il fut étonné de la question; et après m'avoir mesuré de la tête aux pieds, il me répondit avec un ris sardonique, que sans doute il seroit visible pour moi en tout temps. « Venez-vous solliciter des secours, quelque petite place? — Non, répondis-je, indigné de ce ton insolent; je ne viens de-

mander à tes concitoyens que du bon sens, et à ton maître des égards pour moi ». Ce ton ferme lui imposa, et il me dit l'heure où l'on ouvroit les portes du palais. Je traversai la ville, vêtu comme à présent, nu-pieds, tête nue, le visage ombragé d'une barbe épaisse. Les passans s'amusoient à me considérer; ils m'examinoient comme un animal curieux. Je trouvai dans la première cour une garde nombreuse qui me laissa passer : on m'arrêta dans la seconde. Je demandai à l'un des esclaves, si quelqu'un d'eux entendoit le dialecte ionien? « Moi, me répond le plus apparent de la troupe. — Eh bien! va-t-en dire à Cyrus qu'un Grec veut le voir et lui parler ». Cet homme, au lieu d'y aller, me toisoit et me regardoit fixement. — Obéissez, lui dis-je, en jetant sur lui un regard d'indignation et de fierté, et apportez-moi la réponse ». Ce ton le décida, et il partit. Je m'assis, en attendant, sur une pierre, exposé à l'ardeur du soleil,

ce qui étonnoit beaucoup les soldats de la garde, qui, la tête couverte de leur cittaris (*a*), se blottissoient dans l'ombre. Ma figure hétéroclite les amusoit ; on me regardoit, on parloit, on rioit tout bas ; mais aucun ne fut assez hardi pour me railler en face. Dans cette situation, je songeois à ma gloire passée. « Voilà donc cet Aristide qui, dans sa jeunesse, a partagé à Marathon les lauriers de Miltiade! qui a triomphé avec Thémistocle à Salamine ! qui remporta la victoire de Platée, à la tête des Athéniens ! que les Grecs réunis nommèrent pour présider à la levée des taxes, et revêtirent d'une autorité illimitée » ! — « Ajoutez, dit Athénaïs, que le temps de votre commandement fut nommé le règne de Saturne, et l'heureux sort de la Grèce. — Il est vrai, ma fille. » Le voilà, disois-je, cet Aristide, sur une pierre, à la porte

(*a*) C'est le nom du bonnet des Perses ; il est pointu : celui du roi étoit orné d'un ruban bleu et blanc.

du palais d'un satrape de Perse, sans gloire, ignoré, confondu, proscrit, pauvre, abandonné, dédaigné même par une tourbe de vils esclaves ! O fortune ! ce sont là de tes jeux » ! Je me rappelai dans ce moment le trop fameux Crésus, ce roi de Lydie, qui, dans cette même ville qu'il éblouissoit de son faste, de l'éclat de ses richesses, tomba du haut de son trône dans les fers de Cyrus. Mes réflexions furent interrompues par le retour du messager, qui m'annonça que son maître ne seroit visible que dans deux heures. « Retourne, et dis-lui que je n'ai pas le loisir d'attendre ; qu'un jeune homme doit des égards à la vieillesse, et un satrape persan à un Grec libre » ! L'esclave ouvroit de grands yeux, restoit tout ébahi, et se détermina, non sans peine, à porter ma réponse. Cyrus consentit enfin à me recevoir. Je traversai plusieurs salles que décoroient l'or, la soie, l'argent, les statues les plus belles, les vases les plus

élégans ; je marchai sur de riches tapis : mais la salle où étoit Cyrus, entouré de la foule des courtisans, surpassoit les autres en goût et en magnificence : le parquet étoit une mosaïque des plus beaux marbres ; les murs étoient revêtus d'un albâtre éclatant ; huit colonnes de porphyre soutenoient un dôme, où le pinceau de plusieurs grands maîtres avoit peint, à fresque, Vénus sortant du sein des eaux, environnée des jeunes Néréïdes et des Amours qui voltigeoient autour d'elle. Le jeune prince étoit sous ce dôme, couché sur un lit d'argent, que couvroit un riche tapis. J'avoue que je fus surpris du luxe, de la richesse, du goût et de la fraîcheur de ce salon ; mon imagination ne s'étoit rien figuré d'aussi riant. Mais je me ressouvins du mot de Diogène chez Platon, et je dis comme lui : *Je foule aux pieds le luxe et l'orgueil de Cyrus*. Les habits des courtisans, chamarrés d'or et de pierreries, ajoutoient à l'enchantement et à la splendeur du spectacle.

spectacle. On raconte que Solon, traversant le palais de Crésus, prenoit chaque courtisan pour le roi. J'aurois pu tomber dans la même erreur. Quand je parus, la foule m'ouvrit un passage ; je la traversai d'un pas ferme et la tête levée. Les plus sensés me regardoient avec surprise ; la jeunesse, qui formoit le grand nombre, rioit de la bizarrerie de mon costume et de ma figure. Je m'arrêtai devant Cyrus, qui, sans bouger de sa place et compromettre sa dignité, me demanda, dans le dialecte ionien, mon nom, mon état, ma patrie, et ce que je désirois de lui. « Fais retirer, lui dis-je, cette folle jeunesse, que l'aspect d'un homme libre étonne, et je me nommerai ». Cyrus fit un signe, et tout s'éclipsa. Il me considéra alors attentivement, et je m'aperçus qu'il prenoit de moi une idée avantageuse. — « Nous voilà seuls, me dit-il ; parle, qui es-tu ? — Un Athénien qui a fait beaucoup de mal aux Perses, et qui pense assez bien

de toi et de ta générosité, pour venir, dans ses malheurs, te confier sa destinée et te demander l'hospitalité. — Ton nom? — Aristide d'Athènes : le connois-tu? — Aristide! oui : tes vertus et ta gloire ont traversé nos climats». En prononçant ces mots, il se lève et me tend la main; ensuite il me fit asseoir auprès de lui, et nous eûmes une conversation très-longue sur les affaires de la Grèce et d'Athènes. Ce prince, âgé seulement de vingt-trois ans, avoit l'esprit orné de rares connoissances : un caractère heureux, une générosité brillante, les qualités les plus aimables le rendoient cher à toute la Perse : mais je m'aperçus que, dévoré d'ambition, il formoit de vastes projets de conquêtes». Savez-vous, lui dis-je, quel gouffre est la guerre; que de sommes d'argent il engloutit? — J'ai tout prévu; déjà j'ai amassé des trésors considérables. — Ecoutez ce petit apologue. « La Lune pria un jour sa mère de lui faire un manteau juste à sa taille.

Ma fille, répliqua la mère, comment cela se peut-il? tu n'es pas un seul jour dans la même forme; tu croîs et décroîs sans cesse; ce manteau ne t'iroit plus dès qu'il seroit fait ». Il en est de même des dépenses de la guerre; on ne sauroit fixer les fonds que ce monstre peut absorber. Dans un de nos temples d'Athènes, on voit la statue de la Paix, qui tient entre ses bras Plutus sous la forme d'un jeune enfant: à Thèbes, par une idée aussi philosophique, il est dans ceux de la Fortune. Oui, la paix, fille du ciel, est la source du bonheur et des richesses. La guerre, allumée par des vues d'ambition, est une injustice criante ». Ce jeune satrape, embarrassé par mes raisonnemens, mais nullement persuadé, changea de propos: il me dit qu'il plaignoit la destinée d'un homme tel que moi, proscrit, pauvre, fugitif. — « Je vous suis obligé; mais je vous dirai comme Aristippe, que la pauvreté vaut mieux que l'ignorance, puisque celle-là

n'est qu'une privation de richesses, au lieu que celle-ci est un défaut d'esprit ». Nous parlâmes des mœurs de la Perse. Cyrus convint que, jadis mâles et sévères, elles avoient rapidement décliné vers la corruption. « Notre éducation si sage, si admirée, tombe aujourd'hui en désuétude. Depuis le grand Cyrus, les Perses sont divisés en quatre classses : celle des enfans, celle des jeunes gens, des hommes faits et des vieillards. Les enfans, dès l'âge de cinq ans, apprennent à monter à cheval ; avant cette époque, ils restent entre les mains des femmes, afin que, s'ils meurent dans ce premier âge, leur perte cause moins de regrets à leurs pères.

» Nous avons une place publique séparée en quatre parties, pour les quatre différentes classes ; chacune d'elles a douze gouverneurs. Ceux des enfans sont pris parmi les vieillards, ceux des jeunes gens chez les hommes faits : on enseigne très-peu de grammaire, mais les règles

les plus exactes de la justice et de la morale. On leur peint l'ingratitude comme le vice le plus odieux ; on s'attache à les rendre modestes, tempérans : du pain, du cresson, de l'eau sont leur nourriture et leur boisson ordinaire. Les principaux exercices consistent à tirer des flèches et à lancer des dards ; telle est leur vie jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Alors ils passent, pour dix ans, dans la classe des jeunes hommes, où ils sont occupés à suivre et à servir le roi, à exécuter les ordres des magistrats, à arrêter les voleurs ; la nuit ils couchent autour du palais, dans les places publiques, et font la garde dans la ville. La moitié d'eux suit le roi à la chasse une fois le mois ; ils vivent durement, et s'accoutument aux fatigues de la guerre. Les dix ans expirés, ils entrent dans la classe des hommes, où ils continuent à servir les magistrats, et deviennent magistrats eux-mêmes. L'âge de cinquante ans les place au rang des vieillards ; alors ils ne

sortent plus de leur pays, et finissent leur vie dans un repos honorable. Ils instruisent les jeunes gens, sont juges dans les causes civiles et criminelles, et nomment les magistrats. J'ajouterai à ce récit, qu'un officier est préposé pour dire tous les jours au roi, lorsqu'il s'éveille : « Souvenez-vous, seigneur, d'accomplir les ordonnances d'Oromaze ». Cyrus, après ce récit, me demanda quelques détails relatifs à moi dans les principales affaires où je m'étois trouvé. « A Marathon, lui dis-je, nous étions dix généraux qui commandions alternativement ; lorsque mon tour fut venu, je cédai le commandement à Miltiade, pour enseigner aux autres généraux à préférer la patrie à leur amour-propre. Mon exemple fut imité ; cependant Miltiade eut la délicatesse de ne livrer la bataille que le jour où le commandement lui appartenoit.

» A l'époque de celle de Salamine, j'étois banni d'Athènes depuis trois ans ;

j'appris que Thémistocle, général de la flotte athénienne, et Euribiade de celle de Sparte, étoient divisés; qu'Euribiade vouloit quitter Salamine, effrayé de la multitude de vaisseaux ennemis qui fermoient l'entrée du golfe. Tout exilé que j'étois, je partis d'Egine; je traversai avec mille dangers la flotte persane, et j'arrivai de nuit à la tente de Thémistocle : je le fis prier, sans me nommer, de venir seul me parler; mon aspect l'étonna singulièrement. « Thémistocle, lui dis-je, renonçons à toute dissention; qu'une plus noble émulation s'élève dans nos ames! disputons à qui de nous deux servira mieux la république; je viens me ranger sous tes ordres, et t'aider de ma personne et de mes conseils.—J'admire, répond Thémistocle, votre générosité, votre zèle pour la patrie; je ne puis que vous imiter, j'en aurai le courage ». Il me confia ensuite la ruse par laquelle il vouloit tromper l'ennemi; et ma voix dans le conseil fut utile à la chose pu-

blique et à Thémistocle, puisqu'elle fit adopter son projet. — Peut-être Aristide est le seul homme capable d'une si haute vertu. — Dites un républicain. Je me rappelle un fait assez singulier de ce grand capitaine. Il marchoit à l'ennemi, et ne trouvoit pas dans ses soldats cette ardeur qui promet la victoire ; il leur fit remarquer l'acharnement avec lequel deux coqs se battoient. « Voyez, leur dit-il, le courage indomptable de ces animaux ; cependant ils n'ont d'autre motif que le désir de vaincre ; et vous, qui combattez pour vos foyers, pour les tombeaux de vos pères, pour votre liberté. . . » ! Ces mots ranimèrent le courage de l'armée, et lui assurèrent la victoire. En mémoire de cet événement, les Athéniens instituèrent une espèce de fête, qu'on célèbre par des combats de coqs. — Je crois qu'à Platée vous commandiez les Athéniens? — Oui, j'avois cet honneur ; et j'avoue que je fus saisi d'admiration à la vue de l'ordonnance et de l'intrépidité de l'ar-

mée des Spartiates. Avant la bataille, ils se peignèrent, arrangèrent leurs cheveux, couvrirent leurs têtes de chapeaux de fleurs, se frottèrent d'huile et d'essences. Lorsque l'armée fut rangée, les joueurs de flûte jouèrent l'air de la chanson de Castor ; Pausanias, leur roi, l'entonna, et marcha le premier ; les combattans suivirent, répétant la même chanson, tous l'air joyeux, marchant d'un pas ferme et en bon ordre. Ce que j'ajouterai d'intéressant sur cette bataille, c'est que les vainqueurs ayant élevé un trophée à la victoire, nous envoyâmes consulter l'oracle sur le sacrifice que nous devions faire. Il nous ordonna de dresser un autel à Jupiter, mais de n'offrir aucun sacrifice qu'après avoir éteint tous les feux du pays, profanés par les ennemis, et avoir apporté de Delphes un feu pur et sacré. Nous obéîmes. Euccbidas de Platée court de grand matin à Delphes, se purifie, s'asperge d'eau sacrée, se couronne de laurier, prend un tison allumé sur

l'autel, revient à toutes jambes, et rentre dans Platée au coucher du soleil ; il salue ses concitoyens, leur remet le tison, tombe et expire à leurs pieds. Il avoit fait, dans un jour, mille stades. Les Platéens l'enterrèrent dans le temple de Diane, avec cette épitaphe : *Ci-gît Euchidas, pour être allé à Delphes, et en être revenu le même jour.*

» Voici les honneurs funèbres qu'on rend tous les ans aux Grecs morts à la bataille de Platée.

» Le 16 de maïmactérion (décembre), on fait, à la pointe du jour, une procession précédée par un trompette qui sonne la charge : après lui, marchent plusieurs chariots remplis de couronnes et de branches de myrte ; les chariots sont suivis d'un taureau noir ; ensuite viennent des jeunes gens qui portent des cruches pleines de vin, de lait, et des fioles d'huile et d'essences ; aucun esclave ne peut se mêler dans cette cérémonie : la pompe est fermée par l'archonte, ou premier

magistrat des Platéens, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, et tenant une urne dans sa main. Dans tout autre temps, il lui est défendu de toucher le fer, et de porter d'autre vêtement qu'un habit blanc. Dès que cette procession est arrivée aux tombeaux, l'archonte puise de l'eau dans la fontaine avec son urne, lave les petites colonnes, les frotte d'essences, égorge ensuite le taureau sur un bûcher. Après avoir adressé des prières à Pluton et à Mercure, il invite les vaillans morts, à ce festin, à ces effusions funèbres, et verse une coupe de vin, en criant à haute voix : « Je présente cette coupe à ces guerriers valeureux, morts pour la liberté ».

» La conversation tourna sur la politique. Cyrus me demanda sous quel gouvernement je voudrois vivre? — « Sous celui où personne n'est sujet que de la loi, et où la loi est plus puissante que les hommes. — Où existe-t-il? — Je ne sais. La société la plus heureuse et la plus af-

fermie, est celle où il y a le plus d'égalité. — D'accord; mais cette égalité ne peut exister que dans une très-petite agrégation d'hommes pauvres et relégués sur des rochers. Une trop vaste démocratie est une chimère, parce qu'un tel état est nécessairement riche et puissant, et que la cupidité, l'avarice, l'ambition, le libertinage l'agitent en tout sens, et y allument des volcans, dont les fréquentes éruptions le renversent bientôt. J'ai lu dans un de vos poètes, qu'Éole tient les vents enchaînés dans des cavernes profondes, sans quoi leur fureur, leur souffle impétueux dévasteroient la terre. Un jour, à la prière de Junon, Éole les déchaîna : aussitôt les tempêtes, la nuit, les orages bouleversent, couvrent les mers de naufrages, offrent par-tout la terreur et la mort. Cette image est celle de la turbulence démocratique. On confond souvent la liberté politique avec la liberté civile. Celle-ci influe sur toute la société; chaque individu jouit de ses bienfaits :

bienfaits : elle fait aimer le régime sous lequel on vit. La liberté politique ne répand ses avantages que sur une très-petite partie du peuple : souvent les seuls ambitieux, les intrigans en profitent. Pour être parfaitement libre, il faudroit vivre comme les Scythes, errer de déserts en déserts, emportant sur des chariots ses richesses, sa famille et ses dieux. La liberté civile peut exister dans tout gouvernement tempéré, sous la monarchie même. La meilleure constitution, selon moi, est celle où toutes les passions sont comprimées, et dont les ressorts sont les plus simples. Un de vos philosophes prétend que l'état monarchique est le plus solide. Le bonheur du peuple, dans cette constitution, dit-il, est attaché à la vertu d'un seul. Sous l'aristocratie, il dépend de la vertu de plusieurs, et dans la démocratie, il est lié à la vertu de tous. Or, il est plus aisé de trouver un homme vertueux, que cent, que vingt mille réunis. Ce n'est pas le mode du

gouvernement qui fait le bonheur de la société, ce sont les vertus des chefs et des magistrats. — Si vous n'étiez pas Cyrus, si vous n'étiez qu'un citoyen obscur, voudriez-vous être né Athénien ou Persan ? — Athénien, mais par amour-propre. Pour qu'une constitution soit ferme et inébranlable, il faut que le chef suprême, ou les premiers magistrats si c'est une oligarchie, inspirent au peuple, par leur faste et leur naissance, ce respect d'opinion, ce sentiment de leur supériorité, qui, frappant l'imagination, contiennent plus que la morale et les loix. Vos Athéniens même conviennent qu'ils étoient heureux sous Pisistrate, et que le règne de son fils, Hypparchus, étoit celui de l'âge d'or. Si le peuple est gouverné par ses égaux, il les méprise, et les ambitieux, les démagogues profitent de ce mépris pour troubler l'ordre, renverser les autorités, et se mettre à leur place.— Je suis de votre avis ; voilà pourquoi je préfère l'aristocratie tempérée à

la démocratie. Un jour un Lacédémonien conseilloit à Lycurgue d'établir le gouvernement populaire, dans lequel le moindre citoyen auroit autant d'autorité que le plus grand. — « Commence, lui dit-il, à l'établir toi-même dans ta maison ».

» Cyrus voulut me loger dans son palais; il m'offrit de l'argent et des meubles. Je refusai tout. « Faites-moi louer, lui dis-je, sur les bords du Pactole, une cabane avec un petit jardin, je le travaillerai; du produit, je paierai mon loyer, et nourrirai ma petite famille. Au reste, je vous demande le secret sur mon nom; j'ai pris celui d'Agésias. J'espère trouver, auprès de vous, ma sûreté et mon repos ». Il me le promit, et m'assura qu'il veilleroit à ma tranquillité comme à celle de la ville. Il me pria de venir le voir de temps en temps : j'y consentis, à condition que ses gardes ne m'arrêteroient plus à la porte de son palais, et qu'il ne me feroit pas attendre. Notre

entretien avoit duré près de deux heures, au grand étonnement des courtisans, qui s'épuisoient en conjectures sur moi, sur mon nom, sur cette visite. Mais leur surprise fut encore plus grande, lorsqu'ils virent Cyrus m'accompagner en causant avec moi d'un air familier et affectueux.

» De retour à mon auberge, mon hôte me demanda si j'avois vu le prince, et si j'en étois content? — « Oui, mon ami, il m'a traité selon mon goût; sers-moi de même un bon plat de légumes ».

» L'heure du souper arrivée, cet homme vint m'annoncer que j'étois servi. Il me faisoit de grandes salutations, me traitoit avec cérémonie et respect, me prioit d'agréer ses excuses, s'il n'avoit pas eu pour moi tous les égards que je méritois. Je lui répondis que j'étois fort content de lui, et que je le dispensois de tout compliment et de ses révérences. Je vais me mettre à table, et je trouve un repas délicat et somptueux. « Mon ami,

lui dis-je, qui t'a commandé ce festin ? as-tu oublié que je ne t'ai demandé qu'un plat de légumes » ? Il me répondit qu'un officier de Cyrus étoit venu de sa part lui ordonner de me bien traiter. — « Emporte ton souper, laisse-moi seulement ces légumes ; et si cet officier revient, dis-lui que je conseille à ce prince de garder ses vivres, qu'il a plus de monde à nourrir que moi ». Mais la fin de mon histoire nous meneroit trop loin; Morphée nous attend, allons jouir de ses bienfaits ».

NOTES.

(1) Cette célèbre statue fut renversée par un tremblement de terre, au bout de cinquante-six ans ; mais, abattue, elle étonnoit encore l'imagination : ses flancs entr'ouverts offroient de vastes cavernes. Un roi d'Egypte qui s'empara de Rhodes, chargea neuf cents chameaux de ses débris, qu'il fit transporter à Alexandrie.

(2) Dans le pays de Jagrenate, aux Indes, cette coutume existe encore. On y célèbre tous les ans une fête qui dure huit jours, et le nombre des pélerins passe souvent celui de deux cent mille. Une superbe machine de bois, posée sur six roues, est présentée à la vénération des devots : c'est sur ce char triomphal, orné des figures les plus ridicules, et tiré par soixante hommes, qu'est placée la statue du dieu, qu'on transporte d'une pagode à l'autre. Pendant cette procession, il périt toujours beaucoup de monde : les uns sont étouffés par la foule ; les autres se précipitent

volontairement sous les roues du char, pour en être écrasés; ce qu'ils regardent comme un grand bonheur, parce qu'après leur mort, leurs ames auront une heureuse transmigration. Pendant cette fête, les bramines choisissent une jeune et belle fille pour être l'épouse du dieu; elle est menée en triomphe dans le temple, pour y passer la nuit et consommer son mariage. Le lendemain des noces, la nouvelle mariée est conduite en procession de la pagode nuptiale à une autre, à côté du dieu son époux.

(3) Ce tombeau étoit d'une grandeur et d'une magnificence si étonnante, que les Romains ne pouvoient se lasser de l'admirer; et pour dire un magnifique tombeau, ils disoient un mausolée. Pline en a donné une description qui ne sauroit être contestée.

(4) Voltaire combat hardiment, avec son arme ordinaire de l'ironie, la prostitution du sexe dans les temples de Vénus à Babylone et en Cypre; mais Hérodote, témoin oculaire, mérite plus de croyance. Strabon confirme aussi cette coutume. Le prophète Jérémie en parle cent cinquante ans avant Hérodote, et dit que, lorsqu'une Babylonienne sortoit des bras de l'étranger, elle s'en glorifioit, et

railloit même celle qui n'avoit pas eu encore le bonheur d'être choisie. En fait de superstitions, rien ne doit nous étonner. Il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux n'ait consacré. On versoit le sang humain pour les honorer. Les femmes mariées et les vierges se prostituoient aussi à Héliopolis en Phénicie. Constantin abolit cet usage.

(5) Athénée rapporte que les habitans de l'île de Cypre consacroient leurs filles au métier de courtisanes. A Surate on trouve ces danseuses, ou ces balliadères, si célèbres dans les Indes : elles sont réunies dans des séminaires de volupté ; elles appartiennent et sont consacrées aux plus riches pagodes ; elles dansent dans les temples aux grandes solennités, et servent aux plaisirs des bramines. Toutes leurs danses sont des pantomimes d'amour ; elles en expriment, avec une vérité frappante, la naissance, les progrès, les plaisirs, jusqu'aux fureurs. Tout conspire à faire admirer les talens de ces filles étonnantes : leurs longs cheveux noirs, épars, ou relevés en tresse, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs ; des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs bracelets : elles conservent leur sein avec un soin extrême.

(6) Il y avoit parmi les peuples de la Grèce quatre dialectes nés d'une même langue : l'attique, l'ionien, le dorique et l'éolien. L'attique étoit en usage à Athènes; l'ionien, peu différent de l'attique, dans l'Asie-Mineure ou l'Ionie; le dorique à Sparte, à Argos, en Epire et autres villes; l'éolien se parloit chez les Béotiens.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Quatrième Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

